

NOUVELLES DES MISSIONS.

EXTRAITES

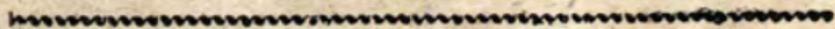
DES LETTRES EDIFIANTES

ET CURIEUSES.

NOUVELLES DES MISSIONS



PARIS.
IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE
DE BÉTHUNE,
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,
Hôtel Palatin, près St.-Sulpice.



**NOUVELLES
DES MISSIONS,**

EXTRAITES

DÉS LETTRES EDIFIANTES

ET CURIEUSES.

MISSIONS DE L'AMERIQUE.



PARIS,

A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES

RUE DU POT-DE-FER, N.° 4.

M. D. CCC. XXVII.

NOUVELLES

DES MISSIONS.

EXTRAIT

DES LETTRES KIDIANANTES

ET CHINESES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE



PARIS.

A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DES BONS LIVRES

NO. 10, RUE DE LA HARPE, N. 4.

M. DCCC. XXIII.

NOUVELLES DES MISSIONS

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

MISSIONS DU CANADA.

*Lettre (Extrait) du Père Sébastien Rasles,
Missionnaire dans la Nouvelle-France, à
son frère.*

A Narantouak, ce 12 octobre 1723.

MONSIEUR et très-cher frère, je ne puis me refuser plus long-temps aux aimables instances que vous me faites dans toutes vos lettres, de vous informer un peu en détail de mes occupations, et du caractère des nations sauvages au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des desirs si pressés de votre part, je satisfais encore plus votre tendresse que votre curiosité.

Ce fut le 23 de juillet de l'année 1689 que je m'embarquai à la Rochelle; et, après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Québec le 13 octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de

nos sauvages. Cette langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification , et de se faire une provision de mots et de phrases ; il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les sauvages leur donnent ; on ne peut guère y parvenir que par le commerce et la fréquentation de ces peuples. J'allai donc demeurer dans un village de la nation *abnakise* , situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Ce village étoit habité par deux cents sauvages presque tous chrétiens. Leurs cabanes étoient rangées à peu près comme les maisons dans les villes ; une enceinte de pieux hauts et serrés formoit une espèce de muraille qui les mettoit à couvert des incursions de leurs ennemis. Leurs cabanes sont bientôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut , et ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de la cabane ; ils étendent tout autour des nattes de jonc , sur lesquelles ils s'asseient pendant le jour , et prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau , ou bien en une pièce d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le cou jusqu'au milieu des jambes , et qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête , qui leur descend jusqu'aux pieds , et qui leur sert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons faits de peau d'élan , et garnis en dedans de poil ou de laine , leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour s'ajuster aux ra-

quettes, par le moyen desquelles on marche commodément sur la neige. Ces raquettes, faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, et sont larges d'un pied et demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines; lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout à coup si habile, que les sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois que j'en faisois usage. L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, et surtout de l'original: ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige; ainsi il n'est pas difficile aux sauvages de les atteindre; et souvent, avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair; et, après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les Français et les Anglais, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches et des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un sauvage, représentez-vous un grand homme fort, agile, d'un teint basané, sans barbe, avec des cheveux noirs, et dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustemens, vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme des *rassades*: c'est une espèce de coquillage ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on enfile de

telle sorte qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec cette rassade que nos sauvages nouent et tressent leurs cheveux sur les oreilles et par derrière ; ils s'en font des pendans d'oreilles , des colliers , des jarretières , des ceintures larges de cinq à six pouces , et avec cette sorte d'ornement ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un Européen avec tout son or et ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au village, et d'y faire, avec de l'écorce , des paniers , des sacs , des boîtes , des écuelles , des plats , etc. Elles cousent l'écorce avec des racines , et en font divers meubles fort proprement travaillés. Les canots se font pareillement d'une seule écorce , mais les plus grands ne peuvent guère contenir que six ou sept personnes. C'est avec ces canots , faits d'une écorce qui n'a guère que l'épaisseur d'un écu , qu'ils passent des bras de mer , et qu'ils naviguent sur les plus dangereuses rivières , et sur des lacs de quatre à cinq cents lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois qu'en traversant le fleuve Saint-Laurent , je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur : le canot en fut crevé ; aussitôt les deux sauvages qui me conduisoient s'écrièrent : « Nous sommes morts , c'en est fait , il faut périr. » Cependant , faisant un effort , ils sautèrent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux , et , après avoir tiré le canot ; nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là , il fallut nous remettre dans le canot pour

gagner un autre glaçon ; et c'est ainsi que , sautant de glaçon en glaçon , nous arrivâmes enfin au bord du fleuve , sans autre incommodité que d'être bien mouillés et transis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils sont nés , ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe et d'une petite peau d'ours , dans laquelle ils les enveloppent , et c'est là leur berceau. Les mères les portent sur le dos , d'une manière commode pour les enfans et pour elles. A peine les garçons commencent-ils à marcher , qu'ils s'exercent à tirer de l'arc. Ils y deviennent si adroits , qu'à l'âge de dix ou douze ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en été surpris , et j'aurois peine à le croire si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus lorsque je commençai à vivre avec les sauvages , ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas. Rien de plus dégoûtant : après avoir rempli de viande leur chaudière , ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure ; après quoi ils la retirent de dessus le feu , ils la servent dans des écuelles d'écorce , et la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabane. Chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit , et ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. « Pourquoi ne manges-tu pas ? » me dirent-ils. Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi de la viande , sans y joindre un peu de pain. « Il faut te vaincre , me répliquèrent-ils ; cela est-il si difficile à un patriarche qui sait prier parfaitement ? Nous

nous surmontons bien, nous autres, pour croire ce que nous ne voyons pas. » Alors il n'y a plus à délibérer; il faut bien se faire à leurs manières et à leurs usages, afin de mériter leur confiance et de les gagner à Jésus-Christ. Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tant qu'ils ont de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivans. Ils aiment passionnément le tabac : hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir que de leur donner leur pesant d'or. Au commencement de juin, et lorsque la neige est presque toute fondue, ils sèment du *skamgnar*; c'est ce que nous appelons du blé de Turquie ou du blé d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, et de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'août.

C'est au milieu de ces peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos sauvages, que je fis l'apprentissage de Missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre, surtout quand on n'a point d'autres maîtres que des sauvages. Ils ont plusieurs caractères qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres; *ou*, par exemple, est de ce nombre, et c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caractères. Je passois une

partie de la journée dans leurs cabanes à les entendre parler. Il me fallait apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disoient, et en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste ; le plus souvent je me trompois , parce que n'étant point fait au manège de leurs lettres gutturales , je ne répétois que la moitié du mot , et par là je leur apprêtois à rire. Enfin , après cinq mois d'une continuelle application , je vins à bout d'entendre tous leurs termes ; mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire pour attraper le tour et le génie de la langue , qui est tout-à-fait différent du génie et du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps , et me mettre plus tôt en état d'exercer mes fonctions , je fis choix de quelques sauvages qui avoient le plus d'esprit , et qui parloient le mieux. Je leur disois grossièrement quelques articles du catéchisme , et eux me le rendoient dans toute la délicatesse de leur langue ; je les mettois aussitôt sur du papier ; et , par ce moyen , je me fis , en assez peu de temps , un dictionnaire , et un catéchisme qui contenoit les principes et les mystères de la religion.

On ne peut disconvenir que la langue des sauvages n'ait de vraies beautés , et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment. Je vais vous en rapporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé , vous me répondriez que c'est pour le connoître , l'aimer et le servir , et par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un sauvage , il me répondra ainsi dans le tour de sa langue : « Le grand

géné a pensé de nous : Qu'ils me connoissent , qu'ils m'aiment , qu'ils m'honorent et qu'ils m'obéissent ; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. » Si je voulois vous dire dans leur style que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue sauvage , voici comme il faudroit m'exprimer : « Je pense de vous , mon cher frère : Qu'il aura de peine à apprendre la langue sauvage ! »

La langue des Hurons est la maîtresse-langue des sauvages ; et , quand on la possède , en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations iroquoises. C'est la plus majestueuse et en même temps la plus difficile de toutes les langues des sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales , mais encore plus de la diversité des accens ; car souvent deux mots composés des mêmes caractères ont des significations toutes différentes. Le P. Chaumont , qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons , en a composé une grammaire , qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette Mission. Néanmoins un Missionnaire est heureux , lorsque avec ce secours , après dix ans d'un travail constant , il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation sauvage a sa langue particulière : ainsi les Abnakis , les Hurons , les Iroquois , les Algonquins , les Illinois , les Miamis , etc. , ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues , et , quand on en auroit , ils seroient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions différentes de sauvages , savoir : parmi les Abnakis , les Algon-

quins, les Hurons et les Illinois, j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues.

Il y avoit près de deux ans que je demeurois chez les Abnakis, lorsque je fus rappelé par mes supérieurs : ils me destinèrent à la Mission des Illinois, qui venoient de perdre leur Missionnaire. J'allai donc à Québec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue algonquine, je m'embarquai le 13 d'août dans un canot pour me rendre chez les Illinois; leur pays est éloigné de Québec de plus de huit cents lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares ne se peut faire sans courir de grands risques, et sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, et où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs; mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche plate où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir est de se mettre sous le canot renversé. On court encore de plus grands dangers sur les rivières, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot vole comme un trait, et s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pièces; ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots, et c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort; car mon canot donna plusieurs fois contre ces rochers, sans en recevoir le moindre dommage. Enfin, on risque de souffrir

ce que la faim a de plus cruel ; la longueur et la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de blé de Turquie ; on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre ; mais si le gibier y manque , on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a est de chercher une espèce de feuilles que les sauvages nomment *kengnessanaah* , et les Français *tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil , dont elles ont la figure , si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert ou bouillies ou rôties ; celles-ci , dont j'ai mangé , sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons ; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage : le mauvais temps ayant dispersé leurs canots , ils ne purent me rejoindre. J'arrivai le premier à Missilimakinak , d'où je leur envoyai des vivres , sans quoi ils seroient morts de faim. Ils avoient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau , qu'ils avoient tué plutôt par hasard que par adresse ; car ils n'avoient pas la force de se soutenir. La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois , d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cents lieues. Ainsi il me fallut rester à Missilimakinak , où il y avoit deux de nos Missionnaires , l'un parmi les Hurons , et l'autre chez les Outaouacks. Ceux-ci sont fort superstitieux et très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles , et chaque famille est composée

de cinq cents personnes. Les uns sont de la famille de Michabou , c'est-à-dire du Grand-Lièvre. Ils prétendent que ce Grand-Lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur ; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur , et que l'eau lui venoit à peine aux aisselles ; qu'un jour , pendant le déluge , il envoya le castor pour découvrir la terre ; mais que cet animal n'étant point revenu , il fit partir la loutre , qui rapporta un peu de terre couverte d'écume ; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre , laquelle formoit une petite île ; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour , et que cette île devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent qu'après avoir achevé cet ouvrage , il s'envola au ciel , qui est sa demeure ordinaire ; mais qu'avant de quitter la terre , il ordonna que , quand ses descendans viendroient à mourir , on brûleroit leurs corps , et qu'on jetteroit leurs cendres en l'air , afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le ciel ; que , s'ils y manquoient , la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre ; que leurs lacs et leurs rivières demeureroient glacés ; et que , ne pouvant point pêcher de poissons , qui est leur nourriture ordinaire , ils mourroient tous au printemps prochain.

En effet , il y a peu d'années que , l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire , ce fut une consternation générale parmi les sauvages de la famille du Grand-Lièvre. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées ; ils s'assemblèrent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie , qui s'obstinoit

à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux : « Mes enfans , leur dit-elle, vous n'avez pas d'esprit ; vous savez les ordres qu'a laissés le Grand-Lièvre, de brûler les corps morts et de jeter leurs cendres au vent , afin qu'ils retournent plus promptement au ciel, leur patrie ; et vous avez négligé ces ordres, en laissant à quelques journées d'ici un homme mort sans le brûler , comme s'il n'étoit pas de la famille du Grand-Lièvre. Réparez incessamment votre faute ; ayez soin de le brûler , si vous voulez que la neige se dissipe. — Tu as raison , notre mère , répondirent ils ; tu as plus d'esprit que nous , et le conseil que tu nous donnes nous rend la vie. » Aussitôt ils députèrent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps ; ils employèrent environ quinze jours dans ce voyage : pendant ce temps le dégel vint, et la neige se dissipa. On combla d'éloges et de présens la vieille femme qui avoit donné l'avis , et cet événement , tout naturel qu'il étoit, servit beaucoup à les entretenir dans leur folle et superstitieuse crédulité.

La seconde famille des Outaouacks prétend être sortie de Namepich , c'est-à-dire de la Carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la rivière , et le soleil y ayant dardé ses rayons , il s'en forma une femme , de laquelle ils sont descendus : ainsi ils se disent de la famille de la Carpe. La troisième famille des Outaouacks attribue son origine à la patte d'un *machova* , c'est-à-dire d'un ours , et ils se disent de la famille de l'Ours , mais sans expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces ani-

maux, ils lui font un festin de sa propre chair; ils lui parlent, ils le haranguent : « N'aie point de pensée contre nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué : tu as de l'esprit; tu vois que nos enfans souffrent la faim; ils t'aiment, ils veulent te faire entrer dans leurs corps; ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des enfans de capitaines? » Il n'y a que la famille du Grand-Lièvre qui brûle les cadavres; les deux autres familles les enterrent. Quand quelque capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil, où, après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre et de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, des vivres, son casse-tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, et tous les présens qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, et qu'il sera mieux reçu des grands capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices. Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur manière, c'est-à-dire en chantant d'un ton lugubre, et remuant en cadence un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroit le plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *manitou* : comme ils ne connoissent guère que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou

dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Il y a, selon eux, des *manitous* communs à toute la nation, et il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita*, disent-ils, est le grand *manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur la terre ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne; ainsi, lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre et du plomb, et des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche; et l'élevant en l'air: « Oussakita, lui disent-ils, nous te donnons à fumer, nous t'offrons de quoi tuer des bêtes; daigne agréer ces présens, et ne permet pas qu'elles échappent à nos traits; laisse-nous en tuer un grand nombre, et des plus grasses, afin que nos enfans ne manquent ni de vêtemens ni de nourriture. » Ils nomment *Michibichi* le *manitou* des eaux et des poissons, et lui font un sacrifice à peu près semblable, lorsqu'ils vont à la pêche ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudières, en lui demandant que les eaux de la rivière coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs canots, et qu'il leur accorde une pêche abondante. Outre ces *manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un ours ou un castor, ou une outarde, ou quelque bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse et dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, et qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises. Quand un sauvage veut se donner un *manitou*, le premier

animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix : il tue une bête de cette espèce ; il met sa peau ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabane ; il prépare un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux ; après quoi il est reconnu pour son *manitou*.

Aussitôt que je vis arriver le printemps, je partis de Missilimakinak pour me rendre chez les Illinois. Je trouvai sur ma route plusieurs nations sauvages, entre autres les Maskoutings, les Jakis, les Omikoues, les Iripegouans, les Outagamis, etc. Toutes ces nations ont leur langage particulier ; mais, pour tout le reste, ils ne diffèrent en rien des Outaouacks. Un Missionnaire, qui demeure à la baie des Puants, fait de temps en temps des excursions parmi ces sauvages, pour les instruire des vérités de la religion. Après quarante jours de marche, j'entrai dans la rivière des Illinois, et, ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui étoit de trois cents cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu est toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité par le principal chef à un grand repas qu'il donnoit aux plus considérables de la nation. Il avoit fait pour cela tuer plusieurs chiens : un pareil festin passe parmi les sauvages pour un festin magnifique ; c'est pourquoi on le nomme le *festin des capitaines*. Les cérémonies qu'on y observe sont les mêmes parmi toutes ces nations. C'est d'ordinaire dans ces

sortes de festins que les sauvages délibèrent sur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix. Quand tous les conviés furent arrivés, ils se rangèrent tout autour de la cabane, s'asseyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le chef se leva et commença sa harangue. Je vous avoue que j'admire son flux de paroles, la justesse et la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix et la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que, si j'eusse mis par écrit ce que ce sauvage nous dit sur-le-champ et sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditations et d'études, ne pourroient guère composer un discours plus solide et mieux tourné. La harangue finie, deux sauvages, qui faisoient la fonction d'écuycrs, distribuèrent les plats à toute l'assemblée, et chaque plat étoit pour deux conviés; ils mangèrent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes; et, quand le repas fut fini, ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats. Les Illinois ne donnent point de ces festins qui sont en usage chez plusieurs autres nations sauvages, où l'on est obligé de manger tout ce qu'on a servi, dût on en crever. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule, il s'adresse à celui des conviés qu'il sait être de meilleur appétit: « Mon frère, lui dit-il, aie pitié de moi: je suis mort si tu ne me donnes

la vie. Mange ce qui me reste ; je te ferai présent de telle chose. » C'est l'unique moyen qu'ils aient de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture , et du reste ils vont tout nus. Divers compartimens de toutes sortes de figures qu'ils se gravent sur le corps d'une manière ineffaçable leur tiennent lieu de vêtement. Il n'y a que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils assistent à l'église, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau passée, pendant l'été, et, durant l'hiver, d'une peau passée avec le poil qu'ils y laissent, pour se tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes et des couronnes qu'ils ajustent assez proprement ; ils ont soin surtout de se peindre le visage de diverses couleurs, mais surtout de vermillon ; ils portent des colliers et des pendants d'oreilles faits de petites pierres qu'ils taillent en forme de pierres précieuses ; il y en a de bleues, de rouges et de blanches comme de l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bizarres ornemens leur donnent de la grâce et leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe ou en jeux, ou dans les festins, ou à la danse. Ils ont de deux sortes de danses : les unes qui se font en signe de réjouissance, et auxquelles ils invitent les femmes et les filles les plus distinguées ; les autres se font pour marquer leur tristesse, à la mort des plus considérables de leur nation. C'est par ces danses qu'ils prétendent honorer

le défunt , et essayer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches, pourvu qu'ils fassent des présens à cette intention. Les danses durent plus ou moins de temps, à proportion du prix et de la valeur des présens, et ensuite on les distribue aux danseurs. Leur coutume n'est pas d'enterrer les morts : ils les enveloppent dans des peaux , et les attachent par les pieds et par la tête au haut des arbres. Hors le temps des jeux , des festins et des danses, les hommes demeurent tranquilles sur leurs nattes, et passent le temps ou à dormir ou à faire des arcs, des flèches, des calumets, et autres choses de cette nature. Pour ce qui est des femmes, elles travaillent depuis le matin jusqu'au soir comme des esclaves. C'est à elles à cultiver la terre , et à semer le blé d'Inde pendant l'été; et , dès que l'hiver commence , elles sont occupées à faire des nattes, à passer des peaux , et à beaucoup d'autres sortes d'ouvrages ; car leur premier soin est de pourvoir la cabane de tout ce qui est nécessaire.

De tous les peuples du Canada , il n'y en a point qui vivent dans une si grande abondance de toutes choses que les Illinois. Leurs rivières sont couvertes de cygnes , d'outardes , de canards et de sarcelles. A peine fait-on une lieue qu'on trouve une multitude prodigieuse de coqs d'Inde , qui vont par troupes , quelquefois au nombre de deux cents. Ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étoient du poids de trente-six livres. Ils ont au cou une espèce de barbe de crin longue d'un demi-pied. Les ours et les cerfs

y sont en très-grande quantité ; on y voit aussi une infinité de bœufs et de chevreuils ; il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils et plus de deux mille bœufs. On voit , dans des prairies à perte de vue , des troupeaux de quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos , et la tête extrêmement grosse. Leur poil , excepté celui de la tête , est frisé et doux comme de la laine ; la chair en est naturellement salée , et elle est si légère , que , bien qu'on la mange toute crue , elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre , ils se contentent d'en prendre la langue , et en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre et à la chasse. Ces flèches sont armées par le bout d'une pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent ; faute de couteau , ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc , qu'ils ne manquent presque jamais leur coup ; et ils le font avec tant de vitesse , qu'ils auront plus tôt décoché cent flèches qu'un autre n'auroit chargé son fusil. Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivières , parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes , qu'ils trouvent pour leur subsistance , les rend assez indifférens pour le poisson. Cependant , quand il leur prend fantaisie d'en avoir , ils s'embarquent dans un canot avec leurs arcs et leurs flèches ; ils s'y tiennent debout , pour mieux découvrir le poisson , et , aussitôt qu'ils l'ont aperçu , ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime et la vénération publique, c'est, comme chez les autres sauvages, de se faire la réputation d'habile chasseur, et encore plus de bon guerrier; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite, et c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cents lieues au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues et le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les bêtes, n'étant que blessées, ne s'enfuient avec la flèche dans le corps, et n'avertissent leur ennemi de se mettre en état de défense; car leur manière de faire la guerre, de même que parmi tous les sauvages, est de surprendre leurs ennemis; c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre et leur marche, ou pour examiner s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabanes, le casse-tête en main, et ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns avant qu'ils aient pu songer à se défendre. Le casse-tête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le casse-tête d'une main et un couteau de l'autre. Aussitôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un sauvage revient dans son pays chargé de plusieurs chevelures, il est reçu avec de grands honneurs : mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers, et qu'il les amène vivs. Dès qu'il arrive, tout le village s'assemble et se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle : les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles ; quelques autres les chargent de coups de bâton. Après ce premier accueil, les anciens s'assemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs guerriers a été tué, et qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabane, ils donnent à cette cabane un de leurs prisonniers, qui tient la place du défunt, et c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort. Quand le prisonnier est condamné à la mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la chanson de mort ; et tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusils et d'autres ferremens. Ensuite ils viennent les uns après les autres, et les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps ; il y en a qui les brûlent avec des tisons ardents ; quelques-uns leur déchiquètent le corps avec leur couteau ; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie, et la mangent en sa présence ; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre, et lui en

frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jeter sont aigus et perçans, plus le spectacle est agréable et divertissant pour ces barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort, et ce n'est que par droit de représailles que les Illinois, à leur tour, traitent leurs prisonniers iroquois avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de christianisme n'est connu parmi tous les sauvages que sous le nom de prière. Ainsi, quand je vous dirai dans la suite de cette lettre que telle nation sauvage a embrassé la prière, il faut entendre qu'elle est devenue chrétienne, ou qu'elle se dispose à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois si la prière leur permettoit la polygamie. Ils avouent que la prière est bonne, et ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs femmes et à leurs enfans; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle, et de les résoudre à n'avoir qu'une femme et à l'avoir pour toujours. A l'heure où l'on s'assemble, le matin et le soir, pour prier, tous se rendent dans la chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands jongleurs, c'est-à-dire aux plus grands ennemis de la religion, qui n'envoient leurs enfans pour être instruits et baptisés. C'est là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces sauvages, et duquel on est le plus assuré; car, dans le grand nombre d'en-

fans qu'on baptise , il ne se passe point d'année que plusieurs ne meurent avant l'âge de raison ; et , parmi les adultes , la plupart sont si fervens et si affectionnés à la prière , qu'ils souffriroient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner. C'est un bonheur pour les Illinois d'être extrêmement éloignés de Québec ; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie comme on fait ailleurs ; cette boisson est parmi les sauvages le plus grand obstacle au christianisme , et la source d'une infinité de crimes les plus énormes. On sait qu'ils n'en achètent que pour se plonger dans la plus furieuse ivresse : les désordres et les morts funestes dont on est témoin chaque jour devroient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois , lorsque je fus rappelé pour consacrer le reste de mes jours chez la nation abnakise. C'étoit la première Mission à laquelle j'avois été destiné à mon arrivée en Canada , et c'est celle apparemment où je finirai ma vie. Il fallut donc me rendre à Québec , pour aller de là rejoindre mes chers sauvages. Mes occupations avec eux sont continuelles. Comme ils n'attendent de secours que de leur Missionnaire , et qu'ils ont en lui une entière confiance , il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon ministère , pour la sanctification de leurs âmes ; il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles , que je sois toujours prêt à les consoler lorsqu'ils viennent me consulter , que je décide leurs petits différends , que j'en prenne soin d'eux quand ils sont malades , que

je les saigne, que je leur donne des médecines, etc. Mes journées sont quelquefois si remplies, que je suis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la prière et de réciter mon office.

Le zèle dont Dieu m'a rempli pour mes sauvages fut fort alarmé en l'an 1697, lorsque j'appris qu'une nation de sauvages amalingans venoit s'établir à une journée de mon village. J'avois lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire, les sacrifices qu'ils font au démon, et les désordres qui en sont la suite ordinaire, ne fissent impression sur quelqu'un de mes jeunes néophytes : mais, grâce à la divine miséricorde, mes frayeurs furent bientôt dissipées de la manière que je vais vous le dire.

Un de nos capitaines, célèbre dans cette contrée par sa valeur, ayant été tué par les Anglais, dont nous ne sommes pas éloignés, les Amalingans députèrent plusieurs de leur nation dans notre village, pour essuyer les larmes des parens de cet illustre mort, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, pour les visiter, leur faire des présens, et leur témoigner par leurs danses la part qu'ils prenoient à leur affliction. Ils y arrivèrent la veille de la Fête-Dieu. J'étois alors occupé à entendre les confessions de mes sauvages, qui durèrent tout ce jour, la nuit suivante et le lendemain jusqu'à midi, que commença la procession du très-saint Sacrement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre et de piété, et, bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe et de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spec-

lacle, qui étoit nouveau pour les Amalingans, les attendrit et les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient; et, après les avoir rassemblés, je leur fis ce discours en style sauvage: « Il y a longtemps, mes enfans, que je souhaite de vous voir: maintenant que j'ai ce bonheur, peu s'en faut que mon cœur n'éclate. Pensez à la joie qu'a un père qui aime tendrement ses enfans, lorsqu'il les revoit après une longue absence, où ils ont couru les plus grands dangers, et vous concevrez une partie de la mienne, car, quoique vous ne priiez pas encore, je ne laisse pas de vous regarder comme mes enfans; et d'avoir pour vous une tendresse de père, parce que vous êtes les enfans du grand Génie, qui vous a donné l'être aussi bien qu'à ceux qui prient, qui a fait le ciel pour vous aussi bien que pour eux, qui pense de vous comme il pense d'eux et de moi, et qui veut qu'ils jouissent tous d'un bonheur éternel. Ce qui fait ma peine et qui diminue la joie que j'ai de vous voir, c'est la réflexion que je fais actuellement, qu'un jour je serai séparé d'une partie de mes enfans, dont le sort sera éternellement malheureux, parce qu'ils ne prient pas, tandis que les autres qui prient seront dans la joie qui ne finira jamais. Lorsque je pense à cette funeste séparation, puis-je avoir le cœur content? Le bonheur des uns ne me fait pas tant de joie que le malheur des autres m'afflige. Si vous aviez des obstacles insurmontables à la prière, et si, demeurant dans l'état où vous êtes, je pouvois vous faire entrer dans le ciel, je n'épargnerois rien pour vous procurer ce bonheur. Je vous y pousserois; je

vous y ferois tous entrer, tant je vous aime, et tant je souhaite que vous soyez heureux ! mais c'est ce qui n'est pas possible. Il faut prier, il faut être baptisé pour pouvoir entrer dans ce lieu de délices. » Après ce préambule, je leur expliquai fort au long les principaux artic. de la foi, et je continuai ainsi : « Toutes les paroles que je viens de vous expliquer ne sont point des paroles humaines : ce sont les paroles du grand Génie ; elles ne sont point écrites comme les paroles des hommes sur un collier auquel on fait dire tout ce qu'on veut ; mais elles sont écrites dans le livre du grand Génie, où le mensonge ne peut avoir d'accès. »

Pour vous faire entendre cette expression sauvage, il faut remarquer, mon cher frère, que la coutume de ces peuples, lorsqu'ils écrivent à quelque nation, est d'envoyer un collier ou une large ceinture, sur laquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier, en lui disant : « Voilà ce que dit le collier à telle nation, à telle personne, » et on le fait partir. Nos sauvages auroient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit, et ils y seroient peu attentifs si l'on ne se conformoit pas à leur manière de penser et de s'exprimer. Je poursuivis ainsi : « Courage, mes enfans ; écoutez la voix du grand Génie qui vous parle par ma bouche ; il vous aime, et son amour pour vous est si grand, qu'il a donné sa vie pour vous procurer une vie éternelle. Hélas ! peut-être n'a-t-il permis la mort d'un de vos capitaines que pour vous attirer dans le lieu de la prière, et vous faire entendre sa voix. Faites réflexion

que vous n'êtes pas immortels. Un jour viendra qu'on essuiera pareillement les larmes pour votre mort : que vous servira-t-il d'avoir été en cette vie de grands capitaines, si, après votre mort, vous êtes jetés dans les flammes éternelles ? Celui que vous venez pleurer avec nous s'est félicité mille fois d'avoir écouté la voix du grand Génie, et d'avoir été fidèle à la prière. Priez comme lui, et vous vivrez éternellement. Courage, mes enfans ; ne nous séparons point : que les uns n'aillent pas d'un côté et les autres d'un autre. Allons tous dans le ciel : c'est notre patrie ; c'est à quoi vous exhorte le seul maître de la vie, dont je ne suis que l'interprète. Pensez-y sérieusement. » Aussitôt que j'eus achevé de parler, ils s'entretenirent ensemble pendant quelque temps ; ensuite leur orateur me fit cette réponse de leur part : « Mon Père, je suis ravi de t'entendre. Ta voix a pénétré jusque dans mon cœur ; mais mon cœur est encore fermé, et je ne puis pas l'ouvrir présentement pour te faire connoître ce qui y est, ou de quel côté il se tournera ; il faut que j'attende plusieurs capitaines et autres gens considérables de notre nation, qui arriveront l'automne prochain ; c'est alors que je te découvrirai mon cœur. Voilà, mon cher Père, tout ce que j'ai à te dire présentement. — Mon cœur est content, lui répliquai-je, je suis bien aise que ma parole vous ait fait plaisir, et que vous demandiez du temps pour y penser ; vous n'en serez que plus fermes dans votre attachement à la prière, quand vous l'aurez une fois embrassée. Cependant je ne cesserai de m'adresser au grand Génie, et de lui demander

qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il fortifie vos pensées, afin qu'elles se tournent du côté de la prière. » Après quoi je quittai leur assemblée, et ils s'en retournèrent à leur village.

Quand l'automne fut venu, j'appris qu'un de nos sauvages devoit aller chercher du blé chez les Amalingans pour ensemençer ses terres. Je le fis venir, et je le chargeai de leur dire de ma part que j'étois dans l'impatience de revoir mes enfans, que je les avois toujours présens à l'esprit, et que je les priois de se souvenir de la parole qu'ils m'avoient donnée. Le sauvage s'acquitta fidèlement de sa commission. Voici la réponse que lui firent les Amalingans : « Nous sommes bien obligés à notre père de penser sans cesse à nous. De notre côté, nous avons bien pensé à ce qu'il nous a dit. Nous ne pouvons oublier ses paroles, tandis que nous avons un cœur; car elles y ont été si profondément gravées, que rien ne les peut effacer. Nous sommes persuadés qu'il nous aime; nous voulons l'écouter, et lui obéir en ce qu'il souhaite de nous. Nous agréons la prière qu'il nous propose, et nous n'y voyons rien que de bon et de louable; nous sommes tous résolus de l'embrasser, et nous serions déjà allés trouver notre Père dans son village, s'il y avoit des vivres suffisans pour notre subsistance, pendant le temps qu'il consacrerait à notre instruction. Mais comment pourrions-nous y en trouver? Nous savons que la faim est dans la cabane de notre Père, et c'est ce qui nous afflige doublement, que notre Père ait faim, et que nous ne puissions pas aller le voir pour nous faire ins-

truire. Si notre Père pouvoit venir passer ici quelque temps avec nous, il vivroit et nous instruiroit. Voilà ce que tu diras à notre Père. »

Cette réponse des Amalingans me fut rendue dans une favorable conjoncture : la plus grande partie de mes sauvages étoit allée pour quelques jours chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du blé d'Inde ; leur absence me donna le loisir de visiter les Amalingans, et dès le lendemain je m'embarquai dans un canot pour me rendre à leur village. Je n'avois plus qu'une lieue à faire pour arriver, lorsqu'ils m'aperçurent ; et aussitôt ils me saluèrent par des décharges continuelles de fusils, qui ne cessèrent qu'à la descente du canot. Cet honneur qu'ils me rendoient, me répondit déjà de leurs dispositions présentes. Je ne perdis point de temps ; et, dès que je fus arrivé, je fis planter une croix, et ceux qui m'accompagnoient élevèrent au plus tôt une chapelle qu'ils firent d'écorces, de la manière que se font leurs cabanes, et y dressèrent un autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail, je visitai toutes les cabanes des Amalingans, pour les préparer aux instructions que je devois leur faire. Dès que je les commençai, ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois trois fois par jour dans la chapelle ; savoir, le matin après la messe, à midi, et le soir après la prière. Le reste de la journée je parcourois les cabanes, où je faisais encore des instructions particulières. Lorsque, après plusieurs jours d'un travail continu, je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits, je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du saint bap-

tême. Les premiers qui se rendirent à la chapelle furent le capitaine, l'orateur, trois des plus considérables de la nation, avec deux femmes. Aussitôt après leur baptême, deux autres bandes, chacune de vingt sauvages, se succédèrent, et reçurent la même grâce. Enfin, tous les autres continuèrent d'y venir ce jour-là et le lendemain.

Vous jugez assez, mon cher frère, que quelques travaux qu'essuie un Missionnaire, il est bien dédommagé de ses fatigues par la douce consolation qu'il ressent d'avoir fait entrer une nation entière de sauvages dans la voie du salut. Je me dispoisois à les quitter et à retourner dans mon village, lorsqu'un député vint me dire de leur part qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, et qu'ils me prioient de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que je parus au milieu d'eux, l'orateur, m'adressant la parole au nom de tous les autres : « Notre père, me dit-il, nous n'avons point de termes pour te témoigner la joie inexprimable que nous ressentons tous d'avoir reçu le baptême. Il nous semble maintenant que nous avons un autre cœur; tout ce qui nous faisoit de la peine est entièrement dissipé; nos pensées ne sont plus chancelantes; le baptême nous fortifie intérieurement, et nous sommes bien résolus de l'honorer tout le temps de notre vie. Voilà ce que nous te disons avant que tu nous quittes. » Je leur répondis par un petit discours, où je les exhortois à persévérer dans la grâce singulière qu'ils avoient reçue, et à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfans de Dieu, dont ils avoient été honorés par le saint baptême. Comme ils se préparoient

à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour nous déterminerions ce qui seroit le plus à propos, ou que nous allussions demeurer avec eux, ou qu'ils vinssent former avec nous un seul et même village.

Le village où je demeure s'appelle *Nanrant-souack*, et est placé dans un continent qui est entre l'Arcadie et la Nouvelle-Angleterre. Cette Mission est à environ quatre-vingts lieues de Pentagouet, et l'on compte cent lieues de Pentagouet au Port-Royal. Le fleuve de ma Mission est le plus grand de tous ceux qui arrosent les terres des sauvages. Il doit être marqué sur la carte sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les Français à donner à ces sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve se jette dans la mer à Sankderank, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Pemquit. Après l'avoir remonté quarante lieues depuis Sankderank, on arrive à mon village, qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées tout au plus des habitations anglaises; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Québec, et ce voyage est très-pénible et très-incommode. Il étoit naturel que nos sauvages fissent leur traite avec les Anglais, et il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer et gagner leur amitié: mais tous leurs efforts ont été inutiles, et rien n'a pu les détacher de l'alliance des Français. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis est leur ferme attachement à la foi catholique. Ils sont convaincus que, s'ils se livroient aux Anglais, ils se trouveroient bientôt sans Missionnaire, sans sacrifice, sans sacrement, et

presque sans aucun exercice de religion , et que peu à peu ils se replongeroient dans leurs premières infidélités. Cette fermeté de nos sauvages a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils aient rien pu obtenir.

Dans le temps que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les puissances de l'Europe, le gouverneur anglais, nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos sauvages une entrevue sur la mer, dans une île qu'il désigna. Ils y consentirent, et me prièrent de les y accompagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assurer que leurs réponses n'auroient rien de contraire ni à la religion, ni aux intérêts du service du Roi. Je les suivis, et mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le gouverneur. Comme nous approchions de l'île, au nombre de plus de deux cents canots, les Anglais nous saluèrent par une décharge de tous les canons de leurs vaisseaux, et les sauvages répondirent à ce salut par une décharge pareille de tous leurs fusils. Ensuite le gouverneur paraissant dans l'île, les sauvages y abordèrent avec précipitation; ainsi je me trouvai où je ne souhaitois pas être, et où le gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse. Dès qu'il m'aperçut, il vint quelques pas au-devant de moi et, après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens, et moi avec les sauvages. « C'est par ordre de notre reine, leur dit-il, que je viens vous voir : elle souhaite que nous vivions en paix. Si quelque

Anglais étoit assez imprudent pour vous faire du tort, ne songez pas à vous en venger, mais adressez-moi aussitôt votre plainte, et je vous rendrai une prompte justice. S'il arrivoit que nous eussions la guerre avec les Français, demeurez neutres, et ne vous mêlez point de nos différends : les Français sont aussi forts que nous ; ainsi, laissez-nous vider ensemble nos querelles. Nous fournirons à tous vos besoins, nous prendrons vos pelleteries, et nous vous donnerons nos marchandises à un prix modique. » Ma présence l'empêcha de dire tout ce qu'il prétendoit ; car ce n'étoit pas sans dessein qu'il avoit amené un ministre avec lui.

Quand il eut cessé de parler, les sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avoient à faire. Pendant ce temps-là le gouverneur me tirant à part : « Je vous prie, monsieur, me dit-il, de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre. » Je lui répondis que ma religion et mon caractère de prêtre m'engageoient à ne leur donner que des conseils de paix. Je parlois encore lorsque je me vis tout-à-coup environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignoient que le gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les sauvages s'avancèrent, et l'un d'eux fit au gouverneur la réponse suivante : « Grand capitaine, tu nous dis de ne point nous joindre au Français, supposé que tu lui declares la guerre ; sache que le Français est mon frère ; nous avons une même prière lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux ; il a un feu, et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la cabane du côté du feu où est assis mon frère le Français,

je t'observe de dessus ma natte où je suis assis à l'autre feu. Si , en t'observant , je m'aperçois que tu portes une hache , j'aurai la pensée : Que prétend faire l'Anglais de cette hache ? Je me lève pour lors sur ma natte , pour considérer ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper mon frère le Français je prends la mienne , et je cours à l'Anglais pour le frapper. Est-ce que je pourrais voir frapper mon frère dans ma cabane , et demeurer tranquille sur ma natte ? Non , non , j'aime trop mon frère pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis , grand capitaine , ne fais rien à mon frère , et je ne te ferai rien ; demeure tranquille sur ta natte , et je demeurerai en repos sur la mienne. » C'est ainsi que finit cette conférence. Peu de temps après , quelques-uns de nos sauvages arrivèrent de Québec , et publièrent qu'un vaisseau français y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France et l'Angleterre. Aussitôt nos sauvages , après avoir délibéré selon leur coutume , ordonnèrent aux jeunes gens de tuer les chiens pour faire le festin de la guerre , et y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le festin se fit , on leva la chaudière , on dansa , et il se trouva deux cent cinquante guerriers. Après le festin , ils déterminèrent un jour pour venir se confesser. Je les exhortai à être aussi attachés à leur prière que s'ils étoient au village , à bien observer les lois de la guerre , à n'exercer aucune cruauté , à ne tuer personne que dans la chaleur du combat , à traiter humainement ceux qui se rendroient prisonniers , etc.

La manière dont ces peuples font la guerre rend une poignée de leurs guerriers plus redou-

table que ne le seroit un corps de deux ou trois mille soldats européens. Dès qu'ils sont entrés dans le pays ennemi, ils se divisent en différens partis, l'un de trente guerriers, l'autre de quarante, etc. Ils disent aux uns : A vous, on donne ce hameau à manger (c'est leur expression) ; à vous autres, on donne ce village, etc. Ensuite le signal se donne pour frapper tous ensemble, et en même temps dans les diverses contrées. Nos deux cent cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux et des maisons : au jour marqué, ils donnèrent tous ensemble dès le grand matin ; en un seul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglais ; ils en tuèrent plus de deux cents, firent cent cinquante prisonniers, et n'eurent de leur part que quelques guerriers blessés assez légèrement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots chargés du butin qu'ils avoient fait. Pendant tout le temps que dura la guerre, ils portèrent la désolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglais ; ils ravagèrent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enlevèrent une infinité de bestiaux, et firent plus de six cents prisonniers. Aussi ces messieurs, persuadés avec raison qu'en maintenant mes sauvages dans leur attachement à la foi catholique, je resserre de plus en plus les liens qui les unissent aux Français, ont mis en œuvre toutes sortes de ruses et d'artifices pour les détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur aient faites, s'ils vouloient me livrer entre leurs mains, ou du moins me renvoyer à Québec, et prendre en ma place

un de leurs ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre et pour me faire enlever ; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille livre sterling à celui qui leur porteroit ma tête. Vous croyez bien, mon cher frère, que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider, ni de ralentir mon zèle : trop heureux si j'en devenois la victime, et si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers, et de verser mon sang pour le salut de mes chers sauvages !

Aux premières nouvelles qui vinrent de la paix faite en Europe, le gouverneur de *Boston* fit dire à nos sauvages que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il confèreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les sauvages se rendirent au lieu marqué, et le gouverneur leur parla ainsi : « Toi, homme *Naranhous*, je t'apprends que la paix est faite entre le roi de France et notre reine, et que, par le traité de paix, le roi de France cède à notre reine Plaisance et Portrail, avec toutes les terres adjacentes. Ainsi, si tu veux, nous vivrons en paix toi et moi : nous y étions autrefois ; mais les suggestions des Français te l'ont fait rompre, et c'est pour lui plaire que tu es venu nous tuer. Oublions toutes ces méchantes affaires, et jetons-les dans la mer, afin qu'elles ne paroissent plus et que nous soyons bons amis. — Cela est bien, répondit l'orateur, au nom des sauvages, que les rois soient en paix ; j'en suis bien aise, et je n'ai pas de peine non plus à la faire avec toi. Ce n'est point moi qui te frappe depuis douze ans ; c'est le Français qui s'est servi de mon

bras pour te frapper. Nous étions en paix, il est vrai; j'avois même jeté ma hache je ne sais où; et, comme j'étois en repos sur ma natte, ne pensant à rien, des jeunes gens m'apportèrent une parole, que le gouverneur du Canada m'envoyoit, par laquelle il me disoit : Mon fils, l'Anglais m'a frappé, aide-moi à m'en venger; prends ta hache, et frappe l'Anglais. Moi, qui ai toujours écouté la parole du gouverneur français, je cherche ma hache, je la trouve toute rouillée; je l'accommode, je la pends à ma ceinture pour te venir frapper. Maintenant le Français me dit de la mettre bas; je la jette bien loin, pour qu'on ne voie plus le sang dont elle est rougie. Ainsi, vivons en paix, j'y consens. Mais tu dis que le Français t'a donné Plaisance et Portrail, qui est dans mon voisinage, avec toutes les terres adjacentes; il te donnera tout ce qu'il voudra; pour moi, j'ai ma terre que le Grand Génie m'a donnée pour vivre : tant qu'il y aura un enfant de ma nation, il combattra pour la conserver. » Tout se termina ainsi à l'amiable : le gouverneur fit un grand festin aux sauvages, après quoi chacun se retira.

Les heureuses conjonctures de la paix, et la tranquillité dont on commençoit de jouir, firent naître la pensée à nos sauvages de rebâtir notre église, qui avoit été ruinée dans une subite irruption que firent les Anglais pendant qu'ils étoient absens du village. Comme nous sommes fort éloignés de Québec, et beaucoup plus près de Boston, ils y députèrent quelques-uns des principaux de leur nation pour demander des ouvriers, avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le gouverneur les reçut avec de

grandes démonstrations d'amitié, et leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même rétablir votre église, leur dit-il, et j'en userai mieux avec vous que n'a fait le gouverneur français, que vous appelez votre père. Ce seroit à lui à la rebâtir, puisque c'est lui en quelque sorte qui l'a ruinée en vous portant à me frapper; car, pour moi, je me défends comme je puis; au lieu que lui, après s'être servi de vous pour sa défense, il vous abandonne. J'agirai bien mieux avec vous; car non-seulement je vous accorde des ouvriers, je veux encore les payer moi-même et faire tous les frais de l'édifice que vous voulez construire: mais comme il n'est pas raisonnable que moi, qui suis Anglais, je fasse bâtir une église sans y mettre un ministre anglais pour la garder et pour y enseigner la prière, je vous en donnerai un dont vous serez contens, et vous renverrez à Québec le ministre français qui est dans votre village. — Ta parole m'étonne, répondit le député des sauvages, et je t'admire dans la proposition que tu me fais. Quand tu es venu ici, tu m'as vu long-temps avant les gouverneurs français; ni ceux qui t'ont précédé, ni tes ministres, ne m'ont jamais parlé de prière, ni du grand Génie. Ils ont vu mes pelleteries, mes peaux de castor et d'original, et c'est à quoi uniquement ils ont pensé; c'est ce qu'ils ont recherché avec empressement; je ne pouvois leur en fournir assez, et, quand j'en apportois beaucoup, j'étois leur grand ami, et voilà tout. Au contraire, mon canot s'étant un jour égaré, je perdis ma route, et j'errai long-temps à l'aventure, jusqu'à ce qu'enfin j'abordai près de Québec, dans un grand village

d'Algonquins , que les robes noires (les jésuites) enseignoient. A peine fus-je arrivé qu'une robe noire vint me voir. J'étois chargé de pel-leteries ; la robe noire française ne daigna pas seulement les regarder : il me parla d'abord du grand Génie , du paradis , de l'enfer et de la prière , qui est la seule voie d'arriver au ciel. Je l'écoutai avec plaisir , et je goûtois si fort ses entretiens que je restai long-temps dans ce village pour l'entendre. Enfin la prière me plut , et je l'engageai à m'instruire ; je demandai le baptême , et je le reçus. Ensuite je retourne dans mon pays , et je raconte ce qui m'est arrivé : on porte envie à mon bonheur , on veut y participer , on part pour aller trouver la robe noire et lui demander le baptême. C'est ainsi que le Français en a usé envers moi. Si , dès que tu m'as vu , tu m'avois parlé de la prière , j'aurois eu le malheur de prier comme toi ; car je n'étois pas capable de démêler si ta prière étoit bonne. Ainsi , je te dis que je tiens la prière du Français ; je l'agrée , et je la conserverai jusqu'à ce que la terre brûle et finisse. Garde donc tes ouvriers , ton argent et ton ministre ; je ne t'en parle plus : je dirai au gouverneur français , mon père , de m'en envoyer. »

En effet , monsieur le gouverneur n'eut pas plus tôt appris la ruine de notre église qu'il nous envoya des ouvriers pour la rebâtir. Elle est d'une beauté qui la feroit estimer en Europe , et je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir , par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu , qu'au fond de ces forêts et parmi ces nations sauvages , le service divin se fait avec beaucoup de décence et

de dignité. C'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois chaque année pour trouver de quoi vivre. Nos sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux ni chevreuils. Les ours et les castors y sont devenus très-rares. On n'a guère pour vivre que du blé de Turquie, des fèves et des citrouilles. Ils écrasent le blé entre deux pierres pour le réduire en farine, ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le blé leur manque, ils cherchent dans les champs labourés des pommes de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du blé : après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une chaudière avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi, je le mange sec, et il me tient lieu de pain.

En un certain temps, ils se rendent à une rivière peu éloignée, où pendant un mois les poissons remontent la rivière en si grande quantité, qu'on en rempliroit cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des espèces de gros harengs fort agréables au goût quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, et on les puise comme de l'eau. Les sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, et ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres. Ce n'est qu'au printemps qu'ils sèment le blé, et ils ne lui dou-

nent la dernière façon que vers la Fête Dieu. Après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Après avoir délibéré, ils m'envoient prier de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous les autres : « Notre Père, ce que je te dis, c'est ce que te disent tous ceux que tu vois ici ; tu nous connois, tu sais que nous manquons de vivres ; à peine avons-nous pu donner la dernière façon à nos champs, et nous n'avons d'autre ressource, jusqu'à la récolte, que d'aller chercher des alimens sur le bord de la mer. Il seroit dur pour nous d'abandonner notre prière ; c'est pourquoi nous espérons que tu voudras bien nous accompagner, afin qu'en cherchant de quoi vivre nous n'interrompions point notre prière. Tels et tels t'embarqueront, et ce que tu auras à porter sera dispersé dans les autres canots. Voilà ce que j'ai à te dire. » Je ne leur ai pas plus tôt répondu *kekikberba* (c'est un terme sauvage qui veut dire je vous écoute, mes enfans, j'accorde ce que vous demandez), que tous crient ensemble *krikrie*, qui est un terme de remerciement. Aussitôt après on part du village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches d'espace en espace, de la forme d'une chapelle ; on l'entoure d'une grande tente de couil, et elle n'est ouverte que par devant. Tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cèdre, longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir ; c'est ce qui

sert d'autel , au-dessus duquel on place un dais fort propre. J'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie ; une natte de jone teinte et bien travaillée , ou bien une grande peau d'ours sert de tapis. On porte cela tout préparé , et il n'y a qu'à le placer dès que la chapelle est dressée. La nuit je prends mon repos sur un tapis ; les sauvages dorment à l'air en pleine campagne , s'il ne pleut pas ; s'il tombe de la pluie ou de la neige , ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux , et qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver , on ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle , et on la dresse à l'ordinaire. On y fait chaque jour la prière du soir et du matin , et j'y offre le saint sacrifice de la messe. Quand les sauvages sont arrivés au terme de leur voyage , ils s'occupent dès le lendemain à élever une église qu'ils dressent avec leurs écorces. Je porte avec moi ma chapelle , et tout ce qui est nécessaire pour orner le chœur , que je fais tapisser d'étoffes de soie et de belles indiennes. Le service divin s'y fait comme au village ; et , en effet , ils forment une espèce de village de toutes leurs cabanes faites d'écorce , qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption , ils quittent la mer , et retournent au village pour faire leur récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'à la Toussaint , époque où ils retournent une seconde fois à la mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chère. Outre les grands poissons , les coquillages et les fruits , ils trouvent des outardes , des canards et toute sorte de gibier , dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils caba-

nent, qui est partagé par un grand nombre de petites îles. Les chasseurs qui partent le matin pour la chasse des canards et d'autres espèces de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le mercredi des cendres, on retourne au village; il n'y a que les chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignaux, des chevreuils et des castors.

Ces bons sauvages m'ont souvent donné des preuves du plus sincère attachement, surtout en deux occasions où, me trouvant avec eux sur les bords de la mer, ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour qu'ils étoient occupés de leur chasse, le bruit se répandit tout à coup qu'un parti anglais avoit fait irruption dans mon quartier, et m'avoit enlevé. A l'heure même ils s'assemblèrent, et le résultat de leur délibération fut qu'ils poursuivroient ce parti jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, et qu'ils m'arracheroient de ses mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députèrent au même instant deux jeunes sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étois occupé à composer la vie d'un saint en langue sauvage. « Ah ! notre Père, s'écrièrent-ils, que nous sommes aises de te voir ! — J'ai pareillement bien de la joie de vous voir, leur répondis-je ; mais qu'est-ce qui vous amène ici par un temps si affreux ? — C'est vainement que nous sommes venus, me dirent-ils ; on nous avoit assurés que les Anglais t'avoient enlevé : nous venions pour observer leurs traces, et nos guerriers ne tarderont guère à venir pour les poursuivre, et pour attaquer le fort, où, si la

nouvelle eût été vraie, les Anglais t'auroient sans doute renfermé. — Vous voyez, mes enfans, leur répondis-je, que vos craintes sont mal fondées; mais l'amitié que mes enfans me témoignent me remplit le cœur de joie; car c'est une preuve de leur attachement à la prière. Demain vous partirez d'abord après la messe, pour détromper au plus tôt nos braves guerriers, et les délivrer de toute inquiétude. » Une autre alarme, également fautive, me jeta dans de grands embarras, et m'exposa à périr de faim et de misère. Deux sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avoient vu les Anglais à une demi-journée : « Notre Père, me dirent-ils, il n'y a point de temps à perdre; il faut que tu te retires, tu risquerois trop de demeurer ici; pour nous, nous les attendons, et peut-être irons-nous au-devant d'eux. Les coureurs parlent en ce moment pour les observer : mais pour toi, il faut que tu ailles au village avec ces gens-ci que nous amènerons pour t'y conduire. Quand nous te saurons en lieu de sûreté, nous serons tranquilles. »

Je partis dès la pointe du jour avec dix sauvages qui me servoient de guides; mais, après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions. Mes conducteurs tuèrent un chien qui les suivoit, et le mangèrent; ils en vinrent ensuite à des sacs de loups marins, qu'ils mangèrent pareillement. C'est à quoi il ne m'étoit pas possible de tâter. Tantôt je vivois d'une espèce de bois qu'on faisoit bouillir, et qui, étant cuit, est aussi tendre que des raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur, et qu'on jette : ce bois

n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'avaler; tantôt on trouvoit attachées aux arbres de ces excroissances de bois qui sont blanches comme de gros champignons : on les faisoit cuire, et on les réduisoit en une espèce de bouillie; mais il s'en falloit bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois on faisoit sécher au feu de l'écorce de chêne vert, on la piloît ensuite, et on en faisoit de la bouillie, ou bien l'on faisoit sécher ces feuilles qui poussent dans les fentes des rochers, et qu'on nomme tripes de roche; quand elles sont cuites, on en fait une bouillie fort noire et désagréable. Je mangeai de tout cela, car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un lac qui commençoit à dégeler, et où il y avoit déjà quatre doigts d'eau sur la glace. Il fallut le traverser avec nos raquettes; mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peau, dès qu'elles furent mouillées, elles devinrent fort pesantes, et rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin, j'enfonçai tout à coup jusqu'aux genoux; un autre, qui marchoit à côté de moi, enfonça aussitôt jusqu'à la ceinture, en s'écriant : « Mon Père, je suis mort. » Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous causoient nos raquettes dont ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins

je courus encore moins de risque de me noyer que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi glacé. De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain, au passage d'une rivière qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes. Nous nous en tirâmes heureusement, et enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de blé d'Inde que j'avois laissé dans ma maison, et j'en mangeai, tout cru qu'il étoit, pour apaiser la première faim, tandis que ces pauvres sauvages se donnoient toutes sortes de mouvemens pour me bien régaler. En effet, le repas qu'ils m'apprêtèrent, quelque frugal et quelque peu appetissant qu'il vous paroitra, étoit, dans leur idée, un véritable festin. Ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de blé d'Inde. Pour le second service, ils me donnèrent un petit morceau d'ours, avec des glands et une galette de blé d'Inde cuite sous la cendre. Enfin, le troisième service, qui formoit le dessert, consistoit en un épi de blé d'Inde, grillé devant le feu, avec quelques grains du même blé cuit sous la cendre. Comme je leur demandois pourquoi ils m'avoient fait faire si bonne chère : « Eh quoi ! notre Père, me répondirent-ils, il y a deux jours que tu n'as rien mangé; pouvions-nous faire moins ? Eh ! plût à Dieu que nous passions bien souvent te régaler de la sorte ! »

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues, un des sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la mer, qui ignoroit mon retour au village, causa une nouvelle alarme. Etant venu dans mon quartier, et ne m'y trouvant point, non plus que ceux qui étoient cabanés

avec moi, il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti anglais; et, suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier, il arriva sur le bord d'une rivière. Là, il lève l'écorce d'un arbre, sur laquelle il peint avec du charbon les Anglais autour de moi, et l'un d'eux qui me coupoit la tête. (C'est là toute l'écriture des sauvages, et ils s'entendent aussi bien entre eux par ces sortes de figures que nous entendons par nos lettres.) Il met aussitôt cette espèce de lettre autour d'un bâton qu'il plante sur le bord de la rivière, afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de temps après, quelques sauvages qui, passaient par là dans six canots pour venir au village, aperçurent cette écorce : « Voilà une écriture, dirent-ils; voyons ce qu'elle apprend. Hélas ! s'écrièrent-ils en la lisant, les Anglais ont tué ceux du quartier de notre Père; pour ce qui est de lui, ils lui ont coupé la tête. » Ils ôtèrent aussitôt la tresse de leurs cheveux qu'ils laissèrent négligemment épars sur leurs épaules, et s'assirent auprès du bâton jusqu'au lendemain, sans dire un seul mot. Cette cérémonie est parmi eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuèrent leur route jusqu'à une demi-lieue du village où ils s'arrêtèrent; puis ils envoyèrent l'un d'eux dans le bois jusqu'auprès du village, afin de voir si les Anglais n'étoient pas venus brûler le fort et les cabanes. Je récitois mon bréviaire en me promenant le long du fort et de la rivière, lorsque ce sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. Aussitôt qu'il m'aperçut : « Ah ! mon Père, s'écria-t-il, que je suis aise de te voir ! Mon cœur étoit

mort, et il revit en te voyant. Nous avons vu l'écriture qui disoit que les Anglais t'avoient coupé la tête. Que je suis aise qu'elle ait menti ! » Comme je lui proposois de lui envoyer un canot pour passer la rivière : « Non , répondit-il, c'est assez que je t'aie vu ; je retourne sur mes pas pour porter cette agréable nouvelle à ceux qui m'attendent , et nous viendrons bientôt te rejoindre. » En effet, ils arrivèrent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher frère, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le précis que je viens de vous faire de la nature de ce pays, du caractère de nos sauvages, de mes occupations, de mes travaux, et des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez sans doute que c'est de la part de messieurs les Anglais de notre voisinage que j'ai le plus à craindre. Il est vrai que, depuis long-temps, ils ont conjuré ma perte ; mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent (1), ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau ; je le recommande à vos saintes prières, et suis avec le plus tendre attachement, etc.

(1) Il fut massacré l'année suivante.

LETTRE DU PÈRE DE LA CHASSE,

**SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA NOUVELLE-
FRANCE,**

AU PÈRE *.**

A Québec, le 29 octobre 1724.

MON RÉVÉREND PÈRE, dans l'extrême douleur que nous ressentons de la perte d'un de nos plus anciens Missionnaires, c'est une douce consolation pour nous qu'il ait été la victime de sa charité, et de son zèle à maintenir la foi dans le cœur de ses néophytes. D'autres lettres vous ont déjà appris la source de la guerre qui s'est allumée entre les Anglais et les sauvages : dans ceux-là, le désir d'étendre leur domination ; dans ceux-ci, l'horreur de tout assujettissement et l'attachement à leur religion ont causé d'abord des mésintelligence qui ont enfin été suivies d'une rupture ouverte. Le père *Rasles*, Missionnaire des Abnakis, étoit devenu fort odieux aux Anglais. Convaincus que son application à fortifier les sauvages dans la foi formoit le plus grand obstacle au dessein qu'ils avoient d'envahir leurs terres, ils avoient pros- crit sa tête, et plus d'une fois ils avoient tenté de l'enlever ou de le faire périr. Enfin, ils sont venus à bout de satisfaire les transports de leur haine, et de se délivrer de l'homme aposto-

lique ; mais en même temps ils lui ont procuré une mort glorieuse , qui fut toujours l'objet de ses désirs ; car nous savons qu'il aspirait depuis long-temps au bonheur de sacrifier sa vie pour son troupeau. Je vais vous décrire en peu de mots les circonstances de cet événement.

Après plusieurs hostilités faites de part et d'autre entre les deux nations , une petite armée d'Anglais et de sauvages leurs alliés , au nombre de onze cents hommes , vint attaquer à l'improviste le village de Narantsouach. Les broussailles épaisses dont ce village est environné les aidèrent à cacher leur marche ; et comme , d'ailleurs , il n'étoit point fermé de palissades , les sauvages , pris au dépourvu , ne s'aperçurent de l'approche des ennemis que par la décharge générale de leurs mousquets , dont toutes les cabanes furent criblées. Il n'y avoit alors que cinquante guerriers dans le village. Au premier bruit de mousqueterie , ils prirent tumultuairement les armes , et sortirent de leurs cabanes pour faire tête à l'ennemi. Leur dessein étoit non pas de soutenir témérairement le choc de tant de combattans , mais de favoriser la fuite des femmes et des enfans , et de leur donner le temps de gagner l'autre côté de la rivière , qui n'étoit pas encore occupé par les Anglais. Le père Rasles , averti , par les clameurs et le tumulte , du péril qui menaçoit ses néophytes , sortit promptement de sa maison , et se présenta sans crainte aux ennemis. Il se promettoit , ou de suspendre par sa présence leurs premiers efforts , ou du moins d'attirer sur lui seul leur attention , et , aux dépens de sa vie , de procurer le salut de son troupeau. Aussitôt qu'on

aperçut le Missionnaire, il s'éleva un cri général, qui fut suivi d'une grêle de mousqueterie qu'on fit pleuvoir sur lui. Il tomba mort au pied d'une grande croix qu'il avoit plantée au milieu du village, pour marquer la profession publique qu'on y faisoit d'y adorer un Dieu crucifié. Sept sauvages qui l'environnoient, et qui exposoient leur vie pour conserver celle de leur père, furent tués à ses côtés. La mort du pasteur consterna le troupeau : les sauvages prirent la fuite, et passèrent la rivière, partie à gué et partie à la nage. Ils eurent à essuyer toute la fureur des ennemis jusqu'au moment qu'ils se retirèrent dans les bois qui sont de l'autre côté de la rivière. Ils s'y trouvèrent rassemblés au nombre de cent cinquante. De plus de deux mille coups de fusil qu'on tira sur eux, il n'y eut que trente personnes de tuées, y comprenant les femmes et les enfans, et quatorze blessés. Les Anglais ne s'attachèrent point à poursuivre les fuyards; ils se contentèrent de piller et de brûler le village; ils mirent le feu à l'église, après avoir profané les vases sacrés et le corps adorable de Jésus-Christ.

La retraite précipitée des ennemis permit aux Narantsonakiens de retourner au village. Dès le lendemain ils visitèrent les débris de leurs cabanes, tandis que de leur côté les femmes cherchoient des herbes et des plantes propres à panser les blessés. Leur premier soin fut de pleurer sur le corps de leur saint Missionnaire; ils le trouvèrent percé de mille coups, sa chevelure enlevée, le crâne enfoncé à coups de hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés, et tous les membres

mutilés. On ne peut guère attribuer qu'aux sauvages alliés des Anglais ces sortes d'inhumanités exercées sur un corps privé de sentiment et de vie. Après que ces fervens chrétiens eurent lavé et baisé plusieurs fois le respectable dépôt de leur père, ils l'inhumèrent dans l'endroit même où la veille il avoit célébré le saint sacrifice de la messe, c'est-à-dire à la place où étoit l'autel avant l'incendie de l'église. C'est par une mort précieuse que l'homme apostolique finit, le 23 août de cette année, une carrière de trente-sept ans passés dans les travaux pénibles de cette Mission. Il étoit dans la soixante-septième année de sa vie. Ses jeûnes et ses fatigues continuelles avoient à la fin affaibli son tempérament; il se traînoit avec assez de peine depuis environ dix-neuf ans qu'il fit une chute, où il se rompit tout à la fois la cuisse droite et la jambe gauche. Il arriva alors que le calus s'étant mal formé dans l'endroit de la fracture, il fallut lui rompre la jambe gauche de nouveau. Dans le temps qu'on la tiroit le plus violemment, il soutint cette douloureuse opération avec une fermeté extraordinaire et une tranquillité admirable. Notre médecin, qui fut présent, en parut si étonné, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : *Eh ! mon Père, laissez du moins échapper quelques plaintes ; vous en avez tant de sujet !*

Le père Rasles joignoit aux talens qui font un excellent Missionnaire les vertus que demande le ministère évangélique pour être exercé avec fruit parmi nos sauvages. Il étoit d'une santé robuste, et je ne sache pas qu'il ait eu jamais la moindre indisposition. Nous étions surpris de son application et de sa facilité à ap-

prendre les différentes langues sauvages. Il n'y en a aucune dans ce continent dont il n'eût quelque teinture. Outre la langue Abnakise, qu'il a parlée le plus long-temps, il savoit encore la hurone, l'otaquaise et l'illinoise. Il s'en est servi avec fruit dans les diverses Missions où elles sont en usage. Depuis son arrivée au Canada, on ne le vit jamais démentir son caractère; il fut toujours ferme et courageux, dur à lui-même, tendre et compatissant à l'égard des autres.

Il y a trois ans que, par ordre de monsieur notre gouverneur, je fis un tour à l'Acadie. M'entretenant avec le père Rasles, je lui représentai qu'au cas qu'on déclarât la guerre aux sauvages il couroit risque de la vie; que son village, n'étant qu'à quinze lieues des forts anglais, se trouvoit exposé aux premières irruptions; que sa conservation étoit nécessaire à son troupeau, et qu'il falloit prendre des mesures pour mettre ses jours en sûreté. « Mes mesures sont prises, me répondit-il d'un ton ferme; Dieu m'a confié ce troupeau; je suivrai son sort, trop heureux de m'immoler pour lui. » Il répétoit souvent la même chose à ses néophytes pour fortifier leur constance dans la foi. « Nous n'avons que trop éprouvé, m'ont-ils dit eux-mêmes, que ce cher père nous parloit d'abondance de cœur; nous l'avons vu d'un air tranquille et serein affronter la mort, s'opposer lui seul à la fureur de l'ennemi, retarder ses premiers efforts pour nous donner le temps de fuir le danger et de conserver nos vies. » Comme sa tête avoit été mise à prix, et que l'on avoit tenté diverses fois de l'enlever, au dernier printemps les

sauvages lui proposèrent de le conduire plus avant dans les terres du côté de Québec, où il seroit à couvert des périls dont sa vie étoit menacée. « Quelle idée avez-vous donc de moi ? leur répondit-il avec un air d'indignation ; me prenez-vous pour un lâche déserteur ? eh ! que deviendroît votre foi si je vous abandonnois ? Votre salut m'est plus cher que la vie. »

Il étoit infatigable dans les exercices de son zèle : sans cesse occupé à exhorter les sauvages à la vertu, il ne pensoit qu'à en faire de fervens chrétiens. Sa manière de prêcher, véhémement et pathétique, faisoit de vives impressions sur leurs cœurs. Quelques familles de Loups (nations sauvages), arrivées tout récemment d'Orange, m'ont déclaré, la larme à l'œil, qu'elles lui étoient redevables de leur conversion au christianisme, et qu'ayant reçu de lui le baptême depuis environ trente ans, les instructions qu'il leur avoit faites pour lors n'avoient pu s'effacer de leurs esprits, tant sa parole étoit efficace et laissoit de profondes traces dans le cœur de ceux qui l'écoutoient ! Il ne se contentoit pas d'instruire presque tous les jours les sauvages dans son église, il les visitoit souvent dans leurs cabanes : ses entretiens familiers les charmoient ; il savoit les assaisonner d'une gaieté sainte, qui plaît beaucoup plus aux sauvages qu'un air grave et sombre ; aussi avoit-il l'art de leur persuader tout ce qu'il vouloit ; il étoit parmi eux comme un maître au milieu de ses élèves. Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos maisons. Il se levoit et faisoit son oraison à l'heure qui y est marquée. Il ne

se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle ; il s'étoit prescrit pour la faire les premiers jours de carême , qui est le temps où le Sauveur entra dans le désert. « Si l'on ne fixe un temps dans l'année pour ces saints exercices , me disoit-il un jour , les occupations se succèdent les unes aux autres , et après bien des délais , on court risque de ne pas trouver le loisir de s'en acquitter. »

La pauvreté religieuse éclatoit dans toute sa personne , dans ses meubles , dans son vivre , dans ses habits. Il s'interdit , par esprit de mortification , l'usage du vin , même lorsqu'il se trouvoit au milieu des Français ; de la bouillie faite de farine de blé d'Inde fût sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers , où quelquefois les sauvages manquent de tout , il se vit réduit à vivre de glands ; loin de se plaindre alors , il ne parut jamais plus content. Les trois dernières années de sa vie , la guerre ayant empêché les sauvages de chasser librement et d'ensemencer leurs terres , les besoins devinrent extrêmes , et le Missionnaire se trouva dans une affreuse disette. On avoit soin de lui envoyer de Québec les provisions nécessaires à sa subsistance. « Je suis honteux , m'écrivoit-il , du soin que vous prenez de moi : un Missionnaire , né pour souffrir , ne doit pas être si bien traité. » Il ne souffroit pas que personne lui prêtât la main pour l'aider dans ses besoins les plus ordinaires , et il se servit toujours lui-même. C'étoit lui qui cultivoit son jardin , qui préparoit son bois de chauffage , sa cabane et son sagamité , qui rapiéçoit ses habits déchirés , cherchant , par esprit de pauvreté , à les faire

durer le plus long-temps qu'il lui étoit possible.

La soutane qu'il portoit lorsqu'il fut tué, parut si usée et en si mauvais état à ceux qui l'en dépouillèrent, qu'ils ne daignèrent pas se l'approprier, comme ils en eurent d'abord le dessein. Ils la rejetèrent sur son corps, et elle nous fut renvoyée à Québec. Autant il se traitoit durement lui-même, autant il étoit compatissant et charitable pour les autres. Il n'avoit rien à lui, et tout ce qu'il recevoit, il le distribuoit aussitôt à ses pauvres néophytes. Aussi la plupart ont donné à sa mort des démonstrations de douleur plus vives que s'ils eussent perdu leurs parens les plus proches. Il prenoit un soin extraordinaire d'orner et d'embellir son église, persuadé que cet appareil extérieur qui frappe les sens anime la dévotion des barbares, et leur inspire une plus profonde vénération pour nos saints mystères. Comme il savoit un peu de peinture, et qu'il tournoit assez proprement, elle étoit décorée de plusieurs ouvrages qu'il avoit travaillés lui-même.

Vous jugez bien, mon révérend père, que ses vertus, dont la Nouvelle-France a été témoin depuis tant d'années, lui avoient concilié le respect et l'affection des Français et des sauvages. Aussi est-il universellement regretté. Personne ne doute qu'il n'ait été immolé en haine de son ministère et de son zèle à établir la vraie foi dans le cœur des sauvages. C'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prières qui est entre nous, il me répondit, en

se servant des paroles si connues de saint Augustin , que c'étoit faire injure à un martyr que de prier pour lui. *Injuriam facit martyri qui orat pro eo.* Plaise au Seigneur que son sang , répandu pour une cause si juste , fertilise ces terres infidèles , si souvent arrosées du sang des ouvriers évangéliques qui nous ont précédés ! qu'il les rende fécondes aux fervens chrétiens , et qu'il anime le zèle des hommes apostoliques à venir recueillir l'abondante moisson que leur présentent tant de peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort !

LETTRE DU PÈRE GABRIEL MAREST

AU PÈRE GERMON.

Aux Cascaskias, village illinois , dit de l'Immaculée conception, le 9 novembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE , je souhaiterois pouvoir vous donner de nos Missions des connoissances qui répondissent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vastes pays semés de villes et de bourgades, où une multitude innombrables d'idolâtres se présente en foule au zèle des Missionnaires, donneroit lieu de croire que les choses sont ici sur le même pied ; il s'en faut bien : dans une grande étendue de pays, à peine trouve-t-on trois ou quatre villages ; notre vie se passe à parcourir d'épaisses forêts , à

grimper sur les montagnes, à traverser en canot des lacs et des rivières pour atteindre un pauvre sauvage qui nous fuit, et que nous ne saurions apprivoiser ni par nos discours ni par nos caresses.

Rien de plus difficile que la conversion de ces sauvages ; c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur : il faut d'abord en faire des hommes, et travailler ensuite à en faire des chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujettis à aucune loi, l'indépendance dans laquelle ils vivent les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des chefs parmi eux, mais ces chefs n'ont nulle autorité : s'ils usent de menaces, loin de se faire craindre, ils se verroient aussitôt abandonnés de ceux même qui les auroient choisis pour chefs ; ils ne s'attirent de la considération et du respect qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudière, c'est-à-dire, de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent. C'est de cette indépendance que naissent toutes sortes de vices qui les dominent. Ils sont lâches, traîtres, légers et inconstans, fourbes, naturellement voleurs, jusqu'à se faire gloire de leur adresse à dérober ; brutaux, sans honneur, sans parole, capables de tout faire quand on est libéral à leur égard, mais en même temps ingrats et sans reconnaissance. C'est même les entretenir dans leur fierté naturelle que de leur faire gratuitement du bien, ils en deviennent plus insolens : on me craint, disent-ils, on me recherche. Ainsi, quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on est contraint de leur faire valoir les petits services

qu'on leur rend. La gourmandise et l'amour du plaisir sont surtout les vices qui règnent le plus parmi nos sauvages : ils se font une habitude des actions les plus malhonnêtes, avant même qu'ils soient en âge de connoître toute la honte qui y est attachée : si vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils mènent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous conviendrez aisément que la raison doit être bien abrutie dans ces gens-là, et qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'Évangile. Mais plus ils sont éloignés du royaume de Dieu, plus notre zèle doit-il s'animer pour les en approcher et les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous savons en même temps que tout nous est possible avec le secours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par notre ministère, que nous sommes à couvert de l'orgueil et de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces conversions, ni aux solides raisonnemens du Missionnaire, ni à son éloquence, ni à ses autres talens, qui peuvent être utiles en d'autres pays, mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos sauvages : on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là seul qui, des pierres mêmes, sait faire, quand il lui plaît, des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un pays fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que nous le représente l'auteur de la *Nouvelle Relation de l'Amérique méridionale*, qui a paru sous le nom de M. le chevalier de Tonti. J'ai ouï dire à M. de Tonti lui-même qu'il désavouoit cet

ouvrage, et qu'il n'y reconnoissoit que son nom qui est à la tête. Il faut convenir pourtant que le pays est très-beau : de grandes rivières qui l'arrosent, de vastes et épaisses forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays soit plus au sud que la Provence, l'hiver y est plus grand : les froids y sont pourtant assez modérés. Pendant l'été, la chaleur y est moins brûlante : l'air est rafraîchi par les forêts, et par la quantité de rivières, de lacs et d'étangs dont le pays est coupé.

Les Illinois sont beaucoup moins barbares que les autres sauvages ; le christianisme et le commerce des Français les ont peu à peu civilisés : c'est ce qui se remarque dans notre village, dont les habitans sont presque tous chrétiens ; c'est aussi ce qui a porté plusieurs Français à s'y établir, et tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces sauvages ne manquent pas d'esprit ; ils sont naturellement curieux, et tournent une raillerie d'une manière assez ingénieuse. La chasse et la guerre font toute l'occupation des hommes ; le reste du travail regarde les femmes et les filles ; ce sont elles qui préparent la terre que l'on doit ensemençer, qui font la cuisine, qui pilent le blé, qui construisent les cabanes, et qui les portent sur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres, de telle sorte que la pluie ne peut y pénétrer quand elles sont neuves. Outre cela, elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, et à en faire des jar-

retières, des ceintures et des sacs ; car les bœufs sont ici bien différens de ceux d'Europe ; outre qu'ils ont une grosse bosse sur le dos, vers les épaules, ils sont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos sauvages de celle qu'ils tireroient des moutons s'il y en avoit dans le pays. Les femmes, ainsi occupées et humiliées par le travail, en sont plus dociles aux vérités de l'Évangile. Il n'en est pas de même vers le bas du Mississipi, où l'oisiveté qui règne parmi les personnes du sexe donne lieu aux plus affreux dérèglemens, et les éloigne entièrement de la voie du salut.

Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos sauvages ; elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des bêtes et aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des charlatans, qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espèce de génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou* ; et, à les entendre, c'est ce génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Un oiseau, un bœuf, un ours, ou plutôt le plumage des oiseaux et la peau de ces bêtes, voilà quel est leur manitou : ils l'exposent dans leurs cabanes, et ils lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux.

Les guerriers portent leurs manitous dans une natte, et ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les charlatans ont pareillement recours à leurs ma-

nitous quand ils composent leurs médecines ou qu'ils pansent les malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses et de contorsions effreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs manitous; et en même temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête et tantôt une autre; ensuite il se met à sucer la partie du corps où le malade sent de la douleur; après l'avoir sucée pendant quelque temps, il se lève tout à coup, et il lui jette une dent d'ours ou de quelque autre animal, qu'il tenoit cachée dans la bouche: « Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit; » après quoi il dit en s'applaudissant: « Qui peut résister à mon manitou? N'est-ce pas lui qui est le maître de la vie? » Si le malade vient à mourir, il a aussitôt une fourberie toute prête pour rejeter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais, au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considère, qu'on le regarde lui-même comme un manitou, et qu'après l'avoir bien payé de ses peines on lui rapporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village pour le régaler. L'autorité que se donnent ces sortes de charlatans met un grand obstacle à la conversion des sauvages: embrasser le christianisme c'est s'exposer à leurs insultes et à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille chrétienne en fit l'expérience: elle passoit, tenant son chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces imposteurs; celui-ci, s'imaginant que la vue d'un chapelet semblable avoit causé la mort à son

père , entra aussitôt en fureur , prit son fusil , et étoit sur le point de tirer sur cette pauvre néophite , lorsqu'il fut arrêté par quelques sauvages qui se trouvèrent présens. Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes ni combien de fois j'aurois expiré sous leurs coups , sans la protection particulière de Dieu , qui m'a préservé de leur fureur. Une fois , entre autres , l'un d'eux m'auroit fendu la tête d'un coup de hache , si je ne m'étois détourné dans le temps même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Grâce à Dieu , notre village est purgé de tous ces fourbes. Le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades , les remèdes que nous leur donnons , et qui opèrent la guérison de la plupart , ont perdu les charlatans de crédit et de réputation , et les ont forcés d'aller s'établir ailleurs. Il y en a pourtant parmi eux qui ne sont pas tout-à-fait si brutaux : on peut quelquefois les entretenir , et essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs manitous ; mais il n'est pas ordinaire d'y réussir. Un entretien qu'un de nos Pères eut avec ces charlatans vous fera connoître jusqu'où va leur entêtement à cet égard , et quelle doit être la condescendance d'un Missionnaire , pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les Français étoient venus établir un fort sur le fleuve Ouabache : ils demandèrent un Missionnaire , et le Père Mermet leur fut envoyé. Ce Père crut aussi devoir travailler à la conversion des Mascoutens , qui avoient fondé un village sur les bords du même fleuve : c'est une nation de sauvages qui entend la langue ilinoise , mais qui , par l'attachement extrême

qu'elle a pour les superstitions de ces charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du Missionnaire. Le parti que prit le Père Mermet fut de confondre en leur présence un de ces charlatans, qui adoroit le bœuf comme son grand manitou. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avouer que ce n'étoit point le bœuf qu'il adoroit, mais un manitou de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, et qui rend la vie à ses malades, il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un manitou qui est sous terre. « Sans doute, répondit le charlatan. — Mais si cela est, reprit le Missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un manitou qui les anime? — Rien de plus certain, dit le charlatan. — Cela me suffit, répliqua le Missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable; car, si l'homme, qui est sur la terre, est le maître de tous les animaux, s'il les tue, s'il les mange, il faut que le manitou qui anime les hommes soit aussi le maître de tous les autres manitous: où est donc votre esprit de ne pas invoquer celui qui est le maître de tous les autres? » Ce raisonnement déconcerta le charlatan, et c'est tout l'effet qu'il produisit; car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules superstitions qu'ils l'étoient auparavant. Dans ce temps-là même une maladie contagieuse désoloit leur village, et enlevait chaque jour plusieurs sauvages: les charlatans n'étoient pas épargnés, et ils mouroient comme les autres. Le Missionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant soin de tant

de malades : ils'y appliqua sans relâche , et son zèle pensa lui coûter plusieurs fois la vie. Les services qu'il leur rendoit n'étoient payés que d'outrages ; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher contre lui des flèches, qui tombèrent à ses pieds, soit qu'elles fussent poussées par des mains trop foibles, ou que Dieu, qui destinoit le Missionnaire à d'autres travaux, ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le Père Mermet ne laissa pas de conférer le baptême à quelques sauvages qui le demandèrent avec instance, et qui moururent peu après l'avoir reçu. Cependant les charlatans s'éloignèrent un peu du fort pour faire un grand sacrifice à leur manitou. Ils immolèrent jusqu'à quarante chiens, qu'ils portèrent au haut d'une perche en chantant, en dansant et en faisant mille contorsions extravagantes. La mortalité ne cessoit pas pour tous ces sacrifices. Le chef des charlatans s'imagina que leur manitou, plus foible que le manitou des Français, étoit contraint de lui céder. Dans cette persuasion, il fit plusieurs fois le tour du fort, en criant de toutes ses forces : « Nous sommes morts ; doucement, manitou des Français ; frappe doucement, ne nous tue pas tous. » Puis s'adressant au Missionnaire : « Arrête, bon manitou ; fais-nous vivre : tu as la vie et la mort dans ton coffre ; laisse la mort, donne la vie. » Le Missionnaire l'apaisa, et lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avoit fait jusqu'alors ; mais, nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien dif-

férens de ces sauvages, et de ce qu'ils étoient eux-mêmes autrefois. Le christianisme, comme je l'ai déjà dit, a adouci leurs mœurs farouches, et ils se distinguent maintenant par certaines manières douces et honnêtes qui ont porté les Français à prendre de leurs filles en mariage. De plus, nous trouvons en eux de la docilité et de l'ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons chaque jour dans cette Mission. Dès le grand matin on appelle les catéchumènes à l'église, où ils font la prière; ils écoutent une instruction et chantent quelques cantiques. Quand ils se sont retirés, on dit la messe à laquelle tous les chrétiens assistent, les hommes placés d'un côté et les femmes de l'autre; on y fait aussi la prière, qui est suivie d'une instruction; après quoi chacun va à son travail. Nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remèdes nécessaires, à les instruire et à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction. Après midi se fait le catéchisme où tout le monde se trouve, chrétiens et catéchumènes, hommes et enfans, jeunes gens et vieillards, et où chacun, sans distinction de rang ni d'âge, répond aux questions que lui fait le Missionnaire. Comme ces peuples n'ont aucun livre, et que naturellement ils sont indolens, ils auroient bientôt oublié les principes de la religion, si on ne leur en rappeloit le souvenir par des instructions presque continuelles. La visite des cabanes nous occupe le reste de la journée. Le soir, tout le monde s'assemble encore à l'église pour y entendre une instruction, faire la prière et chanter quelques cantiques. Les dimanches et les fêtes,

on ajoute aux exercices ordinaires une instruction qui se fait après les vêpres. La ferveur avec laquelle ces bons néophytes se rendent à l'église à toutes ces heures est admirable ; ils interrompent leur travail, et accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulières qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes, et là ils récitent le chapelet à deux chœurs, et chantent, bien avant dans la nuit, des cantiques. Ces cantiques sont de véritables instructions, qu'ils retiennent d'autant plus aisément que les paroles sont sur des airs qu'ils savent et qui leur plaisent. Ils s'approchent souvent des sacremens, et l'usage est parmi eux de se confesser et de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourroient se confesser, sans quoi ils ne nous laisseroient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions. C'est le samedi et le dimanche de chaque semaine que nous les entendons, et ces jours-là nous sommes accablés par la foule des pénitens. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'est surtout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux ; leur docilité est parfaite alors, et nous avons la consolation assez ordinaire de les voir mourir dans une grande paix, et avec une vive espérance d'être bientôt réunis à Dieu dans le ciel.

Cette Mission doit son établissement au feu Père Gravier. A la vérité, le Père Marquet fut le premier qui découvrit le Mississipi, il y a environ trente-neuf ans ; mais ne sachant pas la

langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, et de travailler à la conversion de ces peuples; la mort qui nous l'enleva lorsqu'il étoit en chemin, laissa à un autre le soin d'exécuter cette entreprise. Ce fut le Père Daloës qui s'en chargea : il savoit la langue des Oumiamis, laquelle approche assez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il étoit qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée où effectivement il finit sa vie apostolique. Ainsi, c'est proprement le Père Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la Mission des Illinois; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur langue, et qui les a réduits selon les règles de la grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce Missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, et sa vie fut exposée à de continuels dangers; mais rien ne le rebutoit, et il surmonta tous les obstacles par sa patience et par sa douceur. Etant obligé de partir pour Michillimakinac, sa Mission fut confiée au Père Bineteau et au Père Pinet. Je travaillai quelque temps avec ces deux Missionnaires, et après leur mort je restai seul chargé de toutes les fatigues de la Mission, jusqu'à l'arrivée du Père Mermet. J'étois auparavant dans le grand village des Peouarias, où le Père Gravier, qui y étoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année; mais je regrette infiniment un de nos *instruc-*

teurs, dont la vie et la mort ont été très-édifiantes. Nous appelons ici *instructeurs* ce que dans d'autres Missions on appelle *catéchistes*, parce que ce n'est pas dans l'église, mais dans les cabanes qu'ils instruisent les catéchumènes et les nouveaux fidèles. Il y a pareillement des institutrices pour les femmes et pour les filles. Henri (c'est ainsi que se nommoit l'instructeur dont je parle), quoique d'une naissance assez obscure, s'étoit rendu respectable à tout le monde par sa grande piété. Il n'y avoit que sept à huit ans qu'il demouroit dans notre village; avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de Missionnaires, et n'avoit pas même la première idée du christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier. Il fut attaqué de la petite vérole, lui et toute sa famille: cette maladie lui ravit d'abord sa femme et quelques-uns de ses enfans; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes; il fut lui-même réduit à l'extrémité. Lorsqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui sembla voir des Missionnaires qui lui rendoient la vie, qui lui ouvroient la porte du ciel, et qui le pressoient d'y entrer; et dès ce moment il commença à se mieux porter. A peine fut-il en état de marcher qu'il vint nous trouver dans notre village, et nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la religion. A mesure que nous l'instruisions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos instructions, et toute cette famille fut bientôt disposée à recevoir le baptême. Un de ses enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands sentimens de piété que nous découvrîmes en lui. Dans les

cruelles maladies dont il fut long-temps affligé , sa prière étoit continuelle , et il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henri , son père , a passé pareillement par de rudes épreuves ; une longue et fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu , et l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je conférai aussi le baptême à une *jeune catéchumène* âgée de dix-sept ans , qui a fort édifié nos chrétiens par sa fermeté et par son attachement inviolable au christianisme. Les exemples domestiques étoient bien capables de la séduire : fille d'un père et d'une mère idolâtres , elle trouvoit dans sa propre famille les plus grands obstacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage , il prit fantaisie à un jeune libertin de l'épouser : il mit tout en œuvre pour la faire consentir à ce mariage , jusqu'à promettre qu'il se feroit chrétien. Le père et la mère de notre catéchumène , qui avoient été gagnés par le jeune homme , la traitèrent avec la dernière inhumanité pour ébranler sa constance. Son frère en vint jusqu'à la menacer qu'il la tueroit si elle s'obstinoit à refuser son consentement. Ces menaces et ces mauvais traitements ne firent nulle impression sur elle : toute sa consolation étoit de venir à l'église , et souvent elle me disoit : « La mort dont on me menace ne m'effraie point ; je la préférerai volontiers au parti qu'on me propose. C'est un séducteur que ce jeune homme qu'on veut que j'épouse ; il ne pense nullement à se convertir. Mais quand ses promesses seroient sincères , ni lui ni d'au-

tres ne changeront point la résolution que j'ai prise : non, mon Père, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. » La persécution qu'on continua de lui faire essuyer dans sa famille fut poussée si loin qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parens qui étoit chrétien : là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne ralentirent point sa ferveur, ce qui est d'autant plus surprenant que la moindre adversité est capable de décourager nos sauvages. Ayant appris quelque temps après que sa mère étoit en danger de perdre la vue par deux cataractes qui lui couvroient les yeux, cette généreuse fille, oubliant les indignes traitemens qu'elle en avoit reçus, courut aussitôt à son secours : sa tendresse et ses soins assidus attendrirent le cœur de la mère, et la gagnèrent au point qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'église, où elle se fait instruire pour se disposer à la grâce du baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos sauvages ne vivent guère que de la chair boucanée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des temps pendant l'année où tout le monde quitte le village et se disperse dans les forêts pour courir après les bêtes. C'est un temps critique où ils ont plus besoin que jamais de la présence du Missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ces courses. Il y a surtout deux grandes chasses : celle d'été, qui ne dure guère que trois semaines, et celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu père Bineteau :

il suivoit les sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de juillet ; tantôt il étoit en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui sont extrêmement hautes ; tantôt il souffroit cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'apaiser. Le jour il étoit tout trempé de sueur, et la nuit il lui falloit prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, et à plusieurs autres misères dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causèrent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras. Pendant l'hiver, les sauvages se partagent en plusieurs bandes, et cherchent les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété et leur administrer les sacremens. Notre village est le seul où il soit permis à quelques sauvages de demeurer pendant toutes ces courses ; plusieurs y élèvent des poules et des cochons, à l'exemple des Français qui s'y sont établis, et ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de chasse. Le père Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction : la délicatesse de sa complexion le met entièrement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages ; cependant, malgré sa foible santé, je puis dire qu'il est l'âme de cette Mission : c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions patétiques et le talent singulier qu'il a de s'at-

tirer le respect et l'amitié des sauvages, qui ont mis notre Mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi, qui suis fait à courir sur la neige, à manier l'aviron dans un canot, et qui ai, grâces à Dieu, les forces nécessaires pour résister à de semblables travaux, je parcours les forêts avec le reste de nos sauvages, dont le plus grand nombre passe une partie de l'hiver à chasser. Ces courses qu'il nous faut faire de temps en temps, soit à la suite des sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos Missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernières années, lesquelles pourront vous donner une idée de la manière dont nous voyageons dans ce pays-ci. Si nos Missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, elles sont du moins précieuses et salutaires par les travaux et les fatigues qui en sont inséparables.

A vingt-cinq lieues d'ici se trouve le village des Tamarouas. C'est une Mission qui d'abord avoit été confiée au Père Pinet, dont Dieu bénit tellement le zèle et les travaux que j'ai été témoin moi-même que son église ne pouvoit contenir la multitude des sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce père eut pour successeur M. Bergier, prêtre du séminaire des Missions étrangères. Ayant appris qu'il y étoit dangereusement malade, je m'y transportai aussitôt pour le secourir. Je demurai huit jours entiers auprès de ce digne ecclésiastique; les soins que je pris de lui et les remèdes que je lui donnai semblèrent le rétablir insensiblement, de telle sorte

que , croyant se trouver mieux , et sachant d'ailleurs combien ma présence étoit nécessaire dans ma Mission à cause du départ des sauvages , il me pressa de m'en retourner. Avant que de le quitter , je lui donnai par précaution le saint viatique ; il m'instruisit de l'état de sa mission , en me la recommandant , au cas que Dieu disposât de lui. Je chargeai le Français qui avoit soin du malade de nous faire avertir aussitôt qu'il seroit en danger , et je repris le chemin de ma Mission. Comme il n'y a que vingt-cinq lieues de l'un à l'autre village , on ne couche qu'une fois dehors , pourvu qu'on marche bien ; les repas qu'on prend en chemin consistent en quelques épis de blé et quelques morceaux de bœuf boucané qu'on porte avec soi : lorsque la faim presse , on allume du feu auprès de quelque ruisseau pour avoir de quoi boire , on fait griller le blé et la viande ; après quoi on se couche auprès du feu , se tournant tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , selon qu'on a besoin de se réchauffer. Lorsque j'arrivai à notre village , presque tous les sauvages étoient partis ; ils s'étoient dispersés le long du Mississipi. Je me mis aussitôt en chemin pour les aller joindre. A peine avois-je fait six lieues que je trouvai trois cabanes , dans l'une desquelles étoit un bon vieillard fort malade. Je le confessai , je lui donnai quelques remèdes ; et je lui promis de venir le revoir , jugeant bien qu'il avoit encore plusieurs jours à vivre. Cinq ou six lieues plus loin , je trouvai un grand nombre de cabanes qui faisoient une espèce de village : je m'y arrêtai quelques jours pour y faire mes fonctions accoutumées. Dans l'absence du Missionnaire , on ne

manque point de s'assembler tous les jours dans la grande cabane; et là on fait la prière, on récite le chapelet, on chante des cantiques, quelquefois bien avant dans la nuit; car c'est principalement durant l'hiver, lorsque les nuits sont longues, qu'on en passe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons soin de nommer quelqu'un de nos néophytes des plus fervens et des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avois déjà demeuré quelque temps avec ces chers néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à dix-huit lieues encore plus loin, en descendant le Mississipi, il y avoit des malades qui avoient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pirogue: c'est une espèce de bateau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, et qui est fort massif; ce qui donne beaucoup de peine quand il faut remonter la rivière. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre, et comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces dix-huit lieues en un seul jour. Les malades n'étoient pas dans un danger aussi pressant qu'on me l'avoit dépeint, et je les eus bientôt soulagés par mes remèdes. Comme il y avoit là une église et un grand nombre de cabanes, j'y demurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes néophytes par de fréquentes instructions et par la participation des sacremens. Nos sauvages ont une telle confiance au Missionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable tout ce qui s'est passé durant son absence: ainsi quand il est arrivé quelque

désordre, ou lorsque quelqu'un a donné quelque occasion de scandale, le Missionnaire, en étant informé, est en état de remédier au mal et de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir. Il fallut me séparer de mes néophytes plus tôt que je n'aurois voulu : ce bon vieillard que j'avois laissé assez mal, et la maladie de M. Bergier m'inquiétoient sans cesse et me pressoient de retourner au village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Mississipi, mais ce fut avec de grandes fatigues ; je n'avois qu'un sauvage avec moi, et son peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin, j'arrivai à temps dans la cabane de ce fervent chrétien qui se mouroit ; il se confessa pour la dernière fois, et reçut le saint viatique avec de grands sentimens de piété, exhortant son fils et tous les assistans à vivre selon les maximes de l'Évangile, et à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la foi qu'ils avoient embrassée.

Aussitôt que je fus arrivé à notre village, je voulus aller voir M. Bergier ; mais on s'y opposa, et on m'allégua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avoit promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvoit douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison ; mais, peu de jours après, j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune esclave vint sur les deux heures après midi nous apprendre sa mort, et nous prier d'aller faire ses obsèques. Je partis à l'heure même : j'avois déjà fait six lieues lorsque la nuit me prit ; une

grosse pluie qui survint ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour ; le temps s'étant alors un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, et je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au village, Dieu m'ayant donné la force de faire ces quinze lieues en un jour et une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la messe pour le défunt, et je le mis en terre. La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le Français qui étoit auprès de lui : il la sentit venir tout à coup, et dit qu'il étoit inutile de me venir chercher, puisqu'il seroit mort avant mon arrivée. Il prit seulement entre ses mains le crucifix qu'il baisa affectueusement, et il expira. C'étoit un Missionnaire d'un vrai mérite, et d'une vie très-austère. Au commencement de sa Mission, il eut à soutenir de rudes assauts de la part des charlatans qui, profitant du peu de connoissance qu'il avoit de la langue des sauvages, lui enlevoient tous les jours quelques chrétiens ; mais dans la suite il sut se faire craindre à son tour de ces imposteurs. Sa mort fut pour eux un sujet de triomphe. Ils s'assemblèrent autour de la croix qu'il avoit plantée, et là ils invoquèrent leur manitou, en dansant, et s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le Missionnaire ; après quoi ils brisèrent la croix en mille pièces. C'est ce que j'appris quelque temps après avec douleur. Je crus qu'un pareil attentat ne devoit pas être impuni ; c'est pourquoi je priai les Français de ne plus faire de traite avec eux qu'ils n'eussent réparé l'insulte qu'ils avoient faite à la religion. Cette punition eut tout l'effet que je souhaitois : les

principaux du village vinrent deux fois de suite me témoigner le sensible regret qu'ils avoient de leur faute, et ils m'engagèrent par cet aveu à aller de temps en temps les voir. Mais, il faut l'avouer, un Missionnaire ne fait pas grand bien auprès des sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux et qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela, ils oublient bientôt les instructions qui leur ont été faites, et peu à peu ils retournent à leurs anciens désordres.

C'est cette connoissance que nous avons de l'inconstance des sauvages, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la Mission de Peouarias; l'éloignement où nous étions de ce village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchoit d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs, les mauvais traitemens qu'ils avoient faits au feu Père Gravier avoient obligé messieurs les gouverneurs du Canada et de la Mobile de défendre aux Français de faire la traite chez eux. A la vérité, plusieurs chrétiens de ce village étoient venus se rendre auprès de nous; mais il y en restoit beaucoup d'autres qui, n'étant pas soutenus par les instructions ordinaires, pouvoient chanceler dans la foi. Enfin, dans le temps que nous pensions au moyen de rétablir cette Mission, nous apprîmes de quelques Français, qui y avoient fait la traite secrètement, que ces sauvages étoient fort humiliés de l'abandon où on les avoit laissés; que, dans plusieurs rencontres, ils avoient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étoient plus fournis par les Français; qu'ils paroissent vivement touchés de la manière indigne dont ils

avoient traité le Père Gravier, et qu'ils demandoient avec instance un Missionnaire. Ces nouvelles nous firent juger, au Père Mermet, au Père de Ville et à moi, qu'il falloit profiter de la disposition favorable où étoient les Peouarias, pour remettre la Mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissoit un moyen tout naturel; il étoit nécessaire que l'un de nous fit un voyage à Michillimakinac, c'est-à-dire, à plus de trois cents lieues d'ici, pour conférer avec le Père Joseph Marest, mon frère, sur les affaires de nos Missions dont il est supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvoit se dispenser de passer par le village des Peouarias, et l'on espéroit que la présence d'un Missionnaire les détermineroit à renouveler les instances qu'ils avoient déjà faites et les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'étois parfaitement connu de ces sauvages, le Père Mermet et le Père de Ville me chargèrent de l'entreprise. Je partis donc le vendredi de la semaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour pour me préparer à un si long voyage, parce que j'étois pressé par deux Peouarias, qui vouloient s'en retourner, et dont j'étois bien aise d'être accompagné. Quelques autres sauvages vinrent avec nous jusqu'au village des Tamarouas, où j'arrivai le second jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant sur moi que mon crucifix et mon bréviaire, et n'étant accompagné que de trois sauvages. Deux de ces sauvages n'étoient pas chrétiens, et le troisième n'étoit encore que catéchumène. Je vous avoue que je fus embarrassé

quand je me vis à la merci de ces trois sauvages, sur lesquels je ne pouvois guère compter. Je me représentai, d'un côté, la légèreté de ces sortes de gens que la première fantaisie porteroit peut-être à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre alarme. D'un autre côté, l'horreur de nos forêts, ces vastes pays inhabités, où je périrois infailliblement si j'étois abandonné, se présentoient à mon esprit, et m'ôtoient presque tout courage. Mais enfin, me rassurant sur le témoignage de ma conscience, qui me disoit intérieurement que je ne cherchois que Dieu et sa gloire, je m'abandonnai entièrement à la Providence.

Les voyages que l'on fait dans ce pays-ci ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des bourgs et des villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour passer les rivières, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous mettent dans le droit chemin si vous vous égarez. Ici rien de tout cela; nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule âme. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un passage au travers des forêts épaisses, au milieu de broussailles remplies de ronces et d'épines; d'autres fois nous avions à passer des marais pleins de fange où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos

de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie et aux injures de l'air : heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau ; autrement, quelque altéré qu'on soit, la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa soif. On allume du feu, et quand on a tué quelque bête chemin faisant, on en fait griller des morceaux qu'on mange avec quelques épis de blé d'Inde, si l'on en a. Outre ces incommodités, communes à tous ceux qui voyagent dans ces déserts, nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'est pas que nous ne trouvassions quantité de chevreuils, de cerfs et surtout de bœufs ; mais nos sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient oui dire la veille de notre départ, que le pays étoit infesté de partis ennemis, les avoit empêchés de prendre leurs fusils de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embarrassés s'il leur falloit prendre la fuite ; ainsi ils ne se servoient que de leurs flèches, et les bœufs qu'ils dardoient s'enfuyoient avec la flèche dont ils étoient percés, et alloient mourir fort loin de nous. Du reste, ces pauvres gens avoient grand soin de moi ; ils me portoient sur leurs épaules, lorsqu'il falloit passer quelque ruisseau ; et, quand il y avoit de profondes rivières à traverser, ils ramassoient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils lioient ensemble, et, me faisant asseoir sur cette espèce de bateau, ils se mettoient à la nage, et me pousoient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque parti de guerriers : il n'y auroit point

eu de quartier pour eux , ou ils auroient eu la tête cassée , ou bien on les auroit faits prisonniers , pour les brûler ensuite à petit feu , ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les guerres de nos sauvages. Ce ne sont d'ordinaire que des partis de vingt , de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne sont que de six ou de sept personnes , et ce sont les plus redoutables. Comme ils font consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi , le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher , pour faire plus sûrement le coup qu'ils méditent ; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front , et lorsqu'il est sur ses gardes : il faut pour cela qu'ils soient dix contre un ; encore , dans ces occasions-là , chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste , et d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi , ou bien de se mettre en embuscade aux environs des villages , et de casser la tête au premier qui sort , et de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses compatriotes ; et voici comme la chose se pratique : aussitôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi , il tire son couteau , il lui cerne la tête , et il en arrache la peau et les cheveux qu'il porte en triomphe dans son village : il suspend , durant plusieurs jours , cette chevelure au haut de sa cabane , et alors tous ceux du village viennent le féliciter de sa valeur , et lui apportent des présens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers ; mais aussitôt ils leur lient les mains , et ils les font courir devant eux

à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmènent. Le sort de ces prisonniers est bien triste; car souvent on les brûle à petit feu, et d'autres fois on les met dans la chaudière pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admirai combien la vue de nos sauvages est perçante; ils me montroient sur l'herbe leurs vestiges; ils distinguoient où ils s'étoient assis, où ils avoient marché, combien ils étoient; et moi, j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les saisit pas à ce moment; ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu après, moi-même je leur donnai, sans y penser, une rude alarme. Une enflure que j'avois aux pieds me faisoit marcher lentement, et ils m'avoient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention: je m'aperçus tout à coup que j'étois seul, et vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussitôt à les appeler, mais ils ne me firent aucune réponse; je criai plus fort; et eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeoient déjà de leurs paquets pour courir plus vite; je redoublas mes cris, et leur frayeur augmentoit de plus en plus. Les deux sauvages idolâtres commençoient déjà à prendre la fuite; mais le catéchumène, ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissoit; quand il se fut aperçu

qu'il n'y avoit rien à craindre , il fit signe à ses camarades ; puis en m'abordant : « Vous nous avez bien fait peur, me dit-il d'une voix tremblante ; mes compagnons s'enfuyoient déjà : mais pour moi , j'étois résolu à mourir avec vous plutôt que de vous abandonner. » Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage ; et , de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avois aux pieds devenoit plus considérable. Dès le commencement du voyage , je m'y étois fait quelques ampoules que je négligeai , me persuadant qu'à force de marcher je m'endurciserois à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles et des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre, que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état : je ne marchois plus que sur des plaies ; ce qui toucha tellement les sauvages qui m'accompagnoient , qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour ; ils me rendirent ce service deux jours de suite ; mais, ayant gagné la rivière des Illinois, et n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des Peouarias, j'engageai un de mes sauvages à prendre les devans, pour donner avis aux Français de mon arrivée et de la fâcheuse situation où je me trouvois. Je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant comme je pouvois, et étant porté de temps en temps par les deux sauvages qui étoient restés avec moi. Le troisième jour

je vis arriver, sur le midi, plusieurs Français qui m'amenoient un canot et des rafraichissemens. Ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant; c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, et de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquèrent dans leur canot, et comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos et les bons traitemens qu'ils me firent m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds. D'un autre côté, je fus fort consolé des démarches que firent les Peouarias; tous les chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir, et me conjurant d'oublier leurs fautes passées et de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse; et je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussitôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appeloient à Michillimakinak. Après avoir demeuré quinze jours dans le village des Peouarias, et m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit de moi, je songai à continuer ma route. J'avois espéré que les Français, qui devoient s'en retourner vers ce temps-là, me mèneraient avec eux jusqu'à mon terme; mais, comme il n'étoit point encore tombé de pluie, il ne leur fut pas possible de sortir de la rivière. Ainsi je pris le parti d'aller à la rivière de Saint-Joseph, dans la Mission des Pouteautamis, qui est gouvernée par le Père Chardon. En neuf jours de temps, je fis ce second voyage, qui est de soixante-dix lieues, et je le fis partie sur la rivière, laquelle

est pleine de courans, partie en coupant par les terres. Dieu me conserva d'une façon toute particulière dans ce voyage. Un parti de guerriers ennemis des Illinois vint fondre sur des chasseurs à une portée de fusil du chemin que je tenois; ils tuèrent l'un d'eux, et, emmenant un autre dans le village, ils le mirent dans la chaudière, et en firent un festin de guerre.

Comme j'approchois du village des Pouteu-tamis, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines, par une de ces aventures imprévues qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des sauvages, qui ensemençoient leurs terres, m'ayant aperçu de loin, allèrent avertir le Père Chardon de mon arrivée. Le Père vint aussitôt au-devant de moi, suivi d'un autre jésuite. Quelle agréable surprise, quand je vis mon frère qui se jetoit à mon cou pour m'embrasser! Il y avoit quinze ans que nous étions séparés l'un de l'autre, sans espérance de nous revoir jamais. Il est vrai que j'étois parti pour le joindre; mais ce n'étoit qu'à Michillimakinac que devoit se faire notre entreyue, et non pas à plus de cent lieues en deçà. Dieu lui avoit inspiré sans doute le dessein de faire en ce temps-là sa visite dans la Mission de Saint-Joseph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues passées. Nous bénîmes l'un et l'autre la divine miséricorde, qui nous faisoit venir de lieux si éloignés pour nous donner une consolation qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le Père Chardon participa à la joie de cette heureuse rencontre, et nous fit tous les bons traitemens que nous pouvions attendre de

sa charité. Après avoir demeuré huit jours dans la Mission de Saint Joseph, je m'embarquai avec mon frère dans son canot pour nous rendre ensemble à Michillimakinac. Ce voyage me fut fort agréable, non-seulement parce que j'avois le plaisir d'être avec un frère qui m'est extrêmement cher, mais encore parce qu'il me procuroit le moyen de profiter plus longtemps de ses entretiens et de ses exemples.

Il y a plus de cent lieues de la Mission de Saint-Joseph à Michillimakinac. On va tout le long du lac Michigan, que dans les cartes on nomme, sans aucun fondement, le *lac des Illinois*, puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeurent aux environs. Le mauvais temps nous arrêta dix-sept jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours. Michillimakinac est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs et plusieurs rivières. C'est ce qui fait que ce village est l'abord ordinaire des Français, des sauvages et de presque toutes les pelleteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi bon que chez les Illinois. On n'y vit que de poisson durant la plus grande partie de l'année. Les eaux, qui en font l'agrément pendant l'été, en rendent le séjour bien triste et bien ennuyeux durant l'hiver. La terre y est couverte de neiges depuis la Toussaint jusqu'au mois de mai. Le génie de ces sauvages se sent du climat sous lequel ils vivent; il est âpre et indocile; la religion n'y prend pas d'aussi fortes racines qu'on le souhaiteroit, et il n'y a que quelques âmes qui se donnent de temps en temps véritablement à Dieu qui consolent le Missionnaire de toutes

ses peines. Pour moi, j'admirois la patience avec laquelle mon frère supportoit leurs défauts, sa douceur à l'épreuve de leurs caprices et de leur grossièreté, son assiduité à les voir, à les instruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la religion, son zèle et sa charité capables d'embraser leurs cœurs, s'ils eussent été moins durs et plus traitables; et je me disois à moi-même que le succès n'est pas toujours la récompense des travaux des hommes apostoliques, ni la mesure de leurs mérites.

10 Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demurai avec mon frère, il fallut nous séparer. Comme c'étoit Dieu qui ordonnoit cette séparation, il sut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le Père Chardon, avec qui je demurai quinze jours. C'est un Missionnaire plein de zèle, et qui a un rare talent pour apprendre les langues; il sait presque toutes celles des sauvages qui sont sur les lacs; il a même appris assez d'Illinois pour se faire entendre, quoiqu'il n'ait vu de ces sauvages qu'en passant, lorsqu'ils viennent dans son village; car les Pouteautamis et les Illinois vivent en bonne intelligence, et se rendent visite de temps en temps. Leurs mœurs sont pourtant bien différentes; ceux-là sont brutaux et grossiers, ceux-ci au contraire sont doux et affables.

Après avoir pris congé du Missionnaire, nous montâmes la rivière de Saint-Joseph pour aller faire un portage à trente lieues de son embouchure. Voici ce que nous appelons *faire portage*: les canots dont on se sert pour naviguer en ce pays-ci, n'étant que d'écorce, sont fort

légers, bien qu'ils portent autant qu'une chaloupe. Quand le canot nous a portés long-temps sur l'eau, nous le portons à notre tour sur la terre pour aller gagner une autre rivière; et c'est ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui étoit dans le canot vers la source de la rivière des Illinois, qu'on appelle Huakiki, ensuite nous y portâmes notre canot, et, après l'avoir chargé, nous nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage qui est long d'une lieue et demie. Des pluies abondantes, qui vinrent en cette saison, enflèrent nos petites rivières, et nous délivrèrent des courans que nous appréhendions. Enfin nous aperçûmes notre agréable pays; les bœufs sauvages et les troupeaux de cerfs se promenoient sur le bord de la rivière, et du canot on en tiroit de temps en temps quelques-uns qui servoient à nos repas. A quelques lieues du village des Peouarias, plusieurs de ces sauvages vinrent au-devant de moi pour me faire escorte et pour me défendre des partis de guerriers qui courent dans les forêts; et, quand j'approchai du village, ils y dépêchèrent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plupart montèrent dans le fort qui est placé sur un rocher au bord de la rivière. Lorsque j'entraî dans le village, ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjouissance: la joie étoit peinte effectivement sur tous les visages, et c'étoit à qui la feroit éclater en ma présence. Je fus invité, avec les Français et les chefs Illinois, à un festin que nous donnèrent les plus distingués des Peoua-

rias. Ce fut là qu'un de leurs principaux chefs, me parlant au nom de la nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la manière indigne avec laquelle ils avoient traité le Père Gravier; et il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux et de leurs enfans, et de leur ouvrir la porte du ciel qu'ils s'étoient fermée à eux-mêmes. Pour moi, je rendois grâce à Dieu au fond du cœur de voir l'accomplissement de ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur : je leur répondis en peu de mots, que j'étois touché de leur repentir; que je les regardois toujours comme mes enfans; et qu'après avoir fait un tour à ma Mission, je viendrois fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à rentrer dans la voie du salut dont ils s'étoient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joie, et chacun à l'envi me témoigna sa reconnaissance. Pendant deux jours que je demurai dans ce village, je dis la messe en public, et je fis toutes les fonctions de Missionnaire.

Ce fut vers la fin d'août que je m'embarquai pour retourner à ma Mission des Cascaskias, éloigné de cent cinquante lieues du village des Peouarias. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de Scioux crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, et nous aperçûmes un campement de guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avoit bien cent personnes. Nous fûmes justement effrayés, et nous étions sur le point de rebrousser chemin vers le village que nous quitions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieues : ces Scioux sont les plus cruels de tous les sauvages; nous

étions perdus, si nous fussions tombés entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme de gondole, et qui ne sont guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, c'est-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, et puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité et de vitesse que leurs canots semblent voler sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention, nous jugeâmes que ces sauvages avoient fait leur coup et se retiroient : nous nous tinmes cependant sur nos gardes, et nous marchâmes plus lentement pour ne point les rencontrer. Mais, quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi, nous allâmes à force de rames. Enfin, le 10 de septembre, j'arrivai à ma chère Mission en parfaite santé, après cinq mois d'absence. Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir ; vous jugez assez combien elle fut grande de part et d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avois donnée aux Peouarias, d'aller demeurer avec eux, les Français et les sauvages s'y opposèrent, apparemment parce qu'ils étoient accoutumés à mes manières, et qu'ils ne se plaisoient point au changement. Ce fut donc le Père de Ville qui y fut envoyé à ma place. Ce Père, qui étoit depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par son zèle, par le talent qu'il a de gagner les sauvages, et par le progrès qu'il fait

parmi eux, que Dieu le destinoit à cette Mission, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma Mission, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment et de blé sauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des salines dans le voisinage, qui nous sont d'une grande utilité. On vient de nous amener des vaches qui nous rendront les mêmes services pour le labour que les bœufs rendent en France. On s'est efforcé d'appriivoiser les bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir. Les mines de plomb et d'étain ne sont pas loin d'ici; on en trouveroit peut-être de plus considérables, comme je l'ai dit plus haut, si quelque personne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne sommes qu'à trente lieues du Missouri, ou Pekitanoui. C'est une grande rivière qui se jette dans le Mississipi, et l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'est au haut de cette rivière que sont les meilleures mines des Espagnols. Enfin nous sommes assez près de la rivière Ouabache, qui pareillement se décharge, au-dessous de nous, dans le Mississipi. On peut facilement, par le moyen de cette rivière, commercer avec les Miamis, et avec une infinité d'autres nations plus éloignées; car elle s'étend jusqu'au pays des Iroquois. Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques Français de s'établir dans notre village. De vous dire si ces sortes d'établissemens doivent contribuer au bien de la religion, c'est sur quoi il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les Français qui

viendront parmi nous ressembient à ceux que j'y ai vus autrefois, qui édisioient nos néophytes par leur piété et par la régularité de leurs mœurs, rien ne sera plus consolant pour nous ni plus utile aux progrès de l'Evangile; mais si par malheur quelques-uns d'eux venoient à faire profession de liberlinage, et peut-être d'irréligion, comme il est à craindre, ce seroit fait de notre Mission: leur pernicious exemple seroit plus d'impression sur l'esprit des sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préserver des mêmes dérèglemens; ils ne manqueroient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déjà fait en quelque endroit, que nous abusons de la facilité qu'ils ont à nous croire; que les lois du christianisme ne sont pas aussi sévères que nous l'enseignons; qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les Français, et élevées dans le sein de la religion, voulussent courir à leur perte et se précipiter dans l'enfer, s'il étoit vrai que telle et telle action méritât un châtement si terrible. Tous les raisonnemens que le Missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple n'auroient nulle force sur l'esprit d'un peuple qui n'est guère touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon révérend Père, aidez-moi à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, et qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE LE PETIT

AU PÈRE D'AVAUGOUR.

A la Nouvelle-Orléans, le 12 juillet 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE, vous n'avez pu ignorer le triste évènement qui a désolé cette partie de la colonie française établie aux Natchez, sur la droite du fleuve de Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure. Deux de nos Missionnaires, occupés à la conversion des sauvages, ont été compris dans le massacre presque général que cette nation barbare a fait des Français, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raison de se défier de sa perfidie. Une grande perte que vient de faire cette Mission naissante sera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets. Comme vous n'avez pu savoir que d'une manière confuse les suites d'une si noire trahison, je vais vous en développer toutes les circonstances; mais auparavant je crois devoir vous faire connoître le caractère de ces perfides sauvages appelés Natchez. Quand je vous aurai décrit la religion, les mœurs et les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'histoire du tragique évènement dont j'ai dessein de vous entretenir, et je vous en raconterai toutes les particularités dans un détail dont je m'assure que vous n'avez eu nulle connoissance.

Cette nation des Natchez habite un des plus beaux et des plus fertiles climats de l'univers :

ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé ; leur religion , en certains points , approche assez de celle des anciens Romains : ils ont un temple rempli d'idoles ; ces idoles sont différentes figures d'hommes et d'animaux , pour lesquelles ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur temple ressemble à un four de terre qui auroit cent pieds de circonférence ; on y entre par une petite porte haute de quatre pieds , et qui n'en a que trois de largeur : on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes posées les unes sur les autres , afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus et en dehors sont trois figures d'aigles de Lois peints en rouge , en jaune et en blanc. Au-devant de la porte est une espèce d'appentis avec une contre-porte , où le gardien du temple est logé. Tout autour règne une enceinte de palissades , sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs guerriers ont rapportées des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur nation. Dans l'intérieur du temple , il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres ; on y a placé des paniers de cannes de figure ovale , où sont renfermés les ossemens de leurs anciens chefs , et à côté ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes , où se conservent leurs idoles : ce sont des figures d'hommes et de femmes faites de pierres et de terre cuite , des têtes et des queues de serpens extraordinaires , des hiboux empaillés , des morceaux de

cristal, et des mâchoires de grands poissons. Il y avoit, en l'année 1699, une bouteille et une pate de verre qu'ils gardoient précieusement. Ils ont soin d'entretenir dans ce temple un feu perpétuel, et leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter, chacun à son tour, une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des gardiens du temple est fixé, et ils servent par quartier. Celui qui est en exercice est comme en sentinelle sous l'appentis, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre; il l'entretient avec deux ou trois grosses bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, et qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre pour éviter la flamme. De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand chef qui aient la liberté d'entrer dans le temple: cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens dont les ossemens reposent dans le temple. Les mets se donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille où sont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte, et sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne conçoivent rien qui soit au-dessus de cet astre, rien aussi ne leur paroît plus digne de leurs hommages ; et c'est par la même raison que le grand chef de cette nation qui ne connoît rien sur la terre au-

dessus de soi-même, prend la qualité de frère du soleil : la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on élève une butte de terre rapportée, sur laquelle on bâtit sa cabane, qui est de même construction que le temple; la porte est exposée au levant. Tous les matins, le grand chef honore de sa présence le lever de son frère aîné, et le salue de plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horizon; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet (la pipe), et il lui fait une offrande des trois premières gorgées qu'il tire; puis, élevant les mains au-dessus de la tête, et se tournant de l'orient à l'occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course. Il y a dans cette cabane plusieurs lits à gauche en entrant; mais sur la droite il n'y a que le lit du grand chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paille de cannes et de joncs fort durs, avec une bûche carrée qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabane, on voit une petite borne : personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne : ceux qui entrent saluent par un hurlement, et avancent jusqu'au fond de la cabane, sans jeter les yeux du côté droit où est le chef : ensuite on fait un nouveau salut, en élevant les bras au-dessus de la tête et hurlant trois fois. Si c'est une personne que le chef considère, il répond par un petit soupir, et lui fait signe de s'asseoir; on le remercie de sa politesse par un nouveau hurlement. A toutes les questions que fait le chef, on hurle une fois avant que de lui répondre; et, lorsqu'on prend congé de lui, on fait trat-

ner un seul hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence. Lorsque le grand chef meurt, on démolit sa cabane; puis on élève une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa dignité, et qui ne loge jamais dans celle de son prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs lois au reste du peuple: une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand chef, comme étant frère du soleil et le maître du temple. Ils croient à l'immortalité de l'âme: lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensés ou punis. Les récompenses qu'ils se promettent consistent principalement dans la bonne chère, et le châtimement dans la privation de tout plaisir. Ainsi ils croient que ceux qui ont été fidèles observateurs de leurs lois seront conduits dans une région de délices, où toutes sortes de viandes les plus exquises leur seront fournies en abondance; qu'ils y couleront des jours agréables et tranquilles au milieu des festins, des danses et des femmes, enfin qu'ils goûteront tous les plaisirs imaginables; qu'au contraire les infracteurs de leurs lois seront jetés sur des terres ingrates et toutes couvertes d'eau; qu'ils n'auront aucune sorte de grains, qu'ils seront exposés tout nus aux piquantes morsures des maringouins; que toutes les nations leur feront la guerre; qu'ils ne mangeront jamais de viande, et qu'ils ne se nourriront que de la chair des crocodiles, de mauvais poissons et de coquillages.

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontés du grand chef: ils le regardent

comme le maître absolu non-seulement de leurs biens, mais encore de leur vie, et il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête lorsqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur est défendu d'en exiger aucun salaire. Les Français, qui ont souvent besoin de chasseurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adressent qu'au grand chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on souhaite, et reçoit le paiement sans en faire part à ces malheureux, à qui il n'est pas même permis de se plaindre. Un des principaux articles de leur religion, surtout pour les domestiques du grand chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui pour aller le servir dans l'autre monde; ces aveugles se soumettent volontiers à cette loi, dans la folle persuasion où ils sont qu'à la suite de leur chef ils vont jouir du plus grand bonheur. Pour se faire une idée de cette sanglante cérémonie, il faut savoir que, dès qu'il naît au grand chef un héritier présomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. Parmi tous ces enfans, on en choisit un certain nombre qu'on destine au service du jeune prince, et, dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie ou à la chasse ou à la pêche, pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à lui faire cortège : s'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, et se rendent dans la place qui est vis-à-vis le temple, et où tout le peuple est assemblé; après

avoir dansé et chanté assez long-temps, ils se passent au cou une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, et aussitôt les ministres préposés à cette sorte d'exécution viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, et de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci. Les principaux domestiques du grand chef ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, surtout ceux des bras et des cuisses; on les laisse se dessécher pendant deux mois dans une espèce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, et les placer dans le temple à côté de ceux de leur maître. Pour ce qui est des autres domestiques, leurs parens les emportent chez eux, et les font enterrer avec leurs armes et leurs vêtemens. Cette même cérémonie s'observe pareillement à la mort des frères et des sœurs du grand chef. Les femmes se font toujours étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'aient des enfans à la mamelle; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins plusieurs qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place, selon les cérémonies ordinaires et ainsi que la loi l'ordonne.

Ce gouvernement est héréditaire; mais ce n'est pas le fils du chef régnant qui succède à son père, c'est le fils de sa sœur ou de la première princesse du sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient

du sang royal , au lieu que le fils de la sœur du grand chef l'est du moins du côté de la mère. Les princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure , et n'ont qu'un mari ; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît , et d'en choisir un autre parmi ceux de la nation , pourvu qu'il n'y ait entre eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité , la princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même loi ; car elle peut se donner autant d'amans qu'elle veut , sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect ; il ne mange point avec elle , et il la salue en hurlant , comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait , c'est d'être exempt de travail , et d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la princesse.

Autrefois la nation des Natchez étoit considérable : elle comptoit soixante villages et huit cents soleils ou princes ; maintenant elle est réduite à six petits villages , et à onze soleils , dans chacun de ces villages , il y a un temple où le feu est toujours entretenu comme dans celui du grand chef , auquel tous ces chefs obéissent. C'est le grand chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat : tels sont les deux chefs de guerre , les deux maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le temple , les deux officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer , lorsque des étrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inspection sur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les festins dont on régale publiquement la nation et les étrangers qui viennent la visi-

ter. Tous ces ministres, qui exécutent les volontés du grand chef, sont respectés et obéis comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres. Chaque année le peuple s'assemble pour ensemençer un vaste champ de blé d'Inde, de fèves, de citrouilles et de melons. On s'assemble de la même manière pour faire la récolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte. Chaque été, vers la fin de juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours et trois nuits ; chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, etc. Ce sont des danses presque continuelles ; le grand chef et sa sœur sont dans une loge élevée et couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets ; les princes, les princesses et ceux qui, par leurs emplois, ont un rang distingué, se tiennent assez près du chef, auquel ils marquent leur respect et leur soumission par une infinité de cérémonies. Le grand chef et sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'assemblée sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danse et chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête, il fait approcher tous ses sujets, et leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la religion ; il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le temple, et de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un

s'est signalé par quelque action de zèle, il en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le temple, et l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfans au milieu des flammes pour apaiser le courroux du ciel. Le grand chef appela ces héroïnes, et donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher; il finit son panégyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture. Les pères de famille ne manquent point d'apporter au temple les prémices des fruits, des grains et des légumes; il en est de même des présens qui se font à cette nation; ils sont aussitôt offerts à la porte du temple, où le gardien, après les avoir étalés et présentés aux esprits, les porte chez le grand chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne témoigne le moindre mécontentement. On n'ensemence aucune terre que les grains n'aient été présentés au temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du temple, ils lèvent les bras par respect, et poussent trois hurlemens; après quoi ils frottent leurs mains à terre, et se relèvent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que passer devant le temple, on s'arrête simplement en le saluant les yeux baissés et les bras levés. Si un père ou une mère s'apercevoit que son fils manquât à cette cérémonie, il seroit puni sur-le-champ de quelques coups de bâton.

Telles sont les cérémonies des sauvages nat-

chez , par rapport à la religion. Celles de leurs mariages sont très-simples. Quand un jeune homme songe à se marier , il doit s'adresser au père de la fille , ou , à son défaut , au frère aîné ; on convient du prix , qui se paie en pelleteries ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine , ils ne font nulle difficulté de la prendre , pour peu qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Du reste , ils ne s'embarrassent pas de quelle famille elle est , pourvu qu'elle leur plaise. Pour ce qui est des parens de la fille , leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur , bon guerrier ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage. Quand les parties sont d'accord , le futur époux va à la chasse avec ses amis ; et lorsqu'il a , ou en gibier , ou en poisson , suffisamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance , on se rassemble chez les parens de la fille ; on sert en particulier les nouveaux mariés , et ils mangent au même plat. Le repas étant fini , le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme et ensuite ses propres parens , après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain , et alors le mari conduit sa femme chez son beau-père , et il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabane particulière. Pendant qu'on la construit , il passe toute la journée à la chasse pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent. Les lois permettent aux Natchez d'avoir autant de femmes qu'ils veulent : cependant

ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les chefs en ont davantage , parce qu'ayant le privilège de faire cultiver leurs champs par le peuple , sans lui donner de salaire , le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge. Le mariage de ces chefs se fait avec moins de cérémonie ; ils se contentent d'envoyer quérir le père de la fille qu'ils veulent épouser , et ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors , le mariage est fait ; ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au père et à la mère. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes , ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes ; les autres restent chez leurs parens , où ils vont les voir lorsqu'il leur plait. Il y a de certains temps de la lune où les sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs , que plusieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble , pourvu néanmoins qu'elles ne leur aient point donné d'enfans ; car , s'il en est né de leur mariage , il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette nation fait un détachement pour la guerre , le chef du parti plante deux espèces de maïs bien rougis depuis le haut jusqu'au bas , ornés de plumes rouges , de flèches et de casse-têtes rougis. Ces maïs sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti , après s'être parés et barbouillés de différentes couleurs , viennent haranguer le chef de guerre. Cette

harangue , que chacun fait l'un après l'autre , et qui dure près d'une demi-heure , consiste en mille protestations de service , par lesquelles ils l'assurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui , qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art d'enlever des chevelures , et qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés. Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au chef de guerre , il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la *médecine de guerre* : c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières pleines d'eau. Les guerriers , quelquefois au nombre de trois cents hommes , s'étant assis autour de la chaudière , on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait , et de les rendre aussitôt par la bouche avec des efforts si violens , qu'on les entend de fort loin. Après cette cérémonie , le chef de guerre fixe le jour du départ , afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la campagne. Pendant ce temps-là les guerriers se rendent soir et matin dans la place , où après avoir bien dansé et raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure , ils chantent leurs chansons de mort. A voir l'extrême joie qu'ils font paroître en parlant , on diroit qu'ils ont déjà signalé leur valeur par quelque grande victoire ; mais il faut bien peu de chose pour déconcerter leurs projets. Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes , qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entreprise , et les obliger de revenir sur leurs pas quand ils sont en marche.

On voit des partis qui, après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler, rompent tout à coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'instant leur ardeur pour la gloire se change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, et s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toute chose et en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil, et se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelles pendant la nuit : mais, aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. Le soir, le chef de guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond, et de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit et mis en déroute. Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent leurs *esprits*, bien enfermés dans des peaux, le soir, ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit penchée du côté des ennemis. Les guerriers, avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, et faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis. Lorsque le parti de guerre est con-

sidérable , et qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte. S'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas; il n'y a que quelques petites troupes de dix ou de vingt hommes qui se séparent , et qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des villages; à leur retour , ils chantent les chevelures qu'ils ont enlevées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter et danser pendant quelques jours devant le temple; après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, et, essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cotisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les Natchez, comme toutes les autres nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des guerriers. Pour mériter le titre de grands tueurs d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves ou enlevé vingt chevelures. Quand on entend leur langue; le nom du guerrier fait connoître tous ses exploits. Ceux qui, pour la première fois, ont enlevé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, et ne mangent d'aucune viande; ils ne doivent se nourrir que de poissons et de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'âme de ce-

lui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilège, qu'ils ne remporteroient plus d'avantages sur leurs ennemis, et que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles. On a un extrême soin que le grand chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si sa valeur l'emportoit, et qu'il vint à être tué, les chefs du parti et les autres principaux guerriers seroient mis à mort à leur retour; mais ces sortes d'exécution sont presque sans exemple par les précautions qui se prennent pour le préserver de ce malheur.

Cette nation, comme les autres, a ses médecins: ce sont pour l'ordinaire des vieillards qui, sans étude et sans aucune science, entreprennent de guérir toutes les maladies; ils ne se servent pour cela ni de simples ni de drogues; tout leur art consiste en diverses jongleries, c'est-à-dire qu'ils dansent, qu'ils chantent nuit et jour autour du malade, et qu'ils fument sans cesse en avalant la fumée du tabac. Ces jongleurs ne mangent presque point tout le temps qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades; mais leurs chants et leurs danses sont accompagnés de contorsions si violentes que, bien qu'ils soient tout nus et qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits, c'est-à-dire de petites racines de différentes espèces, des têtes de hiboux, de petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, de petites pierres ou cailloux, et d'autres semblables fariboles. Il paroît que, pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur

panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort et étourdit par son odeur les serpens. Après s'être frotté les mains et le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux sans craindre leur piqûre qui est mortelle. D'autres incisent avec une pierre à fusil la partie affligée du malade, puis ils en sucent tout le sang qu'ils peuvent tirer; ils le rendent ensuite dans un plat; ils crachent en même temps un petit morceau de bois, de paille ou de cuir qu'ils avoient caché sous la langue; et, en le faisant remarquer aux parens du malade: « Voilà, disent-ils, la cause de son mal. » Ces médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain est assez considérable; mais s'il meurt, ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque jamais, et les parens mêmes des médecins n'y trouvent point à redire, et n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps: ce sont d'ordinaire des vieillards fainéans, qui, voulant se soustraire au travail que demandent la chasse, la pêche et la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps, la nation se cotise pour acheter de ces jongleurs un temps favorable aux biens de la terre. Si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, et on leur casse la tête. Ainsi, ceux qui s'engagent dans cette profession risquent le tout pour le tout. Du reste, leur vie est fort oisive; ils n'ont d'autre embarras

que de jeûner et de danser avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau et percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais; ils tiennent d'une main le sicicouet, qui est une espèce de hochet, et de l'autre leurs esprits, qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs campagnes. Si c'est du beau temps qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux, mais ils montent sur les toits de leurs cabanes, et du bras ils font signe au nuage, en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres et de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils dansent et chantent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espèce d'oreiller: ils redoublent leur jeûne, et, quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, et présentent leurs pipes au ciel. Quoiqu'on ne fasse point de grâce à ces charlatans lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent quand, par hasard, ils réussissent, est si grand qu'on voit un grand nombre de ces sauvages qui ne craignent pas d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluie ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'est une autre espèce de charlatans qui a ce privilège; et quand on leur en demande la raison, ils répondent hardiment que leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un sauvage meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier; ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-dire qu'on lui peint le visage et les cheveux, et

qu'on l'orne de ses plumages ; après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée , en mettant à ses côtés ses armes , une chaudière et des vivres. Pendant l'espace d'un mois , ses parens vont , dès le point du jour et à l'entrée de la nuit , pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse. Chacun nomme son degré de parenté. Si c'est un père de famille , la femme crie : « Mon cher mari , ah ! que je te regrette ! » les enfans crient : « Mon cher père ! » d'autres : « Mon oncle , mon cousin ! etc. » Ceux qui sont parens au premier degré continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils se coupent les cheveux en signe de deuil ; ils cessent de se peindre le corps , et ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque nation étrangère vient traiter de la paix avec les sauvages natchez , on envoie des courriers pour donner avis du jour et de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand chef ordonne aux maîtres de cérémonie de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers ; car ce n'est jamais le chef qui fait cette dépense , ce sont toujours ses sujets. On nettoie ensuite les chemins ; on balaie les cabanes ; on arrange les bancs dans une grande halle qui est sur la butte du grand chef à côté de sa cabane. Son siège , qui est sur une élévation , est peint et orné ; la base est garni de grandes nattes. Le jour que les ambassadeurs doivent faire leur entrée , toute la nation s'assemble. Les maîtres de cérémonie font placer les princes , les chefs des villages et les anciens chefs de famille près du grand

chef sur des danses particuliers. Quand les ambassadeurs arrivent , et qu'ils sont à cinq cents pas du grand chef , ils s'arrêtent et chantent la paix. Cette ambassade est ordinairement de trente hommes et de six femmes. Six des mieux faits , et qui ont les meilleures voix , marchent de front ; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement , réglant la cadence avec le *cicicouet* : les six femmes font le dessus. Quand le chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent ; ceux qui ont des calumets chantent et dansent avec beaucoup de légèreté , tournant tantôt autour les uns des autres , et tantôt se présentant en face , mais toujours avec des mouvemens violens et des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle , ils dansent autour du siège sur lequel le chef est assis ; ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets , et , tenant du feu d'une main , ils avancent tous ensemble auprès du chef et le font fumer ; ils poussent la première gorgée vers le ciel , la seconde vers la terre , et les autres autour de l'horizon , après quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux princes et aux autres chefs.

Cette cérémonie étant achevée , les ambassadeurs , en signe d'alliance , vont frotter leurs mains sur l'estomac du chef , et se frottent eux-mêmes tout le corps ; puis ils posent leurs calumets devant le chef sur de petites fourches : celui des ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa nation harangue pendant une grande heure. Quand il a fini , on

fait signe aux étrangers de s'asseoir sur de bancs rangés près du grand chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le maître de cérémonies allume un grand calumet de paix, et fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres faire la même politesse; après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, et on les régale. Le soir, au soleil couchant, les ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand chef, et, le chargeant sur ses épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabane. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui, et, posant les mains sur leurs épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir et matin pendant quatre jours, le grand chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la dernière visite aux ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau, au pied duquel ils s'asseyent : les guerriers de la nation, ayant pris leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, et racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudières, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, etc. Le lendemain de cette dernière cérémonie, il est permis aux ambassadeurs de se promener par tout le village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant : on leur donne alors tous les soirs

des spectacles, e'est-à-dire que les hommes et les femmes, avec leurs plus belles parures, s'assemblent dans la place, et dansent jusque bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts à s'en retourner, les maîtres de cérémonies leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légère idée du génie et des mœurs des sauvages natchez, je vais, mon révérend Père, entrer, comme je vous l'ai promis, dans le détail de leur perfidie et de leur trahison. Ce fut le 2 décembre de l'année 1729 que nous apprîmes qu'ils avoient surpris les Français et les avoient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous fut d'abord apportée par un des habitans qui avoit échappé à leur fureur; elle nous fut confirmée les jours suivans par d'autres Français fugitifs; et enfin, des femmes françaises qu'ils avoient faites esclaves, et qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités. Au premier bruit d'un événement si funeste, l'alarme et la consternation furent générales dans la Nouvelle-Orléans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux: chacun pleuroit la perte de son parent, de son ami, de ses biens; tous craignoient pour leur propre vie, car il y avoit lieu d'appréhender que la conspiration des sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 octobre, vers les neuf heures du matin. Quelques sujets de mécontentement que les Natchez crurent avoir de monsieur le commandant, et l'arrivée de plusieurs voitures richement char-

gées pour la garnison et pour les habitans , les déterminèrent à brusquer leur entreprise , et à faire leur coup bien plus tôt qu'ils n'en étoient convenus avec les nations conjurées. Voici comment ils exécutèrent leur projet : d'abord ils se partagèrent , et mirent dans le fort , dans le village et dans les deux concessions , autant de sauvages qu'il y avoit de Français dans chacun de ces endroits : ensuite , feignant de partir pour une grande chasse , ils se mirent à traiter avec les Français de fusils , de poudre et de balles , offrant de les payer comptant , et même plus cher qu'à l'ordinaire ; et en effet , comme il n'y avoit aucune raison de soupçonner leur fidélité , on fit au même moment l'échange de leurs poules et de leurs maïs , avec quelques armes et des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous. Il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance ; mais on la crut si peu fondée qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayoient de leur ombre. On étoit bien en garde contre les Tchactas ; mais pour les Natchez on ne s'en défioit nullement , et ceux-ci en étoient tellement persuadés que c'est ce qui augmenta leur hardiesse. S'étant ainsi postés en différentes maisons avec nos armes , ils attaquèrent en même temps chacun leur homme , et en moins de deux heures ils massacrèrent plus de deux cents Français : les plus connus sont M. de Chepar , commandant du poste ; M. du Codère , commandant des Yazous ; M. des Ursins ; MM. de Kolly , père et fils ; MM. de Longrays , des Noyers , Bailly , etc.

Le Père du Poisson venoit de faire les obsèques de son compagnon , le frère Crucy , qui étoit

mort presque subitement d'un coup de soleil : il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier, et prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les Akensas sur le bord du Mississipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les Natchez le 26 novembre, c'est-à-dire deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, il dit la messe paroissiale, et prêcha en l'absence du curé. Il devoit retourner l'après-midi à sa mission des Akensas ; mais il fut arrêté par quelques malades auxquels il falloit administrer les sacremens. Le lundi, il venoit de dire la messe, et de porter le saint viatique à un de ses malades qu'il avoit confessé la veille, lorsque le massacre commença. Le chef à la grosse jambe le prit à bras-le-corps, et, l'ayant jeté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Père ne dit en tombant que ces paroles : « Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! » M. du Codère tiroit son épée pour le défendre lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil par un autre sauvage qu'il n'apercevoit pas. Ces barbares n'épargnèrent que deux Français, un tailleur et un charpentier qui pouvoient les servir dans le besoin : ils ne maltraitèrent point les esclaves nègres ou sauvages qui voulurent se rendre, mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, et ils égorgèrent presque toutes celles qui allaitoient des enfans, parce qu'ils étoient importunés de leurs cris et de leurs pleurs. Ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs esclaves, et les traitèrent de la manière la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses

étoient celles qui savoient coudre , parce qu'on les occupoit à faire des chemises , des habits , etc. Les autres étoient employées à couper et à charrier le bois pour la chaudière , et à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses surtout augmentoient la honte et la rigueur de leur esclavage : c'étoit en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avoient vu tremper leurs mains dans le sang de leurs maris , et , en second lieu , de leur entendre dire continuellement que les Français avoient été traités de la même manière dans tous les autres postes , et que le pays en étoit entièrement délivré.

Pendant le massacre , le grand chef des Natchez étoit tranquillement assis sous le hangar à tabac de la compagnie. Ses guerriers apportèrent à ses pieds la tête du commandant , autour de laquelle ils rangèrent celle des principaux Français du poste , laissant leurs cadavres en proie aux chiens , aux carencros et aux autres oiseaux carnassiers. Quand ils furent assurés qu'il ne restoit plus aucun homme dans le poste français , ils se mirent à piller les maisons , le magasin de la compagnie des Indes , et toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la rivière. Ils employèrent les nègres à transporter les marchandises ; ils les partagèrent entre eux , à la réserve des munitions de guerre qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière. Tant qu'ils eurent de l'eau-de-vie , dont ils trouvèrent une bonne provision , ils passèrent les jours et les nuits à boire , à chanter , à danser , à insulter de la manière la plus barbare aux cadavres et à la mémoire des Français ; les Tchactas et les autres sauvages

étant de leur complot , ils étoient tranquilles , et ne craignoient point qu'on se portât à la vengeance que méritoient leur cruauté et leur perfidie. Une nuit qu'ils étoient plongés dans l'ivresse et dans le sommeil , madame des Noyers voulut se servir des nègres pour venger la mort de son mari et des Français ; mais elle fut trahie par celui à qui elle confia son dessein , et il s'en fallut peu qu'on ne la brûlât toute vivé.

Quelques Français se déroberent à la fureur des sauvages en se réfugiant dans les bois , où ils souffrirent extrêmement de la faim et des injures du temps. L'un d'eux , en arrivant ici , soulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit sur le poste que nous occupons chez les Yazous , qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des Natchez par eau , et à quinze ou vingt seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il étoit saisi , il sortit du bois à la faveur de la nuit pour aller se réchauffer dans une maison française. Lorsqu'il en fut proche , il y entendit des voix de sauvages , et il délibéra s'il entreroit. Il s'y détermina néanmoins , aimant encore mieux périr de la main de ces barbares que de mourir de faim et de froid. Il fut agréablement surpris lorsqu'il vit ces sauvages s'empressez à lui rendre service , le combler d'amitiés , le plaindre , le consoler , lui fournir des vivres , des habits et une pirogue pour se sauver à la Nouvelle-Orléans. C'étoient des Yazous qui revenoient de chanter le calumet aux Oumas. Le chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des Yazous , qu'ils ne perdroyent point l'esprit ,

c'est-à-dire qu'ils demeureroient attachés aux Français, et qu'il partiroit incessamment avec sa troupe, pour avertir toutes les pirogues françaises qui descendroient le fleuve de se tenir sur leurs gardes contre les Natchez. Nous crûmes long-temps que les promesses de ce chef étoient bien sincères, et nous ne craignons plus rien de la perfidie indienne pour le poste des Yazous. Connoissez, mon révérend Père, quel est le génie des sauvages, et si l'on peut se fier à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. À peine furent-ils rendus dans leur village, que, chargés de présens qu'ils reçurent des Natchez, ils suivirent leur exemple, et imitèrent leur trahison. Se joignant aux Corroys, ils convinrent ensemble d'exterminer les Français : ils commencèrent par le Père Souel, leur Missionnaire commun, qui demuroit au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des Ofegoulas, qui étoient alors à la chasse, n'a pas été ébranlée, et ils sont maintenant village avec les Tonikas.

Le 11 de décembre, le Père Souel, revenant sur le soir de visiter le chef, et se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusils, et tomba mort sur la place. Les sauvages vinrent fondre aussitôt sur sa cabane pour le piller. Son nègre, qui faisoit toute sa compagnie et toute sa défense, s'arma d'un couteau de bûcheron pour empêcher le pillage, et blessa même un sauvage. Cette action de zèle lui coûta la vie. Heureusement il y avoit peu de mois qu'il avoit reçu le baptême, et il menoit une vie très-chrétienne. Ces sauvages, qui jusque-

là avoient paru sensibles à l'affection que leur portoit le Missionnaire, se reprochèrent sa mort dès qu'ils furent capables de réflexion; mais, revenant à leur férocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste français. « Puisque le chef noir est mort, s'écrièrent-ils, c'est comme si tous les Français étoient morts; n'en épargnons aucun. » Dès le lendemain, ils exécutèrent leur barbare projet; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'étoit éloigné que d'une lieue. On crut qu'ils vouloient chanter le calumet au chevalier des Roches, qui commandoit ce poste en l'absence de M. de Codère. Il n'y avoit que dix-sept hommes qui ne soupçonnoient aucune mauvaise volonté de la part des sauvages; ils furent tous égorgés, et pas un n'échappa à la fureur de ces barbares. Ils accordèrent néanmoins la vie à quatre femmes et à cinq enfans qu'ils y trouvèrent, et dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces Yazous, ayant dépouillé le Missionnaire, se revêtit de ses habits, et annonça bientôt aux Natchez que sa nation avoit tenu sa parole, et que les Français établis chez elle étoient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville, quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au Père Doutreleau. Ce Missionnaire avoit pris le temps de l'hivernement des sauvages pour venir nous voir, afin de régler quelques affaires de sa Mission. Il étoit parti le premier jour de cette année 1730, et, ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la messe chez le Père Souel dont il ignoroit la destinée, il prit le parti de la dire auprès

de l'embouchure de la petite rivière des Yazous, où il avoit cabané. Comme il se préparoit à une si sainte action, on vit aborder une pirogue de sauvages; on leur demanda de quelle nation ils étoient: «Yazous, camarades des Français,» répondirent-ils en faisant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnoient les Missionnaires, et en leur présentant des vivres. Pendant que le Père dressoit son autel, il passa une compagnie d'outardes sur laquelle les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on alloit commencer la messe. Les sauvages le remarquèrent; ils se mirent derrière les voyageurs, comme s'ils avoient dessein d'entendre la messe, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens. Au temps que le Père disoit le *Kyrie eleison*, les sauvages firent leur décharge. Le Missionnaire, se sentant blessé au bras droit, et voyant un des voyageurs tué à ses pieds, et les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardoit comme certaine. Dans cette posture, il essuya deux ou trois décharges. Quoique les sauvages tirassent sur lui presque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ses habits sacerdotaux, et sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particulière. Il se jeta à l'eau; ayant avancé quelques pas, il saisit la pirogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer sur lui. En montant

dans la pirogue, et tournant la tête pour voir si on ne le suivoit pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes : la plupart des grains s'aplatirent contre ses dents ; quelques-uns entrèrent dans les gencives et y restèrent long-temps ; j'y en ai vu deux moi-même. Le Père Doutreleau, tout blessé qu'il étoit, se chargea de gouverner la pirogue, et ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avoit eu en partant la cuisse cassée d'un coup de fusil, dont il est demeuré estropié.

Vous jugez bien, mon révérend Père, que le Missionnaire et ses compagnons ne pensèrent plus à remonter la rivière ; ils descendirent le Mississipi le plus vite qu'ils purent, et perdirent enfin de vue la pirogue de leurs ennemis, qui les avoient poursuivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, et qui se vantèrent au village de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre ; mais, encouragés par le Missionnaire, ils firent peur à leur tour aux sauvages. Une vieille arme qui n'étoit point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps en temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pirogue, et les obligea enfin de se retirer. Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils pansèrent leurs plaies comme ils purent, et, jetant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leurs pirogues, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtrière, ils ne conservèrent que quelques morceaux de lard cru pour leur nourriture. Leur dessein étoit de s'arrêter en passant aux Natchez ; mais,

ayant aperçu les maisons françaises ou abattues ou brûlées , ils ne jugèrent pas à propos d'écouter les complimens des sauvages , qui du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre : ils gagnèrent au plus vite le large , et par là ils évitèrent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces nations sauvages , et qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle-Orléans ; et même , supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres , de dériver jusqu'à la Balise , où ils espéroient trouver quelque vaisseau français à portée de recueillir les débris de la colonie. En passant devant les Tonikas , ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord ; mais ils furent découverts , et une pirogue , qu'on avoit dépêchée pour les reconnaître , ne fut pas long-temps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvelèrent , et ils ne prirent le parti de s'arrêter que quand ils s'aperçurent qu'on parloit fort bien français dans cette pirogue ; alors ils revinrent de leur frayeur , et , dans l'abattement où ils étoient , ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouvèrent la petite armée française qui se formoit , des officiers compatissans et tout-à-fait gracieux , un chirurgien et des rafraichissemens : ils se refirent un peu après tant de dangers et de misères , et ils profitèrent dès le lendemain d'une pirogue qu'on équipoit pour revenir à la Nouvelle-Orléans. Le révérend Père Doutreleau fut mis entre les mains du frère Parisel , qui pansa ses plaies avec un prompt succès ; mais le Missionnaire n'étoit point encore entièrement guér-

de ses blessures , qu'il partit pour aller servir d'aumônier à l'armée française , comme il l'avoit promis à messieurs les officiers qui l'en avoient prié. Il partagea avec eux les fatigues du siège de Natchez , et il y donna de nouvelles preuves de son zèle , de sa sagesse et de son courage. De retour de Natchez , il retourna en mission au-delà des Akensas.

Aussitôt que notre vigilant commandant eut appris l'irruption imprévue des sauvages natchez , il en fit porter la nouvelle dans tous les postes , et jusqu'aux Illinois , non par la voie directe et ordinaire du fleuve , qui étoit fermée , mais d'un côté par les Natchitoches et les Akensas , et de l'autre par la Mobile et les Tchicachas ; il invita les voisins nos alliés , et particulièrement les Tchactas , à venger cette perfidie ; il fournit d'armes et de munitions toutes les maisons de la ville et des habitations ; il fit monter deux vaisseaux , savoir *le Duc-de-Bourbon* et *l'Alexandre* , vers les Tonikas. Ces vaisseaux étoient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des sauvages , et , en cas d'attaque , deux asiles assurés pour les femmes et pour les enfans ; il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville , et il plaça des corps de garde à ses quatre extrémités ; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise , qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions et les habitations que dans la ville , on s'y est fortifié avec plus de soin : il y a de bons forts aux Chapitoulas , aux Cannes brûlées , aux Allemands , aux Bayagoulas et à la Pointe Coupée. D'abord

monsieur notre commandant, n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes; mais on lui représenta qu'il ne devoit point quitter la Nouvelle-Orléans, où sa présence étoit absolument nécessaire; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prit envie aux Tchactas de tomber sur la ville si elle étoit dégarnie de troupes, et que les nègres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étoient joints aux Natchez. D'ailleurs il pouvoit être tranquille sur la conduite des troupes, M. le chevalier de Loubois, dont il connoissoit l'expérience et la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendoit aux Tonikas, sept cents Tchactas, ramassés et conduits par M. Le Sueur, marchèrent vers les Natchez; on fut informé par un parti de leurs gens que ces sauvages n'étoient nullement sur leurs gardes, et qu'ils passoient toutes les nuits à danser. Les Tchactas les surprirent, et vinrent fondre sur eux le 27 janvier à la pointe du jour; en moins de trois heures ils délivrèrent cinquante-neuf personnes, tant femmes qu'enfans, avec le tailleur et le charpentier, et cent six nègres ou négresses avec leurs enfans; ils firent dix-huit Natchez esclaves, et enlevèrent soixante chevelures; ils en auroient enlevé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachés à délivrer les esclaves, comme on leur avoit recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, et sept ou huit de blessés. Ils se campèrent avec leur prise à la concession de Saintè-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux. La victoire eût été complète s'ils eussent attendu l'ar-

mée française, ainsi qu'on en étoit convenu avec leurs députés. Les Natchez se voyant attaqués par les formidables Tchactas, regardèrent leur défaite comme certaine; ils se renfermèrent dans deux forts, et passèrent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux Tchactas leur perfidie de ce qu'ils s'étoient déclarés en faveur des Français, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux Natchez avec cinq autres Français; ils s'étoient offerts à M. de Loubois pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir, sous ce prétexte, s'informer de leurs forces et de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, et fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre par laquelle ils demandoient pour ôtage le sieur Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, et le chef des Tonikas: de plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans et des esclaves, deux cents fusils, deux cents barils de poudre, deux cents barils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cents couteaux, deux cents haches, deux cents pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barils de vermillon, deux cents chemises, vingt pièces de Limbourg, vingt pièces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, et cent habits plus

simples. Leur dessein étoit d'égorger les Français qui apporteroient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlèrent avec la dernière inhumanité le sieur Mesplex et son compagnon. Le 8 février les Français avec les Tonikas, et quelques autres petites nations qui sont vers le Mississipi, arrivèrent aux Natchez. Ils s'emparèrent de leur temple dédié au soleil.

L'impatience et l'indocilité des Tchactas, lesquels, comme presque tous les sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, et ensuite se retirent; le trop petit nombre de soldats français qui se trouvèrent accablés de fatigue; le manque de vivres, que les sauvages voloient aux Français; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les Tchactas, qui en dépensoient une partie inutilement, et qui mettoient l'autre en réserve pour la chasse; la résistance des Natchez, qui s'étoient bien fortifiés, et qui se battoient en désespérés; tout cela détermina à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient, si nous persistions dans le siège, de brûler ce qui leur restoit de Français; et ils s'offrirent de les rendre si nous voulions retirer nos sept pièces de canon, qui, dans le fond, faute d'un bon cannonier, et dans les circonstances présentes, n'étoient guère propres qu'à leur faire peur. Les propositions furent acceptées et accomplies de part et d'autre. Le 25 février, les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avoient promis, et les assiégeans se retirèrent avec leurs canons dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre

auprès du fleuve , pour inquiéter toujours les Natchez , et pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguette , pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle , durant le siège , il s'exposoit aux plus grands dangers et bravoit partout la mort.

Avant que les Tchactas se déterminassent à donner sur les Natchez , ils étoient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle : ils les trouvèrent , eux et leurs chevaux , parés de chasubles et de devans d'autels : plusieurs portoient à leur cou des patènes , buvoient et donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des calices et des ciboires. Les Tchactas eux-mêmes , quand ils eurent pillé nos ennemis , renouvelèrent cette profanation sacrilège , en faisant dans leurs danses et dans leurs jeux le même usage de nos ornemens et de nos vases sacrés. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont enlevées , et des Français ou des nègres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services , et ne donnent guère envie de les employer dans la suite , d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites nations , dont ils ne se font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette nation , qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces sauvages ont fait connoître ici leur caractère , on ne peut plus les souffrir : ils sont insolens , féroces , dégoûtans , importuns et insatiables. On plaint

et on admire tout à la fois nos Missionnaires , de renoncer à toute société , pour n'avoir que celle de ces barbares.

J'ai renouvelé connoissance avec Paatlako , un des chefs , et avec un grand nombre d'autres Tchactas. Ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées , et m'ont souvent répété à peu près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an , lorsque je les quittai. « Nos cœurs et ceux de nos enfants pleurent , m'ont-ils dit , depuis que nous ne te voyons plus ; tu commençois à avoir de l'esprit comme nous ; tu nous entendois , et nous t'entendions ; tu nous aimes , et nous t'aimons ; pourquoi nous as-tu quittés ? Que ne reviens-tu ? Allons , viens-t'en avec nous ». Vous savez , mon révérend Père , que je ne pouvois répondre à leurs desirs : ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai , qu'après tout je ne suis ici que de corps , et que mon cœur est demeuré chez eux : « Cela est bon , répartit un de ces sauvages ; mais cependant ton cœur ne nous dit rien , il ne nous donne rien. » C'est toujours là qu'ils en reviennent ; ils ne nous aiment et ne nous trouvent de l'esprit qu'autant que nous leur donnons. Il est vrai que Paatlako a combattu avec beaucoup de valeur contre les Natchez ; il y a même reçu un coup de fusil dans les reins : pour le consoler de sa blessure , on l'a reçu avec plus d'estime et d'amitié que les autres. A peine s'est-il vu dans son village , qu'enflé de ses légères marques de distinction , il a dit au Père Baudouin que toute la Nouvelle-Orléans avoit été dans d'étranges alarmes au sujet de sa maladie , et que M. Perrier a informé

le roi de sa bravoure et des grands services qu'il a rendus dans la dernière expédition. A ces traits, je reconnois le génie de cette nation; c'est la présomption et la vanité mêmes.

On a abandonné aux Tchactas trois nègres des plus mutins, et qui s'étoient déclarés le plus pour les Natchez; ils les ont brûlés vifs avec une cruauté qui a inspiré à tous les nègres une nouvelle horreur pour les sauvages: il en peut résulter un bien pour la sûreté de la colonie. Les Tonikas et les autres petites nations ont remporté de nouveaux avantages sur les Natchez, et y ont fait plusieurs prisonniers: ils ont brûlé trois femmes et quatre hommes, après leur avoir enlevé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoutumer à un spectacle si barbare. On ne put s'empêcher d'être attendri, lorsqu'on vit arriver en cette ville les femmes françaises que les Natchez avoient faites leurs esclaves: les misères qu'elles ont souffertes étoient peintes sur leurs visages: cependant il paroît qu'elles les ont bientôt oubliées; du moins plusieurs d'entre elles se sont fort pressées de se remarier, et on assure qu'il y a eu de grandes démonstrations de joie à leurs noces.

Les petites filles, que nul des habitans n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les religieuses élèvent. Il n'y en a pas une de cette sainte communauté qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfans dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françaises qui risquoient de n'être guère mieux élevées que des esclaves. On fait espérer

à ces saintes filles qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, et après laquelle elles soupirent depuis long-temps. Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des négresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte; peut-être même que dans la suite elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré. Tant d'œuvres de charité suffiroient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différens. Que ne peut point un grand zèle! Ces divers travaux n'étonnent point sept ursulines, et elles comptent les soutenir avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi, je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant que de les connoître, disoient qu'elles venoient trop tôt et en très grand nombre, ont bien changé de sentimens et de langage : témoins de leur conduite édifiante et des grands services qu'elles rendent à la colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard, et qu'il n'en sauroit trop venir de la même vertu et du même mérite.

Les Tchikachas, nation brave, mais perfide, et peu connue des Français, ont tâché de débaucher la nation illinoise : ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas l'attirer au parti des sauvages ennemis de notre nation. Les Illinois leur ont répondu

qu'ils sont presque tous de la prière (c'est-à-dire, selon leur manière de s'exprimer, qu'ils sont chrétiens), et que d'ailleurs ils sont inviolablement attachés aux Français, par les alliances que plusieurs de leur nation ont contractées avec eux en épousant leurs filles. « Nous nous mettrons toujours, ajoutèrent-ils, au-devant des ennemis des Français; il faudra nous passer sur le ventre pour aller à eux, et nous frapper nous-mêmes au cœur avant que de leur porter un seul coup. » Leur conduite s'est soutenue et n'a pas démenti leurs paroles. A la première nouvelle de la guerre des Natchez et des Yazous, ils sont venus ici pleurer les robes noires ou Missionnaires et les Français, et offrir les services de leur nation à M. Perrier, pour venger la mort des Français. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, et je fus charmé des harangues qu'ils firent. Chikagou, que vous avez vu à Paris, étoit à la tête des Mitchigamias, et Mamantouensa à la tête des Kaskakias. Chikagou parla le premier. Il étendit dans la salle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épic, sur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il en montrant ces deux calumets, deux paroles que nous t'apportons; l'une de religion, et l'autre de paix ou de guerre, selon que tu l'ordonneras. Nous écoutons avec respect les commandans, parce qu'ils nous portent la parole du roi notre père; et plus encore les robes noires, parce qu'ils nous portent la parole de Dieu même, qui est le roi des rois. Nous sommes venus de bien loin pleurer avec toi la mort des Français, et t'offrir

nos guerriers pour frapper sur les nations ennemies que tu voudras nous marquer. Tu n'as qu'à parler. Quand je passai en France, le roi me promit sa protection pour la prière et me recommanda de ne la quitter jamais : je m'en souviendrai toujours. Accorde-nous aussi ta protection pour nous et pour nos robes noires. »

Il exposa ensuite les sentimens édifiants dont il étoit pénétré sur la religion, que l'interprète Baillarjon nous fit à demi entendre en très-mauvais français. Mamentouensa parla ensuite ; sa harangue étoit laconique, et d'un style bien différent de celui des sauvages qui répètent cent fois la même chose dans le même discours.

« Voilà, dit-il en adressant la parole à M. Perrier, deux jeunes esclaves padoukas, quelques pelletteries et d'autres bagatelles ; c'est un petit présent que je te fais ; mon dessein n'est pas de t'engager à m'en faire un plus grand : tout ce que je te demande, c'est ton cœur et ta protection ; j'en suis plus jaloux que de toutes les marchandises du monde ; et, quand je te la demande, c'est uniquement pour la prière. Mes sentimens sur la guerre sont les mêmes que ceux de Chikagou, qui vient de parler : vainement répéterois-je ce que tu viens d'entendre. »

Un autre vieux chef, qui avoit l'air d'un ancien patriarche, se leva aussi : il se contenta de dire qu'il vouloit mourir, comme il avoit vécu, dans la prière. « La dernière parole, ajouta-t-il, que nous ont dite nos pères, étant sur le point de rendre le dernier soupir, c'est d'être toujours attachés à la prière, et qu'il n'y a point d'autre moyen d'être heureux en cette vie, et bien plus encore dans l'autre après la mort. » M. Per-

rier, qui a de grands sentimens de religion, écoutoit avec un sensible plaisir ces harangues sauvages. Il s'abandonna au mouvement de son cœur, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux déguisemens qui sont souvent nécessaires quand on traite avec le commun des sauvages. A chaque harangue, il fit une réponse telle que ces bons chrétiens pouvoient la souhaiter. Il les remercia de leurs offres de service pour la guerre, étant assez fort contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve; mais il les avertit de se tenir sur leurs gardes, et de prendre notre défense contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On se défie toujours des sauvages appelés *Renards*, quoiqu'ils n'osent plus rien entreprendre depuis que le Père Guiguas a détaché de leur parti les nations des Kikapoux et des Maskoutins. Vous savez, mon révérend Père, qu'étant en Canada, il eut le courage de pénétrer jusque chez les Sioux, sauvages errans vers la source du Mississipi, à environ huit cents lieues de la Nouvelle-Orléans, et à six cents lieues de Québec. Obligé d'abandonner cette Mission naissante, par le mauvais succès qu'avoit eu l'entreprise contre les Renards, il descendit le fleuve pour se rendre aux Illinois. Le 15 octobre de l'année 1728, il fut arrêté à mi-chemin par les Kikapoux et les Maskoutins. Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces sauvages, il eut beaucoup à souffrir et tout à craindre. Il vit le moment où il alloit être brûlé vif, et il se préparoit à finir sa vie dans cet horrible tourment, lorsqu'il fut adopté par un vieillard, dont la famille lui sauva la vie et lui procura la

liberté. Nos Missionnaires, qui étoient chez les Illinois, ne furent pas plus tôt instruits de sa triste situation qu'ils lui procurèrent tous les adoucissements qu'ils purent. Tout ce qu'il reçut, il l'employa à gagner les sauvages : il y réussit, jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, et à y venir faire la paix avec les Français et les sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix, les Maskoutins et les Kikapoux revinrent encore chez les Illinois, et emmenèrent le Père Guignas pour passer l'hiver avec eux, d'où, selon les apparences, il retournera en Canada. Ces fatiguans voyages l'ont extrêmement vieilli; mais son zèle plein de feu et d'activité semble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maison que la nôtre pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville : ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitent le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendoient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantoient différentes prières de l'Eglise, conformes aux différens offices du jour; à la fin de la messe, ils ne manquoient jamais de chanter de tout leur cœur la prière pour le roi. Les religieuses chantoient le premier couplet latin sur le ton ordinaire du chant grégorien, et les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue, sur le même ton. Ce spectacle, qui étoit nouveau, attiroit grand monde dans l'église, et inspiroit une tendre dévotion. Dans le cours de la journée et après le souper, ils chantoient souvent, ou seuls ou

tous ensemble, diverses prières de l'Eglise, telles que sont les *Dies iræ*, etc., *Vexilla regis*, etc., *Stabat mater*, etc. A les entendre on s'aperçoit aisément qu'ils avoient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques, que le commun des sauvages et même beaucoup de Français n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues. On seroit étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette Mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à beaucoup près, si bien instruits de la religion que le sont ces néophytes : ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'ancien et du nouveau Testament; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les sacremens; leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a faite le Père Boullanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auroient besoin dans leurs nouvelles Missions. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs : on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposés d'une manière également instructive et solide. La première pensée qui vient à ceux qui connoissent ces sauvages, c'est qu'il en a bien dû coûter et qu'il en coûte bien encore aux Missionnaires pour les former de la sorte au christianisme. Mais leur assiduité et leur patience sont abondamment récompensées par les bénédictions qu'il plait à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le Père Boullanger me mande qu'il est obligé, pour la seconde fois, d'augmenter considérablement son Eglise, par le

grand nombre de sauvages qui chaque année reçoivent le baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les religieuses ; Mamantouensa , apercevant auprès d'elle une troupe de petites filles : « Je vois bien, leur dit-il , que vous n'êtes pas des religieuses sans dessein. » Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. « Vous êtes , leur ajouta-t-il , comme les robes noires , nos pères ; vous travaillez pour les autres. Ah ! si nous avions là-haut deux ou trois de vous autres , nos femmes et nos filles auroient plus d'esprit et seroient meilleures chrétiennes. — Eh bien ! lui répondit la mère supérieure , choisissez celles que vous voudrez. — Ce n'est point à nous à choisir , répondit Mamantouensa ; c'est à vous qui les connoissez. Le choix doit tomber sur celles qui sont les plus attachées à Dieu et qui l'aiment davantage. » Vous jugez assez , mon révérend Père , combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un sauvage des sentimens si raisonnables et si chrétiens. Ah ! qu'il faudra de temps et de peines pour apprendre aux Tchactas à penser et à parler de la sorte ! Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui sait , quand il lui plaît , changer les pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieusement , dans une bourse faite exprès , la magnifique tabatière que feu madame la duchesse d'Orléans lui donna à Versailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite , il n'a jamais voulu s'en défaire ; attention bien remarquable dans un sauvage , dont le caractère est de se dégoûter bientôt de tout ce qu'il

a, et de désirer passionnément ce qu'il voit et ce qu'il n'a pas.

Tout ce que Chikagou a raconté de la France à ses compatriotes leur a paru incroyable. « On t'a payé, lui disoit-on, pour nous faire accroire toutes ces belles fictions. Nous voulons bien croire, lui disoient ses parens, et ceux à qui sa sincérité étoit moins suspecte, que tu as vu tout ce que tu nous dis; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux; car il n'est pas possible que la France soit telle que tu nous la dépeins. » Lorsqu'il disoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris que de brins d'herbes dans les prairies et de maringouins dans les bois; qu'on s'y promène et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes, on ne le croyoit pas plus que lorsqu'il ajoutoit qu'il avoit vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles chirurgiens faisoient les plus belles cures. « Écoutez, leur disoit-il plaisamment; vous manque-t-il un bras, une jambe, un œil, une dent, une poitrine? si vous étiez en France, on vous en remettrait d'autres, sans qu'il y parût. » Ce qui a le plus embarrassé Maman-touensa quand il a vu des vaisseaux, c'est de savoir comment, de la terre où l'on construit ces vaisseaux, on peut les lancer à l'eau, et où l'on peut trouver assez de bras pour jeter et surtout pour lever des ancres d'un poids si énorme. On lui expliqua l'un et l'autre, et il admira le génie des Français qui étoient capables de si belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de juin; ils pourront bien se joindre aux Akensas, pour tomber sur les Yazous et sur les Corroys. Ceux-ci, s'étant mis en chemin pour se retirer chez les Tchikachas, où ils portoient les chevelures françaises qu'ils avoient enlevées, furent surpris en route par les Tchalchoumas et par quelques Tchactas, qui leurenlevèrent dix-huit chevelures, et délivrèrent les femmes françaises avec leurs enfans. Quelque temps après, ils furent encore attaqués par un parti d'Akensas, qui leur enlevèrent quatre chevelures, et firent plusieurs femmes prisonnières. Ces bons sauvages rencontrèrent à leur retour deux pirogues de chasseurs français: ils les frôlèrent, selon leur coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds, en pleurant la mort des Français et celle de leur père en Jésus-Christ. Ils jurèrent que, pendant qu'il y auroit un Akensa au monde, les Natchez et les Yazous ne seroient point sans ennemis. Ils montrèrent une cloche et quelques livres qu'ils apportoient, disoient-ils, pour le premier chef noir qui viendra dans leur village. C'est tout ce qu'ils avoient trouvé dans la cabane du Père Souel. Les fidèles Akensas pleurent tous les jours, dans leur village, la mort du Père du Poisson: ils demandent, avec les dernières instances, un autre Missionnaire; on ne peut pas se dispenser de l'accorder à une nation si aimable et de tout temps très-attachée aux Français, d'une pudeur que les autres nations ignorent, et qui n'a d'obstacle particulier au christianisme que son extrême penchant pour la jonglerie.

Les Natchez, qui s'étoient cantonnés dans leurs forts depuis la dernière expédition, com-

mencent à reparoitre. Outrés de ce qu'un parti d'Oumas et de Bayagoulas leur a enlevé une pirogue , où il y avoit sept hommes , une femme et deux enfans , ils sont allés en grand nombre près d'un petit fort , où ils ont surpris dix Français et vingt nègres, Il n'y a eu qu'un petit soldat avec deux nègres qui se soient sauvés. Le soldat avoit échappé au massacre que firent les Natchez , en se cachant dans un four : il leur a échappé cette fois-ci en se cachant dans un tronc d'arbre. Vous jugez bien , mon révérend Père, que cette guerre retarde l'établissement français : cependant on se flatte que ce malheur produira un plus grand bien , en déterminant la cour à envoyer les forces nécessaires pour tranquilliser la colonie et la rendre florissante. Quoiqu'il n'y ait rien à craindre à la Nouvelle-Orléans , ni des petites nations voisines , dont nos seuls nègres viendroient à bout dans une matinée , ni même des Tchactas , qui n'oseroient s'exposer sur le lac en grand nombre, cependant une terreur panique s'est emparée de presque tous les esprits , surtout des femmes ; mais elles seront rassurées à l'arrivée des premières troupes de France , que nous attendons incessamment. Pour ce qui est de nos Missionnaires , ils sont très-tranquilles : les périls auxquels ils se voient exposés semblent augmenter leur joie et ranimer leur zèle. Souvenez-vous d'eux et de moi dans vos saints sacrifices en l'union desquels je suis avec respect , etc.

LETTRE DU P. VIVIER

AU PERE ***

PARMI les nations du Missouri , il en est qui paroissent avoir une disposition particulière à recevoir l'Évangile ; par exemple , les Panismahas. L'un des messieurs dont je viens de parler , écrivit un jour à un Français qui commerçoit chez ces sauvages , et il le pria dans sa lettre de baptiser les enfans moribonds. Le chef du village apercevant cette lettre : « Qu'y a-t-il de nouveau ? dit-il au Français. — Rien , repartit celui-ci. — Mais quoi ! reprend le sauvage , parce que nous sommes de couleur rouge , ne pouvons-nous pas savoir les nouvelles ? — C'est le chef noir , reprit le Français , qui m'écrit et me recommande de baptiser les enfans moribonds , pour les envoyer au Grand-Esprit. » Le chef sauvage , parfaitement satisfait , lui dit : « Ne t'inquiète point ; je me charge moi-même de te faire avertir toutes les fois qu'il y aura quelque enfant en danger. » Il assemble ses gens : « Que pensez-vous , leur dit-il , de ce chef noir ? Nous ne l'avons jamais vu , nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous , au-delà du soleil , et cependant il pense à notre village : il nous veut faire du bien ; et , quand nos enfans viennent à mourir , il veut les envoyer au Grand-Esprit : il faut que ce chef noir soit bien bon. » Quelques négocians qui venoient de son village , m'ont cité des traits qui prou-

vent que, tout sauvage qu'il est, il n'en a pas moins d'esprit et de bon sens. A la mort de son prédécesseur, tous les suffrages de sa nation se réunirent en sa faveur. Il s'excusa d'abord d'accepter la qualité de chef; mais enfin, contraint d'acquiescer : « Vous voulez donc, leur dit-il, que je sois votre chef? j'y consens; mais songez que je veux être véritablement chef, et qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves et les orphelins ont été dans l'abandon : je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs besoins; et, afin qu'ils ne soient point oubliés, je veux et je prétends qu'ils soient les premiers partagés. » En conséquence, il ordonne à son escapia, qui est comme son maître-d'hôtel, de réserver, toutes les fois qu'on ira à la chasse, une quantité de viandes suffisante pour les veuves et les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très peu de fusils. Ils chassent à cheval avec la flèche et la lance; ils environnent une troupe de bœufs, et il en est peu qui leur échappent. Les bêtes mises par terre, l'escapia du chef va en toucher de la main un certain nombre : *c'est la part des veuves et des orphelins*; il n'est permis à personne d'en rien prendre. Un des chasseurs, par inadvertance sans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le chef sur-le-champ le tua d'un coup de fusil. Ce chef reçoit les Français avec beaucoup de distinction; il ne les fait manger qu'avec lui seul, ou avec quelque chef de nation étrangère, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de *soleil* le Français le plus misérable qui se trouvera dans son village; et en conséquence il dit que le ciel est toujours serein tant que le

Français y séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il est venu saluer notre commandant : je suis allé exprès au fort de Chartres , à six lieues d'ici , pour le voir. C'est un très-bel homme. Il m'a fait politesse à sa manière , et m'a invité à aller donner de l'esprit à ses gens , c'est-à-dire à les instruire. Son village , à ce que rapportent les Français qui y ont été , peut fournir neuf cents hommes en état de porter les armes. Au reste , ce pays-ci est d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour le conserver : il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du roi , et que les convois sont coûteux ; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du Canada et la sûreté de tout le bas de la colonie en dépendent. Certainement , sans ce poste , plus de communication par terre entre la Louisiane et le Canada. Autre considération : plusieurs quartiers du même Canada , et tous ceux du bas fleuve , se trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois , et qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le roi , en faisant ici un établissement solide , pare à tous ces inconvéniens : il s'assure la possession du plus vaste , du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane , et de considérer la situation des Illinois , et la multitude des nations auxquelles ce poste sert communément de barrière. Je suis en l'union de vos saints sacrifices , etc.

MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

Mémoire (extrait) sur les Missions de la Californie, présenté au Conseil royal de Guadalajara, au Mexique, par le Père Picolo.

Le 10 février 1702.

MESSEIGNEURS, c'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissemens que nous avons faits, le Père de Salvatierra et moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays. Nous nous embarquâmes au mois d'octobre de l'année 1697, et nous passâmes la mer qui sépare la Californie du Nouveau-Mexique, sous les auspices et sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette étoile de la mer nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous placâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avoit été sur mer.

Le démon, que nous allions inquiéter dans

la paisible possession où il étoit depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, et pour nous empêcher de réussir. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savoient pas notre langue, et qu'il n'y avoit parmi nous personne qui eût aucune connoissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'étoit fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une armée rangée en bataille, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours d'en haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès qu'on les vit bientôt prendre la fuite. Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entre eux; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue pour leur faire concevoir ce qui nous avoit portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient; de sorte que, persuadés

de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur apprendre le chemin du ciel. De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue monqui, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le Père de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, et son application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demandèrent le saint baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême, et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à plusieurs d'entre eux que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mamelle qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au ciel après avoir été régénérés en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous passions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le Père de Salvatierra et moi, nous séparer et nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre et de travailler en-

semble. Il prit la route du nord, et je pris celle du midi et de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avoient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitoient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisoient un plaisir de nous y recevoir et de nous y amener leurs enfans. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le Père de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la Mission de Lorette-Goncho, et celle de Saint-Jean de Londo : et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la Mission de Saint-François-Xavier de *Biaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. En avançant ainsi chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvoient mêlées ensemble, les unes parlant la langue monqui, que nous savions, et les autres la langue laymone, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le laymon, qui est beaucoup plus étendu que le monqui, et qui nous paroît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en laymon et tantôt en monqui. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfans, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs

instantes prières. Plus de trois mille adultes, également instruits, désirent et demandent la même faveur; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu long-temps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressoit, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église, et assistent, avec les enfans déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ. Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre Missions : la première est celle de Concho ou de Notre-Dame de Lorette; la seconde est celle de Biaundo ou de Saint-François-Xavier; la troisième, celle de Yodivineggé ou Notre-Dame des Douleurs; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout-à-fait si bien établie que les trois autres, est celle de Saint-Jean de Londo.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car sitôt que nous faisons quelque faute dans

leur langue , ils se mettoient à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous , ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent ; et quant au fond de la doctrine , lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs , ils attendent le prédicateur après le sermon , et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons , ils écoutent avec docilité , et si on les peut convaincre , ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune ; ils se coupent les cheveux , je ne sais si c'est dans le décours , en l'honneur de leur divinité ; ils les donnent à leurs prêtres , qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré , et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

MISSIONS DE SAINT-DOMINGUE.
LETTRE DU PÈRE MARGAT AU PÈRE ***

A Notre-Dame de la petite Anse, côte de Saint-Domingue, dépendante du Cap, ce 27 février 1725.

MON RÉVÉREND PÈRE, il y a long-temps, me dites-vous, que vous soupirez après les Missions; votre attrait seroit pour les plus laborieuses, et pour celles où il y a le plus à souffrir: une seule difficulté vous arrête, c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle, m'ajoutez-vous, ne se trouve point dans nos Missions des colonies, et c'est ce qui vous les feroit choisir préférablement aux autres. Mais vous êtes bien aise de savoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu et procurer le salut des âmes, et enfin ce qu'on y trouve à souffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'est sur quoi je vais vous satisfaire sans vous rien déguiser, et avec toute la sincérité que vous me connoissez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation que celle d'être chargés de la conduite spirituelle des Français que la richesse du commerce attire ici de toutes les provinces, il y auroit, ce me semble, de quoi contenter le zèle d'un

homme apostolique : prêcher, confesser, catéchiser, administrer les sacremens, visiter les malades, assister les moribonds, entretenir la paix et l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre ministère; mais ce n'en est qu'une partie : les nègres esclaves ne sont pas un moindre objet de notre zèle; nous pouvons même les regarder comme notre couronne et notre gloire.

En effet, il semble que la Providence ne les ait tirés de leur pays que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promesse, et qu'il ait voulu récompenser la servitude temporelle à laquelle le malheur de leur condition les assujettit, par la véritable liberté des enfans de Dieu, où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grâce et aux bénédictions du Seigneur. Vous ne serez pas fâché de connoître le caractère et le génie d'une nation à la conversion de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne sera pas tout-à-fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos commerçans, qui croient leur faire beaucoup d'honneur de les distinguer du commun des bêtes, et qui ont de la peine à s'imaginer que des peuples d'une couleur si différente de la leur puissent être de la même espèce que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général les nègres sont communément grossiers, stupides, brutaux, plus ou moins selon la différence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils font avec les Européens et avec leurs compatriotes, anciens dans la colonie, les civilise et

les rend dociles. Il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit et du talent pour les arts auxquels on les applique, et où souvent ils réussissent mieux que les Français. Leur simplicité naturelle les dispose en quelque sorte à mieux recevoir les vérités chrétiennes. Ils sont peu attachés aux superstitions de leur pays, et la plupart arrivent ici sans aucune teinture de religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du christianisme, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs désirs. Ils le demandent avec des empressemens incroyables, et ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis est le plus sacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains et marraines acquièrent sur eux un droit auquel ils se feroient un scrupule de n'être pas soumis. A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, et qui sont fomentés par la licence de leur éducation et par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouveroit presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais, quand on les a une fois fixés par les engagemens d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire, et ils deviennent d'excellens chrétiens. Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui nous occupent continuellement, dix-huit Missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire que de baptiser les enfans d'une nation qui multiplie

beaucoup , et qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette colonie , le zèle d'un ouvrier évangélique auroit de quoi se satisfaire ; il ne se passe guère de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'église , et quelquefois davantage. Ces enfans , nés dans le sein de la religion , en apprennent de bonne heure les principes et les maximes ; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs pères ; ils ont plus d'esprit , et parlent notre langue plus purement et avec plus de facilité que la plupart des paysans et des artisans de France. Quand ils sont parvenus à un certain âge , et qu'on les a fixés par le mariage , il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles où règnent la crainte de Dieu , l'attachement constant à leurs devoirs , l'assiduité à la prière et aux plus fervens exercices du christianisme. On a vu de jeunes esclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté , et s'exposer aux plus rigoureux traitemens , plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchoient à les séduire.

Quoique les nègres nouvellement arrivés de Guinée n'aient pas , généralement parlant , d'aussi heureuses dispositions , on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien. Il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossièreté de leur génie , mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'Evangile : croire un seul Dieu en trois personnes , le craindre et l'aimer , espérer le ciel , appréhender l'enfer , éviter le péché , réciter les prières , se confesser de temps en temps , communier

lorsqu'on les en juge capables, voilà toute leur dévotion. Du reste, ils ont une docilité entière; ils nous écoutent avec attention, et, pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions: ils en confèrent ensemble à leur manière; les plus savans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus, et leur donnent une grande idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au Missionnaire afin qu'il les examine; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris; et lorsqu'on les trouve suffisamment instruits, et que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite, on détermine le jour qu'on les admettra au baptême. On ne peut rien ajouter à la confiance et au respect que ces pauvres gens ont pour les Missionnaires; ils nous regardent comme leurs pères en Jésus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens, et qui les réconcilions dans leurs querelles; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auroient attiré de sévères châtimens; ils sont convaincus que nous avons leurs intérêts à cœur, et que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité, par tous les moyens que la religion et l'humanité nous suggèrent; ils y sont sensibles, et ils cherchent en toute occasion à nous en marquer leur reconnoissance. Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, nous pourrions parcourir plus souvent pendant l'année les diverses habitations, qui sont quelque-

fois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'église; nos instructions plus fréquentes produiroient de plus grands fruits, et ranimeroient la ferveur de ces bonnes gens; mais comme chacun de nous est seul dans son district, il ne nous est guère possible de nous éloigner de notre église, de crainte que, pendant notre absence, on ne vienne nous chercher pour des malades qui sont toujours en grand nombre.

Voilà, mon révérend Père, une légère idée de ce qui se peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes: venons aux peines attachées à notre ministère. On n'en manque point, et ceux qui se consacrent à ces missions doivent s'attendre à diverses épreuves. Il y en a que cause l'intempérie du climat, d'autres qui sont attachées à la nature des emplois. Il y en a de particulières pour les nouveaux venus, d'autres qui sont le fruit des travaux et du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps et altèrent la santé, et d'autres qui tourmentent l'esprit et affligent l'âme. Dans les unes et les autres, on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que Saint-Domingue présente d'abord un coup d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, et les autres de cannes à sucre, rangées avec art et symétrie; l'horizon borné ou par la mer ou par des montagnes couvertes de bois qui, s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens; des chemins tirés au cordeau,

bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers et d'orangers ; mille fleurs qui réjouissent la vue et parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu qu'il a trouvé une de ces îles enchantées qui ne subsistent que dans l'imagination des poètes. Mais , toute riante qu'est cette image , mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des âmes , qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour. Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette île la chaleur excessive du climat , dont j'attribue en partie la cause à la situation même de l'île. Ses côtes sont assez basses ; et comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes , elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paroît d'autant mieux fondée que , plus la plaine s'élargit , moins la chaleur est sensible. Au contraire dans les anses , et dans les autres endroits plus serrés , tels que sont le Cap , le petit Goave , etc. , les chaleurs y sont presque insupportables. Il est vrai que , par une disposition admirable de la Providence , cette violente chaleur est modérée par deux sortes de vents qui soufflent régulièrement chaque jour : l'un , qu'on appelle *brise* , se lève vers les dix heures du matin , et souffle de l'est à l'ouest jusqu'à quatre ou cinq heures du soir ; l'autre , qu'on nomme *vent de terre* , se lève de l'ouest sur les six ou sept heures du soir , et dure jusqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses

causes , il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison , surtout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été , qui dure presque neuf mois entiers. C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil qui causent des fièvres accompagnées de transport et de douleurs de tête inconcevables ; elles mettent le sang et les esprits dans un très-grand mouvement : j'en ai vu à qui l'on avoit mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits la faisoit bouillonner comme si la bouteille avoit été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à un érysipèle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en chaise : c'est une voiture qui est devenue très-commune, et ce n'est plus une distinction de s'en servir. On nous a souvent pressés d'en user comme d'autres religieux qui ont leurs Missions dans cette partie de l'île qui dépend de Léogane ; mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité, et nous nous contentons de quelques chevaux, souvent assez mauvais, à cause de la rareté des bons, et du prix excessif où les fait monter la quantité des chaises roulantes. Cependant notre ministère nous engage à de fréquens et pénibles voyages : il nous est même impossible de garder certaines mesures que la prudence sembleroit exiger, pour être en état de rendre de plus longs ser-

vices. On nous vient chercher à toute heure, et le jour et la nuit, quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres, soit pour confesser, soit pour administrer le baptême. A peine est-on de retour d'un quartier, qu'on nous appelle dans un autre. Souvent, après une course fatigante, lorsqu'on croit prendre un peu de repos, on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil, pour courir à un prétendu moribond qui se porte quelquefois mieux que nous. Encore est-on heureux lorsque, pendant ces courses, on n'est point accueilli de ces orages soudains et violens qui se forment presque toutes les après-dînées, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Les rayons du soleil, élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, et en forment le soir des espèces d'ouragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, et d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on en est tout percé. Ce ne seroit ailleurs qu'un rafraichissement; mais ici ces sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre, ou de quelque autre fâcheuse incommodité. Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup; elles vous jettent dans l'abattement, et vous ôtent les forces et l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achèvent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent soulagé lorsque le soleil est sur son déclin: point du

tout. Le vent tombe tout à coup avec le soleil ,
 et vous laisse respirer un air étouffant produit
 par les vapeurs de la terre échauffée , qui ne
 sont plus dissipées par la bise. Si vous voulez
 sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées ,
 vous vous trouvez investi d'une armée de ma-
 ringouins qui vous obligent de rentrer au plus
 vite dans la maison et de vous y renfermer. Il y
 a des temps où , quelques précautions qu'on
 prenne , on en est tourmenté pendant toute la
 nuit. Le bruit importun de leur bourdonnement
 et la pointe aiguë de leur trompe vous agitent
 sans cesse , et vous causent de longues et de
 dangereuses insomnies. Ce qu'il y a d'extraor-
 dinaire , c'est que vers le minuit le temps
 change , et que le vent de terre , qui souffle
 pour lors avec plus de force , amène la fraî-
 cheur. On seroit tenté d'en jouir , mais il faut
 bien s'en donner de garde ; il faut même avoir
 soin de se couvrir , si l'on ne veut s'exposer à de
 fâcheuses maladies. Ce n'est pas à dire que le
 soleil ait la même force pendant toute l'année ;
 les vents du nord , qui soufflent depuis le mois
 de novembre jusqu'au mois de mars , modèrent
 les chaleurs , et amènent des pluies qui rafraî-
 chissent l'air ; mais ces pluies sont si abondan-
 tes , que les rivières débordent , que les chemins
 se rompent et deviennent presque impraticables.
 Comme l'air humide et grossier cause dans
 cette saison une infinité de maladies , c'est le
 temps où un Missionnaire est le plus occupé au
 dehors. Il est obligé de passer des rivières à la
 nage , de se traîner dans les boues , de gravir
 des montagnes , de traverser des forêts , de s'ex-
 poser à mille incommodités , dont la moindre

est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps. Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le Père Vanhove. Ce Missionnaire, que son zèle entraînoit au-delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avoit grossie. La violence des eaux l'emporta, et ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il étoit tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre. Il est difficile qu'un air toujours embrasé, ou épaissi par des vapeurs malignes, ne cause pas de fréquentes maladies; mais c'est principalement aux nouveaux venus qu'il est contraire. On n'en voit guère qui, à leur arrivée, ne paient le tribut. Il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres six, quelques-uns un an et même deux ans; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque est vive et brusque les huit premiers jours que la maladie se déclare; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison. Le défaut de soins et de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs excessives qui, étant si fâcheuses aux personnes saines, ne peuvent qu'être insupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve, et je crus un temps que je deviendrois absolument inutile à cette Mission; mais, grâce à Dieu, ma santé s'est affermie, et je suis plus en état que personne d'en supporter les travaux.

Il ne faut que considérer le petit nombre de Missionnaires que nous sommes, pour comprendre qu'il n'est pas possible de ménager la santé des convalescens autant qu'il seroit nécessaire pour leur parfait rétablissement. Lorsque j'arrivai ici accompagné de plusieurs autres Missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacans, et les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage étoit le plus étendu de toute la Mission. Je ne tardai guère à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étois du centre de la Mission fit que je m'obstinai à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal me le permettoit. Je me traînois, le mieux qu'il m'étoit possible, en allant assister les malades; et quand je ne pouvois souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisais porter dans un hamac, et souvent il arrivoit qu'en administrant les sacremens je tombois en foiblesse. Enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le Père de la Vérouillère, étant parti pour remplir le poste que je laissois vide, fut pris de la même maladie et en mourut. Mes forces n'étoient pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechutes qui reculèrent ma guérison. C'est cette complication de travail et de maladie qui a mis au tombeau le Père de Baste, le Père Lexi, le Père Allain et le Père Michel. Si l'on eût pu ménager les nouveaux venus, et leur laisser es-

suyer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge. Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé; au contraire ce climat est favorable pour les vieillards, et ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette île. Ils s'y sont sentis comme renaitre, et ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail avec plus de courage et de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau Missionnaire accoutumé au tumulte des villes d'Europe, et à la vie sociale de nos maisons, c'est la solitude : elle est extrême lorsque son ministère ne l'appelle point au dehors ; il se trouve seul dans une maison isolée et environnée de bois et de montagnes, loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux nègres, dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître.

Dans le temps des grandes pluies et des débordemens de rivières très-fréquens, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne. C'est alors, mon révérend Père, que le don de la prière et de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi ; la décoration et l'entretien de son église en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément et uti-

lité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste et sauvage qui en rendroit le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année pour subsister le carême et les jours d'abstinence, le poisson étant ici fort rare, moins par la stérilité des rivières ou de la mer que par la négligence des habitans. Mais, me direz vous, nos maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on ne puisse se voir de temps en temps? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap, où est la maison principale. Mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage, et par l'appréhension continuelle où l'on est que, pendant notre absence, on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses : ceux-là ne sortent que rarement, et il y en a tel que je n'ai pu voir qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette Mission. Il est vrai qu'on pourroit égayer sa solitude par le commerce qu'on entretiendroit avec quelques-uns des habitans; mais, pour de bonnes raisons, nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienséance ou la charité nous appelle au-dehors.

Enfin, mon révérend Père, sans parler de

beaucoup d'autres incommodités particulières à ces îles, telles que sont une multitude d'insectes de toute espèce, dont les uns sont venimeux et les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi : ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des nègres. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés. Il en coûte encore plus à la nature lorsqu'on les assiste dans leurs maladies. On les trouve dans leurs cabanes, étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange et de l'ordure, souvent couverts d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, et où il y a toujours du feu, la fumée épaisse et la mauvaise odeur qui y règnent, sont un rude exercice pour un Missionnaire obligé d'y passer des heures entières, afin de les disposer à recevoir les sacrements, et de les aider à mourir saintement. D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie, et ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la religion qu'on peut les instruire. C'est surtout dans l'exercice de la confession qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge. D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille

inutilités qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embaras : nous sommes les juges-nés de leurs différends, et il faut une extrême patience pour les écouter et les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire et édifiante, il y en a d'autres dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude et d'affliction pour ceux à qui Dieu a confié le soin de leurs âmes. Voilà, mon révérend Père, un exposé fidèle des travaux et des souffrances que cette Mission présente à ceux qui s'y consacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, et que l'exemple d'un zèle aussi ardent que le vôtre ranimera notre ferveur, et nous aidera à soutenir avec plus de courage les peines attachées à notre ministère.

LETTRE DU PÈRE MARGAT

AU PROCUREUR-GÉNÉRAL DES MISSIONS AUX ÎLES DE
L'AMÉRIQUE.

Au Cap, le 20 juillet 1743.

MON RÉVÉREND PÈRE, vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Missions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire. Nous travaillons à ces Mis-

sions depuis 1704. Nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers d'établis dans la partie de la côte que le roi confia à nos soins. La colonie s'est bien accrue depuis ce temps-là. On a formé quantité de nouveaux quartiers, et par conséquent de nouvelles paroisses; nous en avons dans notre district dix-neuf, qui, en suivant la côte est et ouest, et la parcourant ensuite nord et sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites paroisses ont plus de six à sept lieues de contour; il y en a qui en ont plus de trente. On compte dans cette étendue plus de cent cinquante mille nègres. Le nombre des blancs n'est pas à beaucoup près si considérable. Il y a des paroisses dans les plaines, dont le terrain est plat et uni; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins et très-difficiles à parcourir. Je ne répéterai point ici ce que j'ai marqué assez au long dans une de mes lettres précédentes au sujet du climat de Saint-Domingue, de différentes particularités du pays, et des occupations des Missionnaires; je me borne dans celle-ci à vous décrire l'établissement, les progrès et la situation présente de nos Missions.

Les colonies françaises commençoient à s'étendre dans l'île de Saint-Domingue vers la fin du dernier siècle. Léogane et toute sa dépendance étoient déjà gouvernées par les révérends Pères dominicains, qu'on y appelle, comme dans toutes les îles de l'Amérique, les *Pères blancs*. Cette portion de la Mission qui leur fut confiée, leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap, où les progrès de nos

Français avoient été plus lents , n'avoit presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel. Le peu de paroisses qu'il y avoit dans les commencemens étoient desservies par les premiers prêtres séculiers ou réguliers que le hasard ou les fonctions d'aumôniers de vaisseaux amenoient aux îles. La Mission du Cap fut dans la suite confiée aux révérends Pères capucins , et prit une forme régulière. Cela dura jusque vers 1702; mais les mortalités , si communes dans ces climats , mirent bientôt ces Pères hors d'état de pouvoir soutenir cette Mission ; la Cour proposa donc aux supérieurs jésuites de s'en charger. Le Père Gouye , alors procureur-général des Missions de la compagnie aux îles de l'Amérique , par déférence pour les Pères capucins , ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs supérieurs à Paris ; mais ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étoient plus en état ni en volonté de fournir des sujets à la Mission de Saint-Domingue , et qu'ils en faisoient une cession volontaire à ceux qui , du consentement de la Cour , voudroient s'en charger , le Père Gouye , sur cette réponse , alla offrir ses Missionnaires au ministre , qui les accepta , et qui recommanda avec instance d'envoyer au plus tôt des ouvriers , parce que le besoin étoit urgent.

L'île de Saint-Christophe fut , comme chacun sait , envahie sur les Français par les Anglais , l'an 1660 ; alors les habitans de ces colonies furent transportés partie à Sainte-Croix et partie à la Martinique ; ils passèrent ensuite pour la plupart à Saint-Domingue , où ces nouveaux colons portèrent un accroissement considéra-

Me. Notre Mission de Saint-Christophe, qui étoit florissante, suivit le sort de la colonie. Le supérieur reçut ordre de passer à Saint-Domingue pour y prendre possession de la Mission du Cap-Français. Il s'embarqua et aborda heureusement à la caye Saint-Louis. C'est la partie la plus sud de l'île de Saint-Domingue. On appelle *caye* dans l'Amérique les rochers qui s'élevént du fond de la mer, et qui forment quelquefois de petites îles. Sur une de ces îles, à peu de distance de la côte qu'on appelle le *Fond de l'île à Vache*, la compagnie dite de Saint-Domingue bâtit alors un fort, à l'abri duquel elle se proposoit de défendre tous les établissemens que le roi lui avoit permis de faire dans tout le vaste terrain qu'on nomme ici le *Fond de l'île à Vache*. Ce terrain est, de toute la partie de l'île qui appartient aux Français, le lieu le plus éloigné du Cap. Il y a par terre plus de cent lieues d'une traversée très-difficile; il y a encore plus loin par mer, puisqu'il faut faire le tour de la moitié de l'île, qui, dans son total, n'a guère moins de trois cent cinquante lieues de circuit. Les hommes apostoliques ne sont jamais dépaysés, et trouvent partout de quoi s'occuper suivant leur ministère. Le Missionnaire, attendant une occasion pour passer au Cap, s'occupa pendant quelques mois à faire gagner le jubilé à toute la garnison et à tous les ouvriers qui travailloient dans ce moment à la construction du fort de Saint-Louis. Il le fit avec tant de zèle et une si grande satisfaction pour tout le monde, que messieurs les directeur et commandant de la compagnie n'oublièrent rien pour le retenir, ou du moins pour l'engager

à procurer à cette portion de l'île une Mission de jésuites. Le Père leur donna les meilleures paroles qu'il put; mais, suivant les ordres pressans de ses supérieurs, il se rendit au Cap, où il arriva vers le commencement de juillet 1704.

Le Cap, aujourd'hui ville considérable, étoit alors bien peu de chose, et commençoit à peine à se relever des désastres qu'il avoit essuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois en cinq ans par les Anglais et les Espagnols, réunis ensemble contre la France. Les débris sauvés des colonies de Saint-Christophe et de Sainte-Croix avoient jeté du monde au Cap, qui commençoit à se repeupler. Mais ces misérables colons, que l'ennemi avoit dépouillés de tous leurs biens, se trouvoient dans une triste situation. Ce fut une ample matière au zèle du Missionnaire; mais, quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvoit guère leur donner que des assistances spirituelles, les Anglais ayant enlevé tout ce que pouvoit avoir acquis la Mission de Saint-Christophe, et le Père se trouvant au Cap dans l'embarras d'un nouvel établissement. La charité, qui est ingénieuse, lui fit trouver une ressource aux misères publiques; il les représenta vivement, et il proposa, comme un remède nécessaire et convenable, d'établir une association de dames pieuses qui, par leurs charités et leurs soins, se fissent un devoir de visiter les malades et les personnes nécessitées qui n'osoient ouvertement demander l'aumône, et de leur procurer tous les soulagemens nécessaires. Comme il avoit le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein. Les principales dames de la ville se

firent un honneur d'entrer dans cette bonne œuvre. On vit donc en peu de temps une confrérie formée de Dames de Miséricorde : on éli-soit tous les ans une supérieure et une trésorière, et chacune des autres dames à leur tour, pour visiter les malades, et pour leur procurer chaque mois les secours de la confrérie. Ces dames ne bornèrent pas là leur charité ; elles établirent un hôpital pour les hommes, les femmes et les familles entières, réduits à l'aumône ou malades. On acheta deux maisons pour cela ; on établit un syndic : le tout sous la direction du supérieur de la Mission, qui assembloit ces dames une fois tous les mois. Cet hôpital dura jusqu'en 1707, où M. de Charité, commandant en chef après la mort de M. Augé, ayant besoin des emplacements de ce nouvel hôpital pour aligner la nouvelle place d'armes, détruisit les maisons, et en renferma le terrain dans cette place, sans donner aucun dédommagement aux Dames de la Miséricorde.

Il n'y avoit alors dans l'étendue de la dépendance du Cap que huit paroisses, savoir : le Cap, le Morne-Rouge, l'Accul, la Petite-Anse, le quartier Morin, Limonade, et deux au Port-de-Paix. Le Père Gouyé, procureur de la Mission, sachant le besoin qu'on avoit de sujets pour gouverner ces paroisses, avoit déjà écrit avec succès dans toutes les provinces de l'assistance de France, pour exciter le zèle et obtenir des Missionnaires. Le père Jean-Baptiste Le Pers, de la province de Flandre, fut des premiers à partir. Il arriva au Cap le 24 d'août 1704, et, dans le cours de l'année 1705, il fut suivi des Pères Olivier, Le Breton, Laval et

Boutin ; ainsi , avec le secours de deux prêtres séculiers qui se trouvèrent dans ces quartiers , le supérieur de la Mission eut de quoi remplir , dès cette année-là , toutes les paroisses vacantes. Il étoit juste de donner une forme stable à cette Mission ; c'est à quoi travailla efficacement le Père Gouye , en obtenant du roi des lettres patentes , qui furent enregistrées au parlement le 29 novembre 1704 : par ces lettres , le roi établit les jésuites dans l'administration spirituelle des colonies françaises de la côte de Saint-Domingue , depuis Monte-Christ jusqu'au mont de Saint-Nicolas , avec défense à tous prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette Mission sans le consentement exprès des jésuites. Le supérieur du Cap fut établi supérieur-général de la Mission.

Rien de plus déplorable que l'état où les Missionnaires jésuites , distribués dans les différentes paroisses , trouvèrent leurs églises. La plupart étoient ouvertes de toutes parts , et livrés nuit et jour à toutes sortes de profanations par les hommes et par les bêtes , sans que rien pût les défendre. J'excepte l'église du Cap , où il y avoit un tabernacle dans les formes , envoyé par le roi. Le premier soin des nouveaux Missionnaires fut donc de travailler à la réparation de leurs églises ; c'est en quoi se signalèrent surtout le Père Le Pers à Limonade , le Père Boutin à Saint-Louis , et le Père d'Autriche au Port-de-Paix.

Le Cap , déjà centre des Missions , et destiné à être la ville principale et comme la capitale de la colonie française à Saint-Domingue , ne se distinguoit pas avantageusement par son église ,

qui n'étoit encore qu'un assez mauvais bâtiment de bois palissadé à jour, suivant l'ancienne manière de bâtir du pays, d'ailleurs assez mal-propre et mal pourvue d'ornemens. C'étoit sans doute en cet état que l'avoit trouvé le Père Labat, si connu par ses Mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence, et qui s'en plaint amèrement dans la description qu'il en fait. Mais, quand il y passa en 1703, cette ville ne faisoit encore que de se relever de deux incendies consécutifs; et d'ailleurs les églises de la colonie, en proie, pour ainsi dire, au premier venu qui vouloit s'en emparer, ne pouvoient guère être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zèle des Missionnaires réveilla l'indolence des habitans, qui se sentoient encore de la licence de la Sibuste. On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une église. Le Père Boutin, qui s'y trouvoit alors en qualité de curé, et qui venoit tout récemment d'achever l'église de Saint-Louis, qu'il avoit bâtie sans le secours d'aucun entrepreneur, prit encore sur lui d'en faire autant au Cap, et il en vint à bout. M. le comte d'Arquian, gouverneur de la ville, fut prié de poser la première pierre. Ce fut le 28 mars 1715, et en trois ans et demi (ce qui est prompt, vu la lenteur ordinaire des entreprises du pays) que l'église se trouva en état d'être bénie le 22 décembre 1718, sous le titre de l'*Assomption de la sainte Vierge*. C'est un grand bâtiment de maçonnerie de 120 pieds de long sur 45 de large. En général, il est d'assez bon goût, quoique trop simple par le dedans, et trop peu spacieux aussi pour la quantité de monde qui

est dans la ville. La sacristie est bien fournie et bien entretenue; ses ornemens sont beaux, et le service divin s'y fait avec autant d'ordre et de dignité qu'en aucune province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'église; c'est une tour carrée où il y a une assez belle sonnerie et une horloge qui s'entend dans toute la ville.

Je ne m'amuserai point ici, mon révérend père, à vous faire le détail des Missionnaires arrivés depuis ce temps-là, ni à vous marquer les nouveaux établissemens de paroisses à mesure que la colonie s'est étendue. Vous en jugerez par l'exposé que je vais vous tracer de l'état présent de cette Mission. Je parcourrai pour cela assez rapidement les différentes paroisses qui sont sous la direction du supérieur-général, et je ne m'arrêterai qu'autant qu'il sera nécessaire à quelques circonstances particulières qui méritent attention.

Le Cap qui, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs et de quelques magasins pour les embarquemens, est présentement une ville considérable. Elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie, et qui lui font une espèce de couronnement. Ces montagnes, qui sont ou cultivées par des habitans ou boisées par la nature, forment un amphithéâtre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus longue partie de la ville s'étend tout du long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit, et qui est toujours remplie d'un grand nombre de toute espèce de bâtimens. Il n'en vient guère moins de cinq cents

chaque année, tant grands que petits; ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel, qui donne à la ville un air animé. Toutes les rues en sont alignées et se coupent dans les traverses à angles droits; elles ont toutes trente à quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes, sur laquelle l'église paroissiale fait face. Au milieu est une fontaine; on a planté sur les extrémités des allées d'arbres qui donneront de l'ombrage et de la fraîcheur. Les maisons n'en sont pas fort belles, mais elles sont assez riantes, et bâties pour la fraîcheur et pour la commodité du commerce. C'est à trois incendies que le Cap doit son embellissement. Pour se garantir de pareils accidens, on s'est mis depuis dans le goût de bâtir en maçonnerie, et l'on fait tous les jours de nouvelles maisons qui, avec l'agrément, auront plus de solidité. Les bâtimens les plus considérables sont d'assez belles casernes où tous les soldats ont leur logement, et un grand magasin du roi sur le bord de la mer, où le conseil supérieur et la justice ordinaire tiennent leurs séances.

Notre logement est dans un des endroits les plus élevés du Cap: on y arrive par une fort belle avenue de grands arbres qu'on appelle *poiriers de la Martinique*, parce que la feuille de ces arbres ressemble assez à celle des poiriers d'Europe. Cette allée donne un ombrage et une fraîcheur qu'on ne sauroit trop estimer dans un pays aussi chaud que celui-ci. La maison ne répond point à cela; c'est une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité; nous y sommes très-mal et très-étroit-

ment logés , mais la situation est belle et l'air fort bon. Ce qu'il y a de plus considérable , c'est une chapelle dédiée à saint François-Xavier ; elle est toute de pierres de taille , et fort bien décorée. Nous avons à nos côtés (la rue seulement entre deux) le couvent des religieuses de la congrégation de Notre-Dame , qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes créoles. Cet établissement , si nécessaire , n'a pas encore la forme qu'il doit avoir. Le feu Père Boutin , qui en est le fondateur , avec le plus grand zèle et les meilleures intentions du monde , n'avoit pas le goût le plus sûr pour l'architecture. Comme il n'avoit pensé qu'au plus pressé , tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides ni proportionnés. Cette ville est la résidence ordinaire du gouverneur , de l'état-major , du conseil supérieur ; ce qui , avec les officiers de la juridiction ordinaire , les négocians de la ville et ceux de la rade , les allans et venans de la plaine , tant blancs que noirs et métis , met dans le Cap environ dix à douze mille âmes.

Outre un bel hôpital du roi , qui est à une demi-liene du Cap , qui a plus de quatre-vingt mille livres de revenu , et où sont reçus et traités tous les pauvres et les soldats malades , il s'est formé en cette ville , depuis quelques années , trois établissemens de charité , qui sont d'une grande ressource pour les pauvres. Le premier est appelé *Maison de Providence des hommes*. Il y a quelque temps qu'un de nos Missionnaires , curé du Cap , fut touché de la misère de quantité de personnes qui viennent ici dans l'espérance de s'enrichir ; et qui souvent , n'ayant ni moyens de subsister , ni asile où

se réfugier, prennent du chagrin, et bientôt après, saisis par la maladie, périssent misérablement dans le lieu même où ils avoient espéré faire quelque fortune. Ce Missionnaire pensa que ce seroit une œuvre bien charitable, et en même temps d'une grande utilité pour la colonie, de former un établissement où ces pauvres gens fussent reçus et entretenus, jusqu'à ce qu'il se présentât des emplois qui pussent leur convenir, suivant leurs talens et leurs professions. Il s'ouvrit sur son projet à un homme vertueux et intelligent, et, l'ayant trouvé dans une disposition favorable de se prêter à ses vœux, ils mirent incessamment la main à l'œuvre. Le séculier offrit pour cela une petite maison avec son emplacement, qu'il avoit en propre, où l'on se propose de faire une augmentation de bâtimens, et le Missionnaire s'engagea, de son côté, à nourrir et à entretenir les pauvres nouvellement arrivés. On en vint bientôt à l'exécution, et on ne manqua pas de pratiques. Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la colonie, chacun y applaudit, et se proposa de le favoriser suivant ses facultés. Les gouverneurs-généraux, l'intendant et le conseil supérieur du Cap, en prirent connoissance, y donnèrent leur approbation, et promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap, du côté des montagnes, où il y avoit du logement, du terrain, des nègres pour le faire valoir, et beaucoup de commodités, entre autres une belle source qui est au pied de la maison, avantage si précieux dans des climats tels que celui-ci; et l'on y transporta le nouvel établissement, qui fût ap-

pelé la *Maison de la Providence*. Le sieur de Castelveyre, qui est celui qui a consacré à ce pieux monument ses facultés et ses soins, en fut établi le premier hospitalier. Il y fait sa résidence, et tout le détail roule sur lui; on y tient bureau tous les lundis, où se trouvent deux administrateurs séculiers, et le curé du Cap qui en est administrateur né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus: ils y sont nourris et entretenus jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap ou à la plaine. En attendant on les occupe à quelque travail pour la maison. On y reçoit, outre ceux-là, tous les convalescens qui sortent de l'hôpital du roi, et tous les pauvres de la ville, dans laquelle on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendiens, puisqu'ils trouvoient le vivre et le couvert à la Providence, et que quand ils mendoient ce n'étoit que pour avoir de quoi s'enivrer; désordre jusqu'à présent trop commun, et auquel on s'est principalement proposé de remédier, en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades, on les fait porter à l'hôpital du roi. Voilà déjà plus de six cents personnes, suivant les registres de cette maison, qui y ont passé, et qui, y ayant été reçues, ont été placées ensuite dans différens endroits. Si on avoit eu, il y a trente ans, un pareil établissement, on auroit conservé, dans la seule dépendance du Cap, plus de trente mille colons que la misère et le désespoir ont fait périr. Cette maison prend tellement faveur et est si fort au gré des habitans, qu'il s'y fait depuis quelque temps des legs et des donations considérables. On ne les

hasardoit dans les commencemens qu'avec crainte, parce qu'on ne voyoit encore rien de bien solide; mais monsieur le général et monsieur l'intendant ont bien voulu y pourvoir, en déclarant, par une ordonnance spéciale, et en vertu de l'autorité du roi dont ils sont dépositaires, que ces maisons de Providence, si utiles au public, doivent être censées capables de recevoir et accepter toutes sortes de donations et de legs. Une déclaration si précise a rassuré le public, et a donné une nouvelle chaleur à la charité.

Le second établissement est aussi une maison de Providence pour les femmes. Il se trouve, parmi le nombre des habitans aisés de cette ville, quantité de pauvres femmes âgées, hors d'état de pouvoir gagner leur vie, et à qui on étoit obligé de fournir de quoi payer les loyers des maisons où elles ont leur logement; ce qui va loin dans cette ville où les loyers sont extrêmement chers. Cela inspira au Missionnaire-curé du Cap la pensée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres, dans lesquelles on donneroit logement à ces personnes indigentes; et c'est ce qu'il a exécuté avec succès. Le troisième établissement de charité, qui est tout récent, est un petit hôpital pour les femmes malades, établissement extrêmement nécessaire; car, comme dans un pays aussi malsain que celui-ci il y a toujours des malades dans la ville, lorsqu'il se trouvoit des femmes ou nouvellement arrivées, sans moyens et sans connoissances, ou anciennes dans le pays, mais réduites à la mendicité, on ne savoit où les loger pendant leurs maladies: on étoit encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires, faute de

domestiques et de personnes capables de les soigner ; ou du moins , comme on se trouvoit en ces occasions obligé de partager ses attentions , ces difficultés multiplioient extraordinairement les frais et les dépenses. Ce qu'on souhaitoit donc depuis long-temps vient enfin de réussir depuis peu , par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap , nommé *François Delioules* , a faite en mourant , d'une jolie maison et de ses dépendances , à condition qu'elle serviroit à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette maison , qui s'appelle *Sainte-Elisabeth* , est gouvernée par les mêmes administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef lieu de la Mission. C'est là que réside le supérieur-général , qui de temps en temps fait sa tournée pour visiter les paroisses et les églises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre prêtres , en comptant le supérieur et deux frères. Le curé de la paroisse , qui a un vicaire sous lui , est pour les habitans blancs du Cap. Il y a un curé pour les nègres , qui prend aussi soin des marins. Il y a au Cap une école pour les garçons , mais elle est peu stable ; et une des choses qu'il seroit ici le plus nécessaire d'avoir , c'est , par exemple , des frères des écoles chrétiennes , qui s'acquittassent de l'importante fonction de l'instruction de la jeunesse , non par un esprit mercenaire , comme font ceux dont on est obligé de se servir , mais dans un esprit de religion et avec un désir de procurer la gloire de Dieu. La jeunesse d'ici est perverse , indocile , ennemie de l'application , volage , gâtée par la tendresse aveugle de leurs pères et mères , peut-

être par les nègres et les négresses, auxquels ils sont livrés dès qu'ils ont vu le jour; apprenant néanmoins aisément à lire, et ayant une disposition marquée pour l'écriture. Les dimanches et les fêtes, outre la première et la seconde messe, qui se disent l'une au lever de l'aurore, l'autre à sept heures, il y a encore une grand'messe chantée à huit heures et demie; ensuite la messe, qu'on appelle *des nègres*, parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette messe des cantiques, et on fait aux esclaves qui sont présens une explication de l'Évangile, et des instructions qu'on proportionne à leur capacité. Outre ce catéchisme, on en fait un trois fois la semaine, pendant le carême, pour disposer les enfans à la première communion. Le curé des nègres fait aussi, toutes les fêtes et dimanches, à l'issue des vœpres paroissiales, une instruction aux nègres, et tous les soirs des jours ouvrables, à la fin du jour, on rassemble ce que l'on peut de nègres pour leur faire la prière, et pour disposer les prosélytes au saint baptême.

La paroisse la plus voisine du Cap, en tournant à l'est, est la Petite-Anse. C'est un des quartiers les plus anciennement établis de la colonie. Les fonds de terre y sont admirables: il y a près de cinquante sucreries roulautes, plusieurs belles raffineries, et au moins six mille nègres esclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plupart des propriétaires des habitations de ce quartier, ainsi que ceux du voisinage, sont en France, et font régir leurs biens par des procureurs et par des économes. A deux lieues de la Petite-Anse, un peu plus au nord,

est l'église du quartier Morin, laquelle est sous le titre de Saint-Louis. Ce quartier l'emporte sur tous ceux de la colonie pour la honté du terrain, la beauté des chemins et la richesse des habitations. Il est redevable en partie de tous ces ornemens à feu M. de Charite, qui en a été gouverneur. L'église paroissiale, qui est de briques, et qui a été nouvellement réparée, est fort jolie, et sur-tout d'une très-grande propreté. Il y a un autel à la romaine, un baldaquin et un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais c'est toute plaine, et la meilleure qualité de terrain qu'on puisse souhaiter pour la culture. Il y a autant de nègres à peu près qu'à la Petite-Anse. Cette paroisse se glorifie avec raison d'avoir eu assez long-temps pour curé le Père Olivier, de la province de Guyenne, homme véritablement respectable par toutes les vertus propres à un Missionnaire. Il avoit une douceur, une modestie et une simplicité religieuse qui lui gardoient d'abord l'estime et la confiance des personnes qui avoient affaire à lui. Son zèle pour le salut des âmes étoit infatigable. Sitôt qu'il étoit appelé pour quelques malades, il y couroit sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fièvres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les nègres esclaves trouvoient toujours dans lui un père et un défenseur zélé. Il les recevoit avec bonté, les écoutoit avec patience, les instruisoit avec une application singulière. Le Père Olivier joignoit à ces vertus une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choses, une

délicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule. Il n'employoit guère moins de trois heures chaque jour pour le saint sacrifice , tant pour s'y disposer que pour l'offrir , et pour faire son action de grâces. Il mourut le 28 mars 1731 , âgé d'environ cinquante-huit ans , après avoir été vingt-six ans dans la Mission dont il avoit été supérieur pendant quatre ans. Sa mémoire est ici dans une extrême vénération , et toute la colonie le regarde comme un saint.

Je terminerai cette lettre par le juste éloge qui est dû à la mémoire du Père Pierre-Louis Boutin , que la Mission a perdu le 22 décembre de l'année précédente. Tout le monde le regarde avec justice comme l'apôtre de Saint-Domingue. Il y vint , comme nous l'avons dit , en 1705 , et , pendant trente-sept ans qu'il a passés dans la mission , il y a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque , qui , bien loin de se démentir un seul moment , a paru aller en augmentant jusqu'à la fin de ses jours. La réputation de son mérite et de sa sainteté s'étoit répandue par toute la France , bien des années avant son décès , surtout dans les ports de mer et parmi les marins avec lesquels il avoit un rapport plus spécial , s'étant chargé du soin de la rade où il faisoit toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parloient que du Père Boutin , qui étoit leur père et leur directeur. Ce saint Missionnaire étoit natif de la Tour-Blanche en Périgord , et avoit été reçu jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçoit dans lui une sainteté éminente : un visage pâle et exténué , un regard extrêmement modeste , des yeux cependant vifs , qui s'allumoient quand

il prêchoit ou parloit de Dieu , une voix plus forte que ne sembloit promettre un corps aussi maigre et aussi décharné. Sa manière de prêcher étoit simple et peu recherchée. Il parloit de l'abondance du cœur, et cherchoit plus à corriger les mœurs qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux esprits. Il avoit cependant des saillies d'une éloquence forte , qu'animoient encore des tons de voix éclatans , qui portoient la frayeur dans l'âme des plus endurcis. Sa morale étoit sévère , et son extérieur ne respiroit qu'austérité ; mais les pécheurs pénitens étoient sûrs de trouver en lui toute la charité et toute la douceur qui pouvoient achever de les gagner à Jésus-Christ. Aussi la confession faisoit-elle une des occupations les plus pénibles et les plus continuelles de sa vie. Il se rendoit à l'Eglise paroissiale dès la pointe du jour, et se tenoit toujours prêt pour écouter ceux qui vouloient s'adresser à lui. On le voyoit , surtout les fêtes et les dimanches , assidu au tribunal. Les matelots et les nègres étoient ceux à qui il donnoit plus volontiers son attention ; il les écoutoit avec patience , et ne finissoit point avec eux qu'il ne les eût instruits suivant leurs besoins.

Les premiers essais de son zèle, à son arrivée à la Mission , furent d'abord employés à l'Accul , et ensuite dans les quartiers les plus éloignés , c'est-à-dire les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avoit fait au Port-de-Paix et à Saint-Louis , où il avoit été pendant quelque temps chargé seul du soin de ces deux immenses quartiers. On ne peut se figurer la fatigue que lui causa la construction de l'église de Saint-Louis. Il eut le malheur de

trouver le commandant de ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de sorte que , bien loin d'en être soutenu ou aidé dans l'entreprise du bâtiment de l'église , il en fut sans cesse contrarié ou molesté. Mais le caractère naturellement ferme du Père Boutin, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu et du bien spirituel du prochain , le soutint au milieu de ces contradictions. Et d'ailleurs M. le comte de Choiseul , alors gouverneur-général de la colonie , ayant pris connoissance de ces différends , plein lui-même de zèle pour la religion et d'amitié pour le Missionnaire jésuite , les fit cesser par son autorité , et ordonna que le Père ne fût plus troublé dans ses pieux travaux. Il les continua donc , et vint à bout d'achever cette église , non-seulement par ses soins , mais encore par ses épargnes sur sa nourriture , ayant pour cet effet obtenu une permission spéciale de notre révérend Père général. Ces travaux et les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles et si étendus , donnèrent une atteinte fâcheuse à sa santé , qui étoit naturellement assez robuste. Ce fut particulièrement au Cap (où il se trouva fixé , par l'obéissance , neuf années après avoir travaillé dans différentes paroisses des environs) , qu'il eut occasion de faire éclater son zèle et ses talens apostoliques. En qualité de curé du Cap , il se trouva , comme je l'ai dit , chargé du détail de la conduite de l'église que les habitans firent alors bâtir. Il n'y eut pas peu à souffrir de la part de certains génies qui n'aiment point à faire le bien , et qui sont jaloux lorsqu'ils le voient faire aux autres. Le saint Missionnaire ,

après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui vouloient bien l'entendre , n'opposoit aux autres qu'une patience inaltérable et une application continuelle à pousser l'ouvrage entrepris. Il n'en étoit pas moins assidu à l'église et auprès des malades , pour l'assistance desquels Dieu lui avoit donné un talent particulier. On a demandé cent fois , et on est encore à comprendre comment il étoit possible qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes. Il n'en paroissoit cependant pas plus ému , quelque affaire qu'il eût ; et son extérieur toujours composé étoit le signe de la tranquillité intérieure dont il jouissoit au milieu des plus accablantes occupations. Ce ne pouvoit être que le fruit d'une union intime avec Dieu qu'il avoit toujours présent , et qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut assurer qu'il pratiquoit à la lettre le précepte évangélique de prier sans cesse. Toujours levé à l'heure marquée par la règle , après son oraison , il se rendoit à la chapelle domestique , où , après avoir éveillé les nègres de la maison , il leur faisoit la prière ; après quoi , rendu à l'église paroissiale , il y restoit à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessionnal. Il passoit en cette posture quelquefois deux ou trois heures dans un recueillement et une dévotion qui étoient d'un grand exemple. On disoit qu'il falloit qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps , dans un pays si chaud , une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la cure du Cap , il se borna alors au soin des nègres et à celui des marins. Ce n'est que

depuis peu qu'on a porté un règlement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin. Ce règlement est que les commandans des bâtimens doivent, sitôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin au Cap, pour leur faire administrer les derniers sacrements, s'il est besoin, et de là les faire porter à l'hôpital. Avant cela, il falloit que le Missionnaire allât près d'une lieue en rade, et se rendit en canot à bord de chaque bâtiment où il y avoit des malades; de sorte qu'il arrivoit souvent qu'à peine le Missionnaire étoit de retour d'un bâtiment qu'il falloit repartir pour se rendre à un autre, et cela jour et nuit.

Le soin des nègres est au Cap d'un détail bien fatigant. Il y en a plus de quatre mille, soit dans la ville, soit dans la dépendance de la paroisse, qui s'étend à une grande lieue aux environs, dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-dessus des autres, très-difficiles à aborder. Le père Boutin s'étoit fait une étude particulière pour la conduite et l'instruction des nègres; ce qui demande une patience et un zèle à toute épreuve. Ces gens-là sont grossiers, d'une conception dure, ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guère, et qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le saint Missionnaire, qui regardoit ces malheureux comme des élus que la Providence tire de leurs pays dans la vue de leur faire gagner le ciel, par la misère et par la captivité à laquelle leur condition les assujettit, étoit venu à bout, par un travail long et opiniâtre, de les entendre et d'en être lui-même

entendu. Il avoit acquis une connoissance suffisante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée, qu'on transporte dans nos colonies; connoissance infiniment difficile à acquérir, parce que ces langues barbares, qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, sont encore très-différentes entre elles, et qu'un Sénégalois, par exemple, n'entend en aucune manière un Congo, etc. Il se servoit de ces connoissances pour les nègres nouveaux qui, tombant malades avant que d'avoir appris assez de français pour être disposés au baptême, n'auroient pu autrement recevoir cette grâce avant leur mort. Quant à ceux qui, après un séjour de quelque temps dans ces colonies, commençoient à entendre un peu de français, le Père Boutin, dans les instructions publiques qu'il leur faisoit, proportionnoit le style de ses discours à leur manière de s'exprimer, qui est une espèce de baragouinage dont ils ne se défont jamais, et suivant lequel il est nécessaire de leur parler si l'on veut en être entendu. Cette méthode d'instruire est très-rebutante, parce que le nègre, qui a une intelligence bornée et une émulation au-dessous du médiocre, demande, pour faire quelque fruit, qu'on lui rebatte en cent façons différentes, et dans sa manière de penser, les premiers principes de la religion.

C'est le Père Boutin qui le premier a mis les chefs de famille, qui ont des nègres à baptiser, sur le pied de les envoyer tous les soirs sur le perron de l'église, où il leur faisoit le catéchisme pour les disposer à recevoir le saint baptême, ce que l'on continue encore aujourd'hui. Il se conformoit, pour le baptême des

adultes, à l'ancienne coutume de l'Eglise, c'est à-dire qu'excepté quelques circonstances particulières, il ne faisoit ces sortes de baptêmes que deux fois l'année : le samedi-saint et la veille de la Pentecôte. C'étoient pour lui des jours d'une fatigue incroyable, n'ayant guère moins à la fois de deux ou trois cents adultes. C'est aussi lui qui a établi, les fêtes et les dimanches, une messe particulièrement pour les nègres, laquelle se dit quelque temps après la grand-messe paroissiale. Il commençoit cette messe par des cantiques spirituels sur le saint sacrifice, qu'il chantoit, et dont il leur faisoit répéter après lui chaque vers ; il leur faisoit faire la prière ordinaire du matin. Après l'évangile de sa messe, il leur expliquoit l'évangile du jour ; le tout suivant leur style, mais en y mêlant de temps en temps bien des choses pour l'instruction des blancs qui assistent à cette messe. Il la terminoit par le catéchisme ordinaire, ce qui le tenoit presque tous ces jours-là jusqu'à midi ; et cela si régulièrement, que, pendant vingt-trois ans qu'il a été au Cap, à peine y a-t-il manqué une fois, sans doute par une bénédiction particulière du Seigneur, qui, malgré la foiblesse apparente de sa complexion, le soutenoit ainsi dans un travail si continuel, et dans un climat où les chaleurs violentes épuisent et abattent ceux mêmes qui sont dans l'inaction. Il s'étoit rendu l'abstinence si familière qu'on peut dire que toute l'année étoit un carême perpétuel pour lui. Il étoit rare de le voir prendre quelque chose avant midi. Il ne se rendoit que vers cette heure-là à la maison, épuisé par ses fonctions ordinaires ; mais il ne

se plaignoit jamais. Il n'usoit au repas que des viandes les plus communes, et ne buvoit que de l'eau rougie. Après le repas, et surtout le soir, il se rendoit à la chapelle, et passoit à genoux devant le saint-sacrement le temps que la règle même permet de donner à quelque récréation; mais ce saint homme ne connoissoit aucune espèce de délassement. Il terminoit la journée par la prière aux nègres domestiques, qu'il leur faisoit tous les jours, soir et matin. Le zèle du fervent Missionnaire, toujours attentif au bien spirituel de la colonie, lui faisoit sans cesse former des projets dont on ne pouvoit venir à bout que par une patience aussi laborieuse que la sienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du Roi, qui n'étoit pas aussi rangé qu'il l'est actuellement, le Père Boutin en forma un dans la ville même, et y reçut tous les malades qui s'y présentèrent. Ils y étoient traités avec le secours des charités qu'il pouvoit obtenir. Cet établissement inquiéta les religieux de la Charité, chargés du soin de l'hôpital du Roi: il eut à ce sujet des plaintes et des représentations. Le Père, qui ne cherchoit que le soulagement des pauvres, ne demanda pas mieux qu'à s'épargner les frais et les peines de soutenir un hôpital à ses dépens, pourvu que les religieux de l'hôpital du Roi consentissent à recevoir tous les malades nécessaires de la ville. On fit donc une assemblée de notables, à laquelle présidèrent messieurs le général, l'intendant, le gouverneur du Cap, et où se trouvèrent, avec les religieux de la Charité, le Père Boutin et le Père supérieur de la Mission, qui étoit pour lors le

Père Olivier. Les religieux de la Charité ayant consenti à recevoir tous les malades de la ville qui se présenteroient, le Père Boutin renonça à son hôpital, et ne pensa plus qu'à tourner son zèle vers d'autres objets de charité.

Il y avoit alors grand nombre de filles orphelines qui avoient peine à trouver des personnes charitables qui les fissent subsister. Le Père Boutin ne crut pas pouvoir employer plus utilement les fonds qu'il pouvoit avoir acquis, soit par le casuel que des privilèges particuliers permettent à nos Missionnaires de recevoir pour les employer en œuvres pies, soit par des aumônes qu'on lui mettoit entre les mains. Il avoit, dans cette vue, acquis des emplacements au Cap, sur lesquels il fit bâtir. Il ne fut pas long-temps sans y avoir une quinzaine de petites orphelines. Deux personnes dévotes se consacrèrent à leur conduite. Elles se chargèrent, outre cela, de l'école pour les petites filles du Cap, qu'elles y enseignoient gratuitement. On formoit dans cette maison ces jeunes filles non-seulement à la piété, mais encore à la lecture et à l'écriture. On les instruisoit à travailler à tous les petits ouvrages qui sont du ressort du sexe, et qui pouvoient leur servir par la suite, ou à gagner leur vie, ou à se rendre utiles dans un ménage. On a vu quantité de ces orphelines s'établir avantageusement, et porter avec elles dans les familles les fruits d'une éducation chrétienne. Cet établissement n'étoit là que le prélude d'un projet plus solide et plus étendu, et qui tenoit fort au cœur du vertueux Missionnaire: c'étoit de faire venir des religieuses d'Europe pour faire élever ici les jeunes filles créoles. Les habitans

de Saint-Domingue, isolés dans leurs habitations, n'ont ni les moyens ni peut-être le courage d'élever leurs enfans comme il faut. Les plus aisés prenoient le parti de les envoyer en France; mais ce qui est utile et nécessaire aux garçons est rempli d'inconvéniens pour les filles, parce que les retours, à un certain âge où il faut les confier à des marins, deviennent tout-à-fait hasardeux : dangers trop réels, et dont nous n'avons malheureusement vu que trop d'exemples. La colonie sentoit vivement ce besoin. Le Père Boutin eut seul le courage d'entreprendre d'y remédier. Il en falloit beaucoup pour surmonter toutes les difficultés qui se présentoient dans l'exécution d'un pareil projet. C'est pourtant de quoi il est heureusement venu à bout. Il crut que personne n'étoit plus convenable pour cela que les filles religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dont le premier établissement s'est fait à Bordeaux, et qui ont plusieurs maisons dans la Guyenne, dans le Périgord et dans d'autres provinces de France. Le Père Boutin, qui les avoit connues particulièrement, leur écrivit plusieurs lettres pour leur proposer son projet, et pour les déterminer à accepter ses offres. En leur faisant envisager le bien qu'il y avoit à faire, il ne leur dissimula pas ce qu'elles auroient à souffrir. Il n'eut pas de peine à décider ces saintes filles, qui, ne cherchant, suivant leur institut, que la gloire de Dieu et le salut des âmes, parurent ravies de se prêter à une aussi sainte œuvre que celle qu'on leur proposoit.

Le Père Boutin avoit cependant disposé toutes choses de longue main. Il s'étoit hâté d'accom-

moder la maison des Orphelines , et de la mettre en état , par les augmentations et les arragemens qu'il y fit , de recevoir la communauté qu'il attendoit et les pensionnaires qu'on ne pouvoit manquer d'avoir. Dans une assemblée des autorités du pays et des notables , il passa un acte de donation entière de tout ce qu'il avoit en fonds de terres , en maisons et autres choses , aux dames religieuses de Notre-Dam . Cet acte , signé de lui et du supérieur de la Mission et accepté par la colonie , fut envoyé à la cour , qui expédia les lettres patentes pour l'établissement de ces filles au Cap. Elles arrivèrent enfin. Le choix n'en pouvoit être mieux fait la plupart étoient d'une condition distinguée , et d'un âge mûr. C'étoit leur maison de Périgueux qui avoit fourni ses premiers sujets. On admira avec raison le courage de ces saintes filles , qui paroissoit bien au-dessus de leur sexe. Elles ne tardèrent pas à mettre la main à l'œuvre : on vouloit de toutes parts leur envoyer des pensionnaires ; mais , faute de bâtimens , il fallut se borner à un nombre assez médiocre. Le Père Boutin , comme leur fondateur , prit le soin de les diriger dans le temporel comme dans le spirituel. Il se chargea encore du soin des pensionnaires , ce qu'il a continué jusqu'à la fin de ses jours. Il ne cessa , depuis l'arrivée de ces religieuses , de faire travailler à augmenter ou à réparer leurs bâtimens , où , comme je l'ai déjà dit , il a fait paroître plus de zèle que d'intelligence. Ce n'est pas qu'il manquât de lumières pour l'architecture ; mais cette maison , commencée pour d'autres desseins , et augmentée pièce à pièce , suivant les besoins , ne pouvoit

guère prendre une forme bien régulière. Aussi l'intention du roi est-elle que ces dames, laissant là tous ces bâtimens qu'elles occupent présentement, en commencent un autre plus commode pour elles et pour les pensionnaires : c'est à quoi elles travaillent présentement.

Le Père Boutin eut la consolation de goûter pendant les dernières années de sa vie le fruit de ses travaux. Il vit les religieuses établies, et s'appliquant avec courage à l'éducation de la jeunesse; il vit quantité de ses pensionnaires, après y avoir fait leur temps, s'établir dans le monde, et faire honneur à l'éducation qu'elles y avoient reçue; mais ce ne fut pas sans essayer bien des croix et des contradictions. La liberté apostolique de ses discours, ses démarches pour s'opposer au vice, son activité pour l'exécution de ses pieux desseins, lui suscitérent des ennemis de tout état et des persécutions de plus d'une sorte. La prudence humaine blâma plus d'une fois sa façon d'agir, et l'envie particulière, masquée de l'apparence du bien public, s'attacha à décrier ses projets et à noircir sa réputation. Le saint Missionnaire n'opposa jamais à tout cela que sa fermeté à soutenir les intérêts de Dieu et à souffrir les effets de la malice des hommes. C'est ainsi qu'il surmonta tout, et qu'il força enfin tout le monde à lui rendre justice, et à convenir que le zèle de la gloire de Dieu étoit le seul mobile qui le fit agir. Il y avoit déjà plusieurs années que ses adversaires étoient devenus ses admirateurs et ses panégyristes, tant la vertu solide et soutenue a de force et d'ascendant sur l'esprit de ceux mêmes qui lui sont le moins favorables. Pour nous, mon révérend Père, qui étions

à portée de voir de plus près le fond d'une vertu dont les personnes du dehors n'apercevoient qu'un éclat qui paroissoit malgré lui, nous avons toujours été infiniment édifiés de ses vertus vraiment religieuses. Nous avons admiré en lui une régularité qui ne s'est jamais démentie, un amour singulier de la pauvreté, une mortification continuelle, une charité tendre pour ses frères, enfin une union intime et continuelle avec Dieu; ce qui ne l'empêchoit cependant pas de cultiver, à quelques momens perdus, les plus hautes sciences, et particulièrement celle du mouvement des corps célestes; le tout, par l'utilité que cette étude peut avoir pour la religion. Il observoit exactement toutes les éclipses et les autres phénomènes célestes. Les Mémoires de Trévoux sont remplis de ses observations.

Le Père Boutin avoit paru jouir d'une assez bonne santé pendant une longue suite d'années. Depuis vingt-trois ans qu'il étoit au Cap, à peine l'avoit-on vu s'aliter une ou deux fois, tandis que les tempéramens les plus robustes de quantité de nos Missionnaires nouveaux venus cédoient tous les jours à la violence des maladies qui emportent tant de monde en ces colonies. C'étoit une espèce de prodige, qui jetoit tout le monde dans l'étonnement: comment un homme si sec, si décharné, accablé de tant de travail, et n'usant à l'égard de lui-même d'aucun ménagement, pouvoit-il se soutenir et vaquer à cette multiplicité d'occupations qui auroient donné de l'exercice à plusieurs autres? Mais enfin son heure arriva. On s'apercevoit depuis quelques mois qu'il tomboit, quoiqu'il ne se plaignit de rien, et qu'on ne vit aucun

changement à son train de vie ordinaire. Il fut
 attaqué tout à coup d'une espèce de pleurésie ,
 qui ne parut pas extrêmement dangereuse les
 premiers jours. On le crut même tiré d'affaire,
 lorsque tout d'un coup il mourut , le vendredi
 21 novembre 1742 , âgé de soixante-neuf ans
 et quelques mois. Comme on s'étoit flatté que
 sa maladie ne tireroit point à conséquence ,
 ayant paru hors de danger le vendredi au soir ,
 la nouvelle de sa mort , qui fut annoncée le sa-
 medi matin et qui se répandit partout en un
 moment , causa une consternation générale dans
 toute la ville. Connu partout , partout aimé et
 respecté , il fut universellement regretté. Il n'y
 eut en cela aucune différence entre les blancs
 et les nègres : tous , en gémissant sur la perte
 que faisoit la colonie , ne tarissoient point sur
 son éloge et ne balancoient pas à le mettre au
 rang des âmes bienheureuses les plus élevées
 dans le ciel. Son corps ayant été exposé dans
 notre chapelle domestique , ce fut toute la jour-
 née un concours prodigieux de personnes de
 tous les ordres qui s'empressoient à lui donner
 non-seulement des marques de regrets , mais en-
 core plus des témoignages de vénération ; et l'on
 vit se renouveler tout ce qui arrive d'ordinaire
 à la mort des saints , surtout cette ardeur d'ob-
 tenir quelques pièces de ses pauvres vêtemens ,
 ou quelque autre chose qui eût été à son usage.
 Comme nous nous trouvâmes peu de Mis-
 sionnaires au Cap , et qu'on se préparoit à faire
 les obsèques avec peu d'appareil dans notre cha-
 pelle domestique , il n'y eut pas moyen de tenir
 contre les cris du public et les instances réitérées
 de tous les marguilliers de l'église paroissiale ,

qui demandoient, au nom de tous, que, si on ne vouloit pas leur accorder le corps du Père Boutin pour l'inhumer dans leur église, on ne leur refusât pas au moins la consolation de sa présence pendant l'office de ses funérailles. Le supérieur général crut devoir se rendre à un empressement si unanime et en même temps si honorable à la mémoire du défunt. L'affluence fut grande : elle l'auroit été bien plus, si les habitans de la plaine avoient eu le temps de s'y rendre ; mais ceux qui ne purent point y assister des quartiers éloignés ne marquèrent pas moins, par leurs regrets et par leurs éloges, combien ils étoient sensibles à cette perte. On peut dire qu'il n'y a pas eu deux voix à ce sujet. Toute la colonie lui a dressé dans son cœur et dans sa mémoire un monument plus précieux que ceux qu'on élève si souvent avec tant de frais à la politique et à la vanité. Je suis avec respect, etc.

MISSIONS DE LA GUIANE.

LETTRE DU PÈRE CROSSARD AU PÈRE DE LA
NEUVILLE.

De l'île de Cayenne, le 10 novembre 1726

MON RÉVÉREND PÈRE, nous avons appris avec une joie sensible que la Providence vous avoit chargé du soin de nos Missions de l'Amérique méridionale. La Guiane, dont l'endroit le plus connu est l'île de Cayenne, en est une portion qui doit vous être chère. Vous y avez travaillé

pendant quelques années, et le zèle que vous y avez fait paroître nous répond de l'attention et des mouvemens que vous vous donnerez pour avancer l'œuvre de Dieu dans ces terres éloignées. Vous n'ignorez pas qu'il y a environ dix-huit ans que le Père Lombard et le Père Ramette se consacrèrent à cette Mission, et que, ayant appris à leur arrivée que le continent voisin étoit peuplé de quantité de nations sauvages qui n'avoient jamais entendu parler de Jésus-Christ, ils demandèrent avec instance la permission de leur porter les lumières de la foi. A peine leur fut-elle accordée, qu'à l'instant, sans autre guide que leur zèle, sans autre interprète que le Saint-Esprit, ils pénétrèrent dans la Guiane, et se répandirent parmi ces Indiens.

Ils mirent plus de deux ans à parcourir les différentes nations éparses dans cette vaste étendue de terres. Comme ils ignoroient tant de langues diverses, ils étoient hors d'état de se faire entendre; tout ce qu'ils purent faire dans ces premiers commencemens fut d'apprivoiser peu à peu ces peuples, et de s'insinuer dans leurs esprits en leur rendant les services les plus humilians : ils prenoient soin de leurs enfans ; ils étoient assidus auprès des malades, et leur distribuoient des remèdes dont Dieu bénissoit d'ordinaire la vertu ; ils partageoient leurs travaux, et prévenoient jusqu'à leurs moindres désirs ; ils leur faisoient des présens qui étoient le plus de leur goût, tels que sont des miroirs, des couteaux, des hameçons, des grains de verre coloré, etc. Ces bons offices gagnèrent peu à peu le cœur d'un peuple qui est naturellement doux et sensible à l'amitié. Pendant ce

temps-là les Missionnaires apprirent les langues différentes de ces nations ; ils s'y rendirent si habiles, et en prirent si bien le génie, qu'ils se trouvèrent en état de prêcher les vérités chrétiennes, même avec quelque sorte d'éloquence. Ils ne retirèrent néanmoins que peu de fruit de leurs premières prédications. L'attachement de ces peuples pour leurs anciens usages, l'inconstance et la légèreté de leur esprit, la facilité avec laquelle ils oublient les vérités qu'on leur a enseignées, à moins qu'on ne les leur rebatte sans cesse ; la difficulté qu'il y avoit que deux seuls Missionnaires se trouvassent continuellement avec plusieurs nations différentes, qui occupent près de deux cents lieues de terrain, tout cela mettoit à leur conversion un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs les fatigues continuelles auxquelles ils se livroient, et les alimens extraordinaires dont ils étoient obligés de se nourrir, dérangèrent tout à fait le tempérament du Père Ramette ; de longues et fréquentes maladies le réduisirent à l'extrémité, et m'obligèrent de le rappeler dans l'île de Cayenne.

Cette séparation fut pour le Père Lombard une rude épreuve et la matière d'un grand sacrifice. Son zèle néanmoins, loin de se ralentir, se ranima et prit de nouveaux accroissemens ; une sainte opiniâtreté le retint au milieu d'une si abondante moisson ; il résolut d'en soutenir le travail et d'en porter lui seul tout le poids. Il sentit bien que son entreprise étoit au-dessus des forces humaines ; il y suppléa par une invention que son ingénieuse charité lui suggéra. Il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu qui fût comme le centre d'où il pût

avoir communication avec tous ces peuples. Pour cela, il parcourut les diverses contrées; et enfin il s'arrêta sur les bords d'une grande rivière, où se jettent les autres rivières qui arrosent presque tous les cantons habités par les différentes nations des Indiens. Ce fut là qu'à la tête de deux esclaves nègres qu'il avoit amené de Cayenne, et de deux sauvages qui s'étoient attachés à lui, la hache à la main, il se mit à défricher un terrain spacieux. Il y planta du manioc, du blé d'Inde, du maïs, et différentes autres racines du pays, autant qu'il en falloit pour la subsistance de ceux qu'il vouloit attirer auprès de lui. Ensuite, avec les secours de trois autres Indiens qu'il sut gagner, il abattit le bois dont il avoit besoin pour construire une chapelle et une grande case propre à loger commodément une vingtaine de personnes. Aussitôt qu'il eut achevé ces deux bâtimens, il visita toutes les différentes nations, et pressa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfans. Il s'étoit rendu si aimable à ces peuples, et il avoit pris un tel ascendant sur leurs esprits, qu'ils ne purent le refuser. Comme il connoissoit la plupart de ces enfans, il fit choix de ceux en qui il trouva plus d'esprit et de docilité, un plus beau naturel, et des dispositions plus propres au projet qu'il avoit formé. Il conduisit comme en triomphe ces jeunes Indiens dans son habitation, qui devint pour lors un séminaire de catéchistes destinés à prêcher la loi de Jésus Christ. Le Père Lombard s'appliqua avec soin à cultiver ces jeunes plantes, et se livra tout entier à une éducation qui devoit être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue

française, et leur enseigna à lire et à écrire. Deux fois le jour, il leur faisoit des instructions sur la religion, et le soir étoit destiné à rendre compte de ce qu'ils avoient retenu. A mesure que leur esprit se développoit, les instructions devenoient plus fortes. Enfin, quand ils avoient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, et qu'il les trouvoit parfaitement instruits des vérités chrétiennes, capables de les enseigner aux autres, fermes dans la vertu, et pleins du zèle qu'il leur avoit inspiré pour le salut des âmes, il les renvoyoit les uns après les autres, chacun dans leur propre nation, d'où il faisoit venir d'autres enfans qui remplaçoient les premiers.

Quand ces jeunes néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes, ils s'attirèrent aussitôt leur admiration, leur amour et toute leur confiance. Chacun s'empressoit de les voir et de les entendre. Ils profitèrent en habiles catéchistes de ces dispositions favorables, pour civiliser les peuples qui formoient leur nation, et travailler, ensuite plus efficacement à leur conversion. Après quelques mois d'instructions purement morales, ils entamèrent insensiblement les matières de la religion. Les jours entiers et une partie des nuits se passoient dans ce saint exercice, et ce fut avec un tel succès qu'ils en gagnèrent plusieurs à Jésus-Christ, et qu'il ne se trouva aucun d'eux qui n'eût une connoissance suffisante de la loi chrétienne, et qui ne fût persuadé de l'obligation indispensable de la suivre. Toutes les fois que ces jeunes catéchistes faisoient quelque conquête, ils ne manquoient pas d'en donner avis à leur père commun. Ils lui rendoient compte tous les mois

du succès de leurs petites Missions, et lui marquoient le temps auquel il devoit se rendre dans leurs quartiers, pour conférer le baptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avoient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfans, des vieillards et des malades qui étoient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisoient eux-mêmes, et on ne peut dire de combien d'âmes ils ont peuplé le ciel après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du baptême. Je vous laisse à juger quelle étoit la joie du Missionnaire lorsqu'il recevoit ces consolantes nouvelles. Il visitoit plusieurs fois l'année ces différentes nations, et il retournoit toujours à son petit séminaire, chargé de nombreuses dépouilles qu'il avoit remportées sur la gentilité, par le ministère de ses chers enfans.

Le Père Lombard passa environ quinze ans dans ces travaux, toujours occupé ou à former d'habiles catéchistes, ou à aller recueillir les fruits qu'ils faisoient, ou à visiter les chrétiens naissantes. Cependant comme ces chrétiens devenoient de jour en jour plus nombreuses par les soins des jeunes Indiens qu'il avoit formés, il ne lui étoit pas possible de les cultiver et d'entretenir en même temps son séminaire; il falloit renoncer à l'un ou à l'autre de ces soins. Dans l'embarras où il se trouva, il prit le dessein de réunir tous les chrétiens dans une même bourgade. C'étoit une entreprise d'une exécution très-difficile. Une demeure fixe est entièrement contraire au génie de ces peuples; l'inclination qui les porte à mener une vie errante et vagabonde est née avec eux, et est entretenue par l'habitude que

forme l'éducation. Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du Missionnaire. Toutes les familles véritablement converties abandonnèrent leur nation, et vinrent s'établir avec lui dans cette agréable plaine qu'il avoit choisie sur les bords de la mer du Nord, à l'embouchure de la rivière de Kourou. Cette nouvelle colonie est actuellement occupée à bâtir une église, à former un grand village, et à défricher le terrain qui a été assigné à chaque nation. La difficulté étoit de dresser le plan de cette église, et de diriger les ouvriers qui y devoient travailler. Le Père Lombard fit venir de Cayenne un habile charpentier, qui pouvoit servir d'architecte dans le besoin. On convint avec lui de la somme de 1500 livres : toute modique que paroît cette somme, elle étoit excessive pour un Missionnaire destitué de tout secours, et ne trouvant que de la bonne volonté dans une troupe de néophytes qui sont sans argent et sans négoce. Son zèle toujours ingénieux lui fournit une nouvelle ressource.

Les Indiens qui devoient former la peuplade étoient partagés en cinq compagnies, qui avoient chacune leur chef et leurs officiers subalternes. Le Père les assembla et leur proposa le moyen que Dieu lui avoit inspiré pour procurer la prompte exécution de leur entreprise. Ce moyen étoit que chaque compagnie s'engageoit à faire une pirogue (c'est un grand bateau qui peut contenir environ cinq cents hommes). L'entrepreneur consentoit de prendre ces pirogues sur le pied de 200 livres chacune. Quoique ces Indiens soient naturellement indolens et ennemis de tout exercice pénible, ils se por-

tèrent à ce travail avec une extrême activité, et en peu de temps les pirogues furent achevées. Il restoit encore 500 livres à payer à l'entrepreneur. Le Père trouva de quoi suppléer à cette somme parmi les femmes indiennes. Elles voulurent contribuer aussi de leur part à une œuvre si sainte, et elles s'engagèrent de filer autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs (ce sont des espèces de lits portatifs qu'on suspend à des arbres); l'architecte les prit en paiement du reste de la somme qui lui étoit due. Tandis que les femmes filoient le coton, leurs maris étoient occupés à abattre le bois nécessaire à la construction de l'église. C'est ce qui s'exécuta avec une promptitude étonnante. Ils avoient déjà équarri et rassemblé les pièces de bois selon la proportion que leur avoit marquée l'architecte, lorsqu'il survint un nouvel embarras. Il s'agissoit de couvrir l'édifice, et pour cela il falloit des planches et des bardeaux; mais nos sauvages n'avoient nul usage de la scie. La ferveur des néophytes leva bientôt cette difficulté. Au nombre de vingt ils allèrent trouver un Français habitant de Cayenne, qui avoit deux nègres très-habiles à manier la scie; ils les lui demandèrent, et ils s'offrirent à le servir pendant tout le temps que ces deux esclaves seroient occupés à faire le toit de l'église. Cette offre étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée; des sauvages servirent le Français en l'absence des nègres, et les nègres finirent ce qui restoit à faire pour l'entière construction de l'église.

Telle est, mon révérend Père, la situation de cette chrétienté naissante : elle donne

comme vous voyez, de grandes espérances; mais ce qu'il y a de triste et d'affligeant, c'est qu'une si grande étendue de pays demanderoit au moins dix Missionnaires, et que le Père Lombard se trouve seul; que, bien qu'il soit d'un âge peu avancé, il a une santé usée de fatigues qui nous fait craindre à tout moment de le perdre; et que, s'il venoit à nous manquer, sans avoir eu le temps de former d'autres Missionnaires, et de leur apprendre les langues du pays, que lui seul possède, cet ouvrage, qui lui a coûté tant de sueurs et de travaux, et qui intéresse si fort la gloire de Dieu, courroit risque d'être entièrement ruiné. Vous êtes en état, mon révérend Père, de prévenir ce malheur; vous en connoissez l'importance, et nous sommes assurés de votre zèle. Ainsi nous espérons que vous nous procurerez au plus tôt un nombre d'ouvriers apostoliques capables par leurs talents, par leur patience et par leur vertu, de recueillir une moisson si fertile. Je suis avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE LOMBARD

AU RÉVÉREND PÈRE CROISÉ.

A Kourou, dans la Guiane, le 23 février 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE, la dernière lettre du Père Fauque vous aura déjà fait connoître Ouyapoc; c'est une grande rivière au-dessus de Cayenne:

le roi vient d'y établir une colonie , dont il nous a confié le soin pour ce qui regarde le spirituel , en nous chargeant en même temps de faire des Missions aux environs de cette rivière , où les nations indiennes sont en bien plus grand nombre qu'à Kourou. Le frère Dumolard va d'abord travailler à l'embellissement de l'église de Kourou , et à la construction d'une maison pour les Missionnaires ; car jusqu'ici nous n'avons logé que dans de petites huttes à l'indienne : après quoi , lorsqu'il s'agira de former des peuplades , il n'aura guère le temps de respirer. Je prévois ce qu'il en coûtera de dangers et de fatigues aux Missionnaires , pour aller chercher les Indiens épars çà et là dans les retraites les plus sauvages où ils se cachent , et pour les rassembler dans un même lieu ; je l'ai éprouvé plus d'une fois , et tout récemment une excursion que j'ai faite chez les Maraones m'a mis dans un état où , pendant quelques jours , on a appréhendé pour ma vie. Je croyois ne pouvoir jamais me tirer des bois et des ravines ; et , pour surcroît de disgrâces , étant tout couvert de sueur , il me fallut essuyer une pluie continue pendant une partie de la nuit. A deux heures du matin , j'arrivai tout transi de froid à la case , et dès le lendemain la pleurésie se déclara : heureusement la fièvre étoit intermittente , et me donnoit quelque relâche.

Ce fut dans un de ces intervalles qu'on m'apprit que deux Missionnaires étoient morts le même jour à Cayenne , au service de la garnison qui étoit attaquée d'une maladie contagieuse , et qu'il n'y en restoit plus qu'un seul d'une santé chancelante. Tout malade que j'étois , je pris le

parti d'aller au secours de cette colonie , qui se voyoit tout à coup privée de presque tous ses pasteurs : je partis donc d'Ouyapoc , et , ayant fait ce trajet en moins de vingt-quatre heures , j'arrivai avec le Père Catelin à Cayenne. Quelques Indiens de la Mission de Kourou me témoignèrent en cette occasion leur zèle et leur attachement. A peine fus-je abordé , qu'ils se présentèrent à moi pour me porter sur leurs épaules jusqu'à notre maison , qui est éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où j'avois débarqué. Le violent accès de fièvre que j'avois eu toute la nuit m'avoit tellement abattu , que je ne pouvois me soutenir qu'avec peine. L'affection de ces bons Indiens me consolait ; je les entendois se dire les uns aux autres : « Ayons grand soin de notre Baba , n'épargnons pas nos peines ; car que deviendrions-nous s'il venoit à manquer ? Qui est-ce qui nous instruirait ? Qui nous confesserait ? Qui nous assisterait à la mort ? » La consternation étoit générale à Cayenne quand j'y arrivai , à cause de la perte qu'on venoit de faire tout à la fois de trois Missionnaires : une pareille mortalité étoit extraordinaire , et l'on n'avoit rien vu de semblable depuis que nous y sommes établis. La bonté de l'air qu'on y respire , et des alimens dont on se nourrit , fait que communément il y a très-peu de malades. Vous comprenez assez , mon révérend Père , quels sont nos besoins , et combien il est important de remplacer au plus tôt ces pertes. Dix nouveaux Missionnaires , s'ils arrivoient , auroient peine à suffire au travail qui se présente.

Le peu de temps que j'ai demeuré à Ouye-

poc ne m'a pas permis de faire autant de découvertes que j'aurois souhaité. Le pays est d'une vaste étendue, et habité par quantité de diverses nations indiennes. On vient depuis peu d'en découvrir une qui est très-nombreuse, et qui est établie à deux cents lieues du fort d'Ouyapoc; c'est la nation des Amikouanes, que l'on appelle autrement les *Indiens à longues oreilles*. Ils les ont effectivement fort longues, et elles leur pendent jusque sur les épaules. C'est à l'art, et non pas à la nature, qu'ils sont redevables d'un ornement si extraordinaire, et qui leur plaît si fort. Ils s'y prennent de bonne heure pour se procurer cet agrément; ils ont grand soin de percer les oreilles à leurs enfans; ils y insèrent de petits bois pour empêcher que l'ouverture ne se ferme, et de temps en temps ils y en mettent d'autres toujours plus gros les uns que les autres, jusqu'à ce que le trou devienne assez grand à la longue pour y insinuer certains ouvrages qu'ils font exprès, et qui ont deux à trois pouces de diamètre. Cette nation, qui a été inconnue jusqu'ici, est extrêmement sauvage; on n'y a aucune connoissance du feu. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils se servent de certains cailloux qu'ils aiguissent les uns contre les autres pour les affiler, et qu'ils insèrent dans un manche de bois, en guise de hache. J'ai vu à Ouyapoc une de ces sortes de haches: le manche a environ deux pieds, et au bout il y a une échancrure pour y insérer le caillou: je l'examinai; mais, bien qu'il soit mince, il me parut peu tranchant. J'ai vu aussi un de leurs pendans d'oreille: c'est un rouleau de feuilles de palmiste d'un pouce de large; ils

gravent sur le tranchant quelque figure bizarre qu'ils peignent en noir ou en rouge , et qui , attachée à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait risible ; mais, à leur goût, c'est une de leurs plus belles parures. En deçà des Amikouanes, il y a plusieurs autres nations ; quoiqu'elles soient fort différentes, et même qu'elles se fassent quelquefois la guerre les unes aux autres, il n'y a point de diversité pour la langue , qui est la même parmi toutes ces nations. Tels sont les Aromagatas, les Palunks, les Turupis, les Ouays, les Pirus, les Coustumis, les Acoquas et les Caranes : toutes ces nations sont vers le haut de la rivière Ouyapoc. Il y en a un grand nombre d'autres sur les côtes, comme les Palicours, les Mayes, les Karnuarious, les Coussaris, les Toukouyanes, les Rouourios et les Maraones : voilà, comme vous voyez, un vaste champ qui s'ouvre au zèle des ouvriers évangéliques.

Vous souhaitez, mon révérend Père, que je vous informe du progrès que fait la religion parmi ces peuples, et des œuvres de piété qu'on leur voit pratiquer. Il me seroit difficile de vous rien mander de fort intéressant à ce sujet. Vous savez que cette Mission n'est encore qu'à sa naissance. On vous a déjà fait connoître le caractère de ces nations sauvages, leur légèreté, leur indolence, et l'aversion qu'elles ont pour tout ce qui les gêne. Nous ne pouvons guère espérer de fruits solides de nos travaux que quand nous les aurons réunies dans différentes peuplades, où l'on puisse les instruire à loisir et leur inculquer sans cesse les vérités chrétiennes. Le cœur de ces barbares est comme une terre

ingrate, qui ne produit rien qu'à force de culture. Il a été un temps où leur inconstance naturelle et la difficulté de les fixer dans le bien me rebutoient extrêmement. Je craignois de m'être laissé tromper par des apparences, et d'avoir conféré le baptême à des gens qui étoient indignes de le recevoir. Une espèce de dépit, qui me paroissoit raisonnable, me fit presque succomber à la tentation qui me prenoit de les abandonner. J'écoutai néanmoins de meilleurs conseils; d'autres pensées plus justes et plus conformes au caractère des peuples que Dieu avoit confiés à mes soins en m'appelant à cette Mission, succédèrent aux premières idées qui me décourageoient; le Seigneur, malgré mes défiances et mes dégoûts, me donna la force de m'appliquer avec encore plus d'ardeur à cultiver un champ qui me sembloit tout-à-fait stérile, et ce n'est que depuis quelques années que j'ai enfin reconnu, par le succès dont Dieu a béni ma persévérance, que la religion avoit jeté de profondes racines dans le cœur de plusieurs de ces barbares. J'en ai été encore mieux convaincu par la sainte et édifiante mort de plusieurs néophytes que j'ai assistés en ce dernier moment. Je ne vous en rapporterai que trois ou quatre exemples: je sais, mon révérend Père, qu'ils n'auront pas de quoi vous frapper; vous avez reçu les derniers soupirs d'une infinité de personnes dont la vie, passée dans l'exercice de toutes sortes de vertus, a été couronnée par la mort la plus sainte; mais enfin, quand les mêmes choses se rapportent d'un peuple sauvage et barbare, dont le naturel, les mœurs et l'éducation sont si opposées aux maxi-

mes du christianisme , on ne peut guère s'empêcher d'y reconnoître le doigt de Dieu et la puissance de la grâce , qui , des rochers les plus durs , fait , quand il lui plaît , de véritables enfans d'Abraham.

Je commence par un infidèle que je baptisai , il y a quelque temps , à l'article de la mort ; e'étoit un Indien plein de bon sens , appelé *Sany*. J'allois souvent à Ikaroux , qui est le premier endroit où je m'étois établi avec le Père Ramette. Ce bon sauvage ne manquoit pas de nous rendre de fréquentes visites , et nos entretiens rouloient toujours sur la religion chrétienne et sur la nécessité du baptême. Nos discours , aidés de la grâce , firent de vives impressions sur son cœur , et ces impressions se réveillèrent aux approches de la mort. Il s'étoit retiré dans un lieu très-sauvage , où ses ancêtres avoient demeuré autrefois , et où étoit leur sépulture. Ce fut par un coup d'une providence particulière de Dieu que j'allai le voir dans un temps où ma présence étoit si nécessaire à son salut. Mon dessein étoit d'aller à cinq ou six lieues visiter un Indien , dont j'avois appris la maladie depuis peu de jours. Je passai par un carbet voisin , où la plupart des sauvages qui l'habitoient étoient chrétiens. A peine fus-je arrivé qu'ils se mirent autour de moi , et me demandèrent où je portois mes pas ; ayant satisfait à leur demande : « Tu vas chercher bien loin , me dirent-ils , ce que tu as auprès de toi : ton ami Sany , qui demeure à une demi-lieue d'ici , est à l'extrémité ; ne ferois-tu pas mieux de l'aller voir ? » J'y consentis très-volontiers , et deux Indiennes , parentes du moribond , s'offrirent à être mes guides. Nous

nous mêmes en chemin, elles, mon petit nègre et moi; nous arrivâmes bientôt à une savane presque impraticable; les herbes et les joncs étoient montés si haut, qu'on auroit eu de la peine à y découvrir un homme à cheval. Ces honnes Indiennes marchèrent devant, et me frayèrent le chemin en foulant aux pieds les joncs et les herbes; enfin elles me conduisirent à la pointe d'un bois épais, où le malade s'étoit fait transporter, et où on lui avoit dressé une pauvre cabane. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria tout transporté de joie: « Sois le bien venu, Baba: je savois bien que tu viendrois me voir aujourd'hui; je t'ai vu en songe toute la nuit, et il me sembloit que tu me donnois le baptême. » Sa femme et sa mère, qui étoient présentes, m'assurèrent qu'en effet il n'avoit cessé de parler de moi toute la nuit, et qu'il leur avoit dit positivement que j'arriverois ce jour-là même. Je profitai des momens de connoissance qui lui restoient, et des heureuses dispositions que le ciel avoit mises dans son cœur; et, comme il étoit déjà très-instruit des vérités de la religion, je le préparai au baptême, qu'il reçut avec une grande piété. Il expira entre mes bras la nuit suivante, pour aller jouir, comme il y a lieu de le croire, du bonheur que la grâce de ce sacrement venoit de lui procurer.

Une autre mort d'un jeune homme que j'ai élevé, et qui se nomme *Remy*, me remplit de consolation toutes les fois que j'y pense: il y avoit peu de temps qu'il étoit marié, et il avoit toujours fait paroître un grand attachement à tous les devoirs de la religion. Attaqué d'un violent mal de poitrine, dont tous les remèdes

que je lui donnai ne purent le guérir, je lui annonçai que sa mort n'étoit pas éloignée. « Il faut donc profiter, me répondit-il, du peu de temps qui me reste à vivre. Oui, mon Dieu, ajouta-t-il, c'est volontiers que je meurs, puisque vous le voulez; je souffre avec plaisir les douleurs auxquelles vous me condamnez; je les mérite, puisque j'ai été assez ingrat pour vous offenser. *Aouerle*, disoit-il en sa langue, *Aouerle Tamoussi ye tombe eüa aroubou mappo epelagame.* » Ce n'étoient pas là des sentimens que je lui eusse suggérés; le saint Esprit lui-même, qui les avoit imprimés dans son cœur, les lui mettoit à la bouche; il les répétoit à tout moment, et je ne crois pas m'écarter de la vérité en assurant qu'il les prononçoit plus de trois cents fois par jour; mais il les prononçoit avec tant d'ardeur, que j'en étois comme interdit, et je n'avois garde de lui inspirer d'autres sentimens. Dès qu'il se sentit plus mal qu'à l'ordinaire, il me demanda les sacremens. Après avoir entendu sa confession, qu'il fit avec des sentimens pleins de componction, j'allai lui chercher le saint xiatique. A la vue de son Sauveur, il parut ranimer toute la ferveur de sa piété; il se jeta à genoux, et, prosterné jusqu'à terre, il adora Jésus-Christ, qu'il reçut ensuite avec le plus profond respect: je lui administrai presque en même temps l'extrême-onction, qu'il reçut avec une foi également vive; après quoi il ne cessa de s'entretenir avec Dieu jusqu'au dernier soupir.

A une mort si édifiante je joindrai celle de Louis-Remy Tourappo, principal chef de son Indiens, et le premier de cette contrée qui ait

embrassé la foi. C'étoit un homme d'esprit, parfaitement instruit des vérités de la religion, et qui m'a fourni en sa langue des termes très-propres et très-énergiques pour exprimer nos divins mystères. Il a été pendant toute sa vie un modèle de vertu pour nos néophytes ; presque tous les jours il assistoit au saint sacrifice de la messe. Le soir et le matin il ne manquoit jamais de rassembler tout son monde, et il faisoit lui-même la prière à haute voix. Un flux de sang invétééré nous l'enleva. Aussitôt qu'il s'aperçut que son mal étoit sans remède, il ne songea plus qu'à se préparer à une mort chrétienne. Il reçut les derniers sacremens avec une dévotion qui en inspira au grand nombre de sauvages dont sa case étoit remplie. Je jugeai à propos, pour l'instruction et l'édification de cette multitude d'Indiens, de lui faire faire sa profession de foi avant de lui donner le saint viatique. Je prononçai donc à haute voix tous les articles de notre croyance. A chaque article, il me répondoit avec une présence d'esprit admirable et d'un ton assuré : « Oui, je le crois, » ajoutant toujours quelque chose qui marquoit sa ferme adhésion aux vérités chrétiennes. Ce fut dans ces sentimens, pleins de foi et d'amour pour Dieu, qu'il finit sa vie. Comme je consolais sa fille aînée de la perte qu'elle venoit de faire, elle m'apprit que son père, peu de jours avant sa mort, avoit assemblé tous ceux sur qui il avoit de l'autorité, pour leur déclarer ses dernières volontés : « Je meurs, nous a-t-il dit, et je meurs chrétien ; aidez-moi à en rendre grâces au Dieu des miséricordes. Je suis le premier capitaine qui ai reçu chez moi les Missionnaires ;

vous savez que les autres capitaines m'en ont su mauvais gré, et que j'ai été l'objet de leurs censures; mais je me suis mis au-dessus de leurs discours, et je n'ai pas craint de leur déplaire. Imiter en cela mon exemple; regardez les Missionnaires comme vos pères en Jésus-Christ; ayez en eux une entière confiance, et prenez garde qu'une vie peu chrétienne ne les oblige malgré eux à vous abandonner. » J'ai été très-touché de cette mort : c'étoit un ancien ami que j'affectionnois fort, à cause de son zèle pour la religion, et qui m'étoit véritablement attaché. Il étoit mon banaré, et j'étois le sien : c'est, après les liaisons du sang, une sorte d'union, parmi les Indiens, la plus étroite qu'on puisse avoir. Nous honorâmes, autant que nous pûmes ses obsèques; son cercueil, sur lequel on avoit posé son épée et son bâton de commandement, fut porté par quatre capitaines, et conduit à l'église par presque tous les Indiens de la Mission, qui tenoient chacun un cierge à la main. Il fut enterré au milieu de la nouvelle église. La reconnaissance demandoit qu'on lui fit cet honneur, parce que c'est lui qui a le plus contribué à la construction de ce saint édifice.

Je n'ai garde, mon révérend Père, de vous fatiguer par des répétitions de faits qui sont assez semblables. Je vous l'ai dit, le cœur de nos sauvages ressemble à ces terres qui ne produisent de fruits que par la patience de ceux qui les cultivent. Un Missionnaire, sans avoir ces grands talens que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui sera plein de zèle, et qui, au lieu d'errer chez toutes ces différentes nations, s'attachera à une nation particulière de sauvages pour les

instruire à loisir et leur rebattre sans cesse les mêmes vérités, sans se rebuter, sans se décourager, verra avec le temps sa patience couronnée par le fruit des bénédictions que produira la semence évangélique qu'il aura jetée dans leurs cœurs : *fructum afferunt in patientiâ*. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec un profond respect, etc.

LETTRE DU PERE CHOLONEC,

Missionnaire de la compagnie de Jésus, au Père Augustin le Blanc, de la même compagnie, procureur des Missions du Canada.

Au Sault de Saint-Louis, le 27 août 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE, LA PAIX DE N. S.

LES merveilles que Dieu opère tous les jours par l'intercession d'une jeune vierge iroquoise, qui a vécu et qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroient porté à vous informer des particularités de sa vie, quand même vous ne m'aurez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorsque vous remplissiez ici avec tant de zèle les fonctions de Missionnaire; et vous savez que le grand prélat qui gouverne cette église, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mé-

moire de cette sainte fille, l'a appelée avec raison *la Geneviève de la Nouvelle-France*. Tous les Français qui habitent ces colonies, de même que les sauvages, ont une singulière vénération pour elle ; ils viennent de fort loin prier sur son tombeau , et plusieurs, par son entremise , ont été guéris sur-le-champ de leurs maladies, et ont reçu du ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien , mon révérend Père, que je n'aie vu moi-même lorsque j'ai eu soin de sa conduite , ou que je n'aie appris du Missionnaire qui lui a conféré le saint baptême.

Tegahkouita (c'est le nom de la sainte fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1655 à Gandaougué , l'une des bourgades des Iroquois inférieurs appelés *Agniez*. Son père étoit Iroquois et infidèle : sa mère , qui étoit chrétienne , étoit Algonquine ; elle avoit été baptisée dans la ville des Trois-Rivières, où elle fut élevée parmi les Français. Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares, et menée dans leur pays. On a su depuis que, dans le sein de l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon et une fille, qui est celle dont je parle ; mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grâce du baptême.

Une petite vérole, qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva elle et son fils en peu de jours. Tegahkouita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans, sous la conduite de ses tantes, et au pouvoir d'un oncle qui étoit le plus distingué du

village. La petite vérole lui avoit affoibli les yeux, et cette incommodité l'empêcha pendant quelque temps de paroître au grand jour. Elle demouroit des jours entiers retirée dans sa cabane : peu à peu elle s'affectionna à la retraite, et dans la suite elle fit par goût ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire au génie de la jeunesse Iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa, dans le domestique, à rendre à ses tantes tous les services dont elle étoit capable, et qui convenoient à son sexe ; elle piloit le blé, elle alloit quérir de l'eau, elle portoit le bois : car c'est, parmi nos sauvages, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle le passoit à faire de petits ouvrages pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence : l'oisiveté si ordinaire ici aux personnes du sexe, et qui est pour elles la source d'une infinité de vices, et la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans les visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, et d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées ; les femmes de nos sauvages, surtout les jeunes filles, affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achètent des Européens, en des manteaux de fourrure, et en divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des

bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles, des ceintures ; elles en garnissent même leurs souliers, car ce sont là toutes leurs richesses, et c'est parmi elles à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustemens. La jeune Tegah-kouita, qui avoit naturellement de l'aversion pour toutes les parures propres à son sexe, ne put résister aux personnes qui lui tenoient lieu de père et de mère ; et, pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais, lorsqu'elle fut chrétienne, elle s'en fit un grand crime, et elle expia cette complaisance qu'elle avoit eue, par des larmes presque continuelles, et par une sévère pénitence.

M. de Tracy, ayant été envoyé de la Cour pour mettre à la raison les nations iroquoises qui désoloient nos colonies, porta la guerre dans leur pays, et y brûla trois villages des Agniez. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, et ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs députés furent bien reçus des Français ; la paix se conclut à l'avantage des deux nations. On saisit cette occasion, qui paroissoit favorable, pour envoyer des Missionnaires aux Iroquois. Ils avoient déjà quelque teinture de l'Évangile qui leur avoit été prêché par le Père Jogues, surtout ceux d'Onnontagué, parmi lesquels ce Père avoit fixé sa demeure. On sait que ce Missionnaire reçut alors la récompense qu'il devoit attendre de son zèle : ces barbares le tinrent dans une dure captivité, et lui mutilèrent les doigts ; ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il se déroba pour un temps à leur fu-

reur. Il semble pourtant que son sang devoit être la semence du christianisme dans cette terre infidèle ; le Père Jogues ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa Mission auprès de ces peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie apostolique dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux compagnons furent couronnés par une mort semblable ; et c'est sans doute au sang de ces premiers apôtres de la nation iroquoise qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zèle de ceux qui leur succédèrent dans le ministère évangélique.

Le Père Frémin , le Père Brayas et le Père Pierron , qui savoient la langue du pays , furent choisis pour accompagner les députés Iroquois dans leur retour , et pour confirmer de la part des Français la paix qui venoit de leur être accordée. On confia aux Missionnaires les présens que faisoit le gouverneur , afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arrivèrent dans le temps que ces peuples ont accoutumé de se plonger dans toutes sortes de débauches , et personne ne se trouva en état de les recevoir. Ce contre-temps procura à la jeune Tegahkouta l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute perfection : elle fut chargée de loger les Missionnaires et de subvenir à leurs besoins. Sa modestie , et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction , toucha les nouveaux hôtes ; elle , de son côté , fut frappée de leurs manières affables , de leur assiduité à la prière , et des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu

la dispoſoit ainſi à la grâce du baptême qu'elle auroit demandé, ſi les Miſſionnaires euſſent fait un plus long ſéjour dans ſon village.

Le troiſième jour de leur arrivée, ils furent appelés à Tionnontoguen, où ſe fit leur réception. Elle fut des plus ſolennelles. Deux des Miſſionnaires s'établirent dans ce village : le troiſième commença une Miſſion dans le village d'Onneiout, qui eſt à trente lieues au-delà dans les terres. L'année ſuivante on forma une troiſième Miſſion à Onnontagué. La quatrième fut établie à Tſonnontonan, et la cinquième au village de Gciogoen. La nation des Agniez et celle des Tſonnontonans étant nombreuses et ſéparées en pluſieurs bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Miſſionnaires.

Cependant Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, et ſes parens étoient intéreſſés à lui trouver un époux, parce que, ſelon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chaffe eſt au profit de ſa femme et de tous ceux de la famille. La jeune Iroquoise avoit des inclinations bien oppoſées aux deſſeins de ſes parens ; elle avoit un grand amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu ; et tout ce qui étoit capable de la ſouiller tant ſoit peu lui faiſoit horreur. Ainſi, quand on lui propoſa de s'établir, elle s'en excuſe ſous divers prétextes ; elle alléguoit ſurtout ſa grande jeuneſſe et le peu d'inclination qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ſes raiſons ; mais peu après ils réſolurent de l'engager lorsqu'elle y penſeroit le moins, ſans même lui laiſſer le choix de la perſonne avec laquelle ils vouloient

l'unir. Ils jetèrent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, et ils lui en firent faire la proposition aussi bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire étant conclue de part et d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui étoit destinée, et il vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se font les mariages parmi nos sauvages. Bien que ces infidèles poussent le libertinage et la dissolution jusqu'à l'excès, néanmoins il n'y a point de nation qui garde si scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais déshonoré s'il s'arrêtoit à converser publiquement avec une fille. Quand il s'agit de mariage, c'est aux parens à traiter l'affaire, et il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler : il suffit même qu'on parle de marier un jeune sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir et de se parler. Quand les parens agréent de part et d'autre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, et il s'assied auprès d'elle, c'est-à-dire qu'il la prend pour femme, et qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle : elle rougit d'abord, et se levant brusquement, elle sortit avec indignation de la cabane, et ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fût dehors. Cette fermeté outra ses parens, qui crurent recevoir par là un affront, et ils résolurent de ne pas en avoir le démenti. Ils tentèrent encore d'autres stratagèmes qui ne ser-

virent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur nièce. L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On la traita comme une esclave : elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible et de plus rebutant; ses actions les plus innocentes étoient interprétées malignement; on lui reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses parens, ses manières farouches et sa stupidité; car c'est ainsi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage; on l'attribuoit à une haine secrète qu'elle portoit à la nation iroquoise, parce qu'elle étoit de la race algonquine. Enfin on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance. La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible; et, sans rien perdre de son égalité d'âme et de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle avec une attention et une docilité qui étoient au-dessus de ses forces et de son âge. Peu à peu ses parens s'adoucirent; ils lui rendirent leurs bonnes grâces, et ils ne l'inquiétèrent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là, le Père Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de notre jeune Iroquoise, et reçut ordre de ses supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce Père allât se joindre à son frère, qui avoit soin de la Mission des Iroquois d'Onnontagué. Tegahkouita ne manqua pas d'assister aux instructions et aux prières qui se faisoient tous les jours dans la chapelle; mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'être chrétienne, soit qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui

elle dépendoit absolument , et à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les chrétiens , soit que sa pudeur même la rendit trop timide et l'empêchât de découvrir ses sentimens au Missionnaire.

Enfin l'occasion de déclarer le désir qu'elle avoit d'être baptisée se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village , tandis que la plupart des femmes faisoient dans les champs la récolte du blé d'Inde. Le Missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, et pour instruire à loisir ceux qui étoient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkouita. Cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue d'un Missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur , en présence de ses compagnes mêmes , sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des chrétiens ; elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille , et , dans ce premier entretien , elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel , la vivacité de son esprit , sa naïveté et sa candeur firent juger au Missionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu ; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des vérités chrétiennes ; mais il ne crut pas devoir se rendre si tôt à ses instances , la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes , surtout dans ce pays-ci , qu'avec précaution et après de longues épreuves. Tout l'hiver fut employé à son instruction et à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que , malgré le penchant que les sauvages ont à médire , sur-tout les personnes

du sexe , il ne s'en trouvât aucune qui ne fit l'éloge de la jeune catéchumène : ceux-mêmes qui l'avoient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le Missionnaire ne balança plus à lui administrer le baptême , qu'elle demandoit avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676 , et elle fut nommée *Catherine* ; c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite de cette lettre.

La jeune néophyte ne songea plus qu'à remplir les engagements qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques communes ; elle se sentoit appelée à une vie plus parfaite. Outre les instructions publiques auxquelles elle assistoit régulièrement , elle en demanda de particulières pour sa conduite intérieure. Ses prières , ses dévotions , ses pénitences furent réglées , et elle fut si docile à se former selon le plan de perfection qui lui avoit été tracé qu'en peu de temps elle devint un modèle de vertu. Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Ses parens mêmes ne parurent pas désapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le saint Esprit nous avertit par la bouche du sage , que l'âme fidèle qui commence à s'unir à Dieu doit se préparer à la tentation ; et c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de ceux-mêmes qui l'admiraient. Ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs dérèglemens ; et dans le dessein de la décréditer , ils s'efforcèrent , par divers artifices , de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la néophyte avoit en Dieu , la

défiance qu'elle avoit d'elle-même, son assiduité à la prière, sa délicatesse de conscience, qui lui faisoit appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnèrent une victoire entière sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit tous les jours de fête à la chapelle fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le chapelet récité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours : cette espèce de psalmodie réveille l'attention des néophytes et anime leur dévotion. On y mêle des hymnes et des cantiques spirituels, que nos sauvages chantent avec beaucoup de justesse et d'agrément : ils ont l'oreille fine, la voix belle, et un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane qu'elles'abstint ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne ; on en vint à des paroles aigres ; on lui reprocha que le christianisme l'avoit amollie et l'accoutumoit à une vie fainéante ; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre du moins par la faim à suivre ses parens et à les aider dans leur travail. La néophyte supporta constamment leurs reproches et leurs mépris ; et elle aima mieux se passer ces jours-là de nourriture que de violer la loi qui ordonne la sanctification des fêtes, et de manquer à ses pratiques ordinaires de piété. Cette fermeté que rien n'ébranloit irrita de plus en plus ses parens infidèles. Quand elle alloit à la chapelle, ils la faisoient poursuivre à coups de pierre par des gens ivres, ou qui faisoient semblant de l'être ; en sorte que, pour se mettre à l'abri de leurs

inultes , elle étoit souvent obligée de prendre des chemins détournés. Enfin tous , jusqu'aux enfans , la montrôient au doigt , criaient après elle , et l'appeloient , par dérision , la *Chrétienne*. Un jour qu'elle étoit retirée dans sa cabane , un jeune homme y entra brusquement , les yeux étincelans de colère , et la hache à la main , qu'il leva comme pour la frapper : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoi qu'il en soit des intentions de ce barbare , Catherine se contenta de baisser modestement la tête , sans faire paroître la moindre émotion. Une intrépidité si peu attendue étonna si fort le sauvage , qu'il prit aussitôt la fuite , comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque puissance invisible.

Des vertus si marquées ne me permirent pas de lui refuser plus long-temps la permission qu'elle me demandoit instamment , de faire sa première communion à la fête de Noël qui approchoit. C'est une grâce qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois qu'après bien des années et après beaucoup d'épreuves ; mais la piété de Catherine la mettoit au-dessus des règles ordinaires. Elle participa , pour la première fois de sa vie , à la sainte Eucharistie avec une ferveur qui égaloit l'estime qu'elle faisoit de cette grâce , et les empressements qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la sainte table , ce fut toujours avec les mêmes dispositions. Son simple extérieur inspiroit alors de la piété aux plus tièdes ; et , lorsqu'il se faisoit une communion générale , les néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès

d'elle , parce que , disoient-elles , la seule vue de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël , la saison étant propre pour la chasse , elle ne put se dispenser de suivre dans les bois sa sœur et son beau-frère. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa providence nous conduit. Elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires ; sa piété lui suggéra même de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étoient incompatibles avec le séjour des forêts. Son temps étoit réglé pour toutes ses actions. Dès le matin , elle se mettoit en prières , et elle ne les finissoit qu'avec celles que les sauvages font en commun selon leur coutume. Le soir , elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour , elle se retiroit à l'écart pour faire quelque oraison : c'étoit à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la messe dans la Mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire. Là , elle se mettoit en esprit au pied des autels ; elle unissoit son intention à celle du prêtre ; elle prioit son ange gardien d'assister pour elle au saint sacrifice , et de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée , elle s'occupoit du travail avec les autres personnes de son sexe ; mais , pour bannir les discours frivoles , et afin de s'entretenir dans l'union avec Dieu , elle entamoit toujours quelques discours de piété , ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes et des cantiques à

la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-sobres, et souvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour ; encore méloit-elle secrètement de la cendre aux viandes qu'on lui servoit , pour ôter à son goût toute la pointe qui en fait le plaisir. C'est une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas aperçue. Le séjour des bois ne lui plaisoit guère, bien qu'il soit si agréable aux femmes des sauvages, parce que, débarrassées des soins domestiques, elles passent le temps dans les divertissemens et les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coutume de retourner au village. L'église, la présence de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de nos autels, le saint sacrifice de la messe, les exhortations fréquentes et les autres exercices de la Mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse, étoient les seuls objets qui la touchassent. Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la Mission, elle se fit une loi de n'en plus sortir. Elle y arriva vers le temps de la semaine sainte ; et c'est pour la première fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas, mon révérend Père, à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un spectacle si touchant que celui des douleurs et de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes ; elle répandit des larmes presque continuelles, et elle forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de Jésus-Christ. Depuis ce temps là elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes légères qu'elle

regardoit comme autant d'attentats contre la majesté divine, soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour. Les entretiens d'Anastasio, qui lui parloit souvent des peines de l'enfer, et des rigueurs que les saints ont exercées sur eux-mêmes, fortifièrent l'attrait qu'elle avoit pour les austérités de la pénitence. Elle s'y sentoit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba plus tôt qu'elle ne l'avoit prévu : elle eut assez de temps pour éviter en se retirant le gros de l'arbre qui l'auroit écrasée par sa chute; mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, et qui la jeta évanouie par terre. Elle revint peu après de son évanouissement, et on lui entendit prononcer doucement ces paroles : *Je vous remercie, ô bon Jésus, de m'avoir secourue dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée pour lui donner le loisir d'expié ses péchés par la pénitence : c'est ce qu'elle déclara à une compagne qui se sentoit appelée comme elle à une vie austère, et avec qui elle fut dans une liaison si intime qu'elles se communiquoient l'une à l'autre ce qui se passoit de plus secret dans leur intérieur.

Le séjour que Catherine avoit déjà fait dans les forêts, et la peine qu'elle avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au village, lui avoit fait prendre la résolution, comme je l'ai dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air et la nourriture, qui est meilleure dans les forêts, pourroient rétablir sa santé,

car elle étoit fort altérée : c'est pourquoi je lui conseillai de suivre sa famille et les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit avec cet air plein de piété qui lui étoit si naturel : « Il est vrai , mon Père , que le corps est traité plus délicatement dans les bois ; mais l'âme y languit , et ne peut y rassasier sa faim : au contraire dans le village , le corps souffre , j'en conviens , mais l'âme trouve ses délices auprès de Jésus-Christ. Eh bien ! j'abandonne volontiers ce misérable corps à la faim et à la souffrance , pourvu que mon âme ait sa nourriture ordinaire.

Elle resta donc pendant tout l'hiver au village , où elle ne vécut que de blé d'Inde , et où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais , non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides , qui pouvoient à peine le soutenir , elle se livra encore à des austérités et à des pénitences excessives , sans prendre conseil de personne , se persuadant , que , lorsqu'il s'agissoit de se mortifier , elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inspiroit sa ferveur. Elle étoit portée à ces saints excès par les grands exemples de mortification qu'elle avoit sans cesse devant les yeux. L'esprit de pénitence régnoit parmi les chrétiens du Sault ; les jeûnes , les disciplines sanglantes , les ceintures garnies de pointes de fer , étoient des austérités communes. Quelques-uns d'eux se disposèrent , par ces macérations volontaires , à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre étoit allumée entre les Français et les Iroquois : ceux-ci invitèrent leurs compatriotes qui étoient à la Mission du Sault à revenir dans leur pays , où ils leur promettoient

une entière liberté pour l'exercice de leur religion. Le refus qui suivit de semblables offres, les transporta de fureur, et les chrétiens iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarés aussitôt ennemis de la patrie. Un parti d'Iroquois, qui en surprit quelques-uns à la chasse, les amena dans leur pays : ils y furent brulés à petit feu. Ces généreux fidèles, au milieu des plus cuisantes douleurs, prêchoient Jésus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, et les conjuroient d'embrasser au plus tôt le christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un entre autres, nommé Étienne, signala sa constance et sa foi : il étoit environné de flammes et de fers ardents ; sans cesse il encourageoit sa femme, qui souffroit le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de Jésus. Étant près d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de forces ; et, à l'exemple de son saint patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares, touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau, abandonnèrent leur pays, et vinrent à la mission du Sault pour demander le baptême et y vivre selon les lois de l'Évangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente ; elles alloient même à des excès que nous avons soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit

le plus piquant ; d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture dans des lieux écartés, et demeuroient long-temps exposées aux rigueurs de la saison, sur les bords d'une rivière glacée où le vent souffloit avec fureur. Il y en eut qui, après avoir rompu les glaces des étangs, s'y plongeoiént jusqu'au cou, autant de temps qu'il en falloit pour réciter plusieurs dizaines de leur rosaire. Une entre autres s'y plongeait trois nuits de suite, ce qui lui causa une fièvre si violente qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrêmement par sa simplicité : j'appris que, non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille, qui n'avoit que trois ans, dans une rivière glacée, et l'en avoit retirée à demi morte. Comme je lui reprochois vivement son indiscretion, elle me répondit avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avoit pas cru mal faire, et que, dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance la peine que mériteroit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications fussent attentifs à en dérober la connoissance au public. Catherine, qui avoit l'esprit vif et pénétrant, ne laissa pas, sur diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret ; et, comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jésus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussitôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit pour la première fois des religieuses,

elle fut si charmée de leur piété et de leur modestie, qu'elle s'informa curieusement de la manière dont vivoient ces saintes filles, et des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoient des vierges chrétiennes qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déjà fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, et m'être assuré de nouveau que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, et qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les sauvages. Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que notre Seigneur se fut donné à elle dans la sainte Communion, elle prononça avec un serueur admirable le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle; elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge, à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour la prier de présenter à son fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même; après quoi elle passa plusieurs heures au pied des autels dans un grand recueillement d'esprit et dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps-là, Catherine ne tint plus à la terre, et elle aspira sans cesse au ciel, où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit même qu'elle goûtoit par avance les douceurs de ce

bienheureux séjour ; mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soutenir le poids de ses austérités , et l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente , dont elle ne s'est jamais bien rétablie ; il lui en resta toujours un mal d'estomac , accompagné de fréquens vomissemens , et d'une fièvre lente qui la mina peu à peu , et la jeta dans une langueur qui la consuma insensiblement. Cependant on eût dit que son âme prenoit de nouvelles forces à mesure que son corps dépérissoit : plus elle approchoit de son terme , plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont fait le plus d'impression , et qui étoient comme la source et le principe de toutes les autres. Elle avoit un tendre amour pour Dieu ; son unique plaisir étoit de se tenir recueillie en sa présence , de méditer ses grandeurs et ses miséricordes , de chanter ses louanges , et de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'étoit principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées qu'elle se plaisoit si fort à la solitude. Anastasie et Thérèse étoient les deux seules chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers , parce qu'elles parloient bien de Dieu , et que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour. De là venoit cette dévotion particulière qu'elle avoit pour la sainte Eucharistie et pour la passion du Sauveur. Ces deux mystères de l'amour d'un Dieu , caché sous le voile eucharistique , et mourant sur une croix , occupoient sans cesse son esprit , et embrasoient son cœur des plus pures flammes de

la charité. On la voyoit tous les jours passer des heures entières au pied des autels, immobile et comme transportée hors d'elle-même; ses yeux expliquoient souvent les sentimens de son cœur par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, et elle trouvoit dans ces larmes de si grandes délices qu'elle étoit comme insensible au froid des plus rudes hivers. Quelquefois la voyant transie, je la renvoyois dans sa cabane pour s'y chauffer: elle obéissoit à l'instant; mais, un moment après, elle revenoit à l'église, et y continuoit de longs entretiens avec Jésus-Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystère de la passion du Sauveur, et l'avoir toujours présente à la mémoire, elle portoit au cou un petit crucifix que je lui avois donné; elle le baisoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour Jésus souffrant, et de la plus vive reconnaissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour, voulant particulièrement honorer Jésus-Christ dans ce double mystère de son amour, après avoir reçu la sainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de son âme à Jésus dans l'eucharistie, et de son corps à Jésus attaché sur la croix; et dès lors elle fut ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manières d'affliger et de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hiver, elle suivoit de loin ses compagnes; elle ôtoit ses souliers, et marchoit nu-pieds sur la glace et sur la neige. Ayant ouï dire à Anastasie que de tous les tourmens celui du feu étoit le plus affreux, et que la constance des martyrs,

qui avoient souffert ce supplice pour défendre leur foi , devoit être d'un grand mérite auprès du Seigneur , la nuit suivante , elle se brûla les pieds et les jambes avec un tison ardent , à peu près de la même manière que les Iroquois brûlent leurs esclaves , se persuadant que , par cette action , elle se déclaroit l'esclave de son Sauveur. Une autre fois elle parsema la natte où elle se couchoit de grosses épines dont les pointes étoient fort aigües , et , à l'exemple de saint Benoît et du bienheureux Louis de Gonzague , elle se roula trois nuits de suite sur ces épines , qui lui causèrent des douleurs très-vives. Elle en eut le visage tout pâle et tout défait , ce qu'on attribuoit à ses indispositions. Mais Thérèse ; cette compagne en qui elle avoit pris tant de confiance , ayant découvert la source de cette paleur extraordinaire , lui en fit scrupule , en lui déclarant que c'étoit offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austérités sans la permission de son confesseur. Catherine , qui trembloit aux seules apparences du péché , vint aussitôt me trouver pour m'avouer sa faute et en demander pardon à Dieu. Je la blâmai de son indiscretion , et lui ordonnai d'aller jeter ces épines au feu. Elle le fit aussitôt , car elle avoit une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient sa conscience ; et quelque éclairée qu'elle fût des lumières dont Dieu la favorisoit , elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles , elle conserva toujours une paix et une égalité d'âme qui nous charmoient. Il ne lui échappa jamais ou de se

plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie, ses souffrances furent extraordinaires : elle étoit obligée de se tenir jour et nuit dans la même posture, et le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-aiguës. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit le plus contente, s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-même, de vivre et de mourir sur la croix, et unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la religion ; c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique. Son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul désir de lui plaire. Sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes, son union avec Dieu intime et continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions ; ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime. Enfin, rien ne fut plus remarquable en elle, que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, et qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grâce, qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, et qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage et de la dissolution. C'est cet amour pour la pureté qui produisoit dans son cœur cette tendre affection pour la reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre-Dame qu'avec transport ; elle avoit

appris par cœur ses litanies , et elle les récitoit tous les soirs en particulier , après les prières communes de la cabane. Elle portoit toujours sur elle un chapelet qu'elle récitoit plusieurs fois le jour. Les samedis et les autres jours qui sont particulièrement consacrés à l'honorer , elle faisoit des austérités extraordinaires , et elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur , lorsqu'on célébroit quelque-une de ses fêtes , et elle choisissoit ces saints jours , pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice ou pour renouveler ceux qu'elle avoit déjà faits.

Une vie si sainte devoit être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie , qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ses vertus , et surtout par sa patience et par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal au moment où les hommes sont à la chasse dans les forêts , et où les femmes sont occupées , depuis le matin jusqu'au soir , dans la campagne. Alors , ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane , avec un plat de blé d'Inde et un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie. Mais ce qui auroit accablé un autre de tristesse contribuoit à augmenter sa joie , en lui fournissant de quoi augmenter son mérite. Accoutumée à s'entretenir seule avec Dieu , elle mettoit à profit sa solitude , et elle s'en servoit pour s'attacher davantage à son créateur , par des prières et par des méditations ferventes. Cependant le temps de son dernier sacrifice approchoit , car

ses forces diminuoient chaque jour. Elle baissa considérablement le mardi de la semaine-sainte, et je jugeai à propos de lui donner le saint viatique, qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Je voulois lui administrer en même temps l'extrême onction; mais elle me dit que rien ne pressoit encore, et, sur sa parole, je crus pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour et la nuit suivante dans de fervens entretiens avec Notre Seigneur et avec la sainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la dernière onction avec les mêmes sentimens de piété; et, sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de Jésus et de Marie, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connoissance jusqu'au dernier soupir, je m'aperçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui suggérois. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita, dans la vingt-quatrième année de son âge, ayant rempli cette Mission de l'odeur de ses vertus, et de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage, qui avoit été extrêmement atténué par ses maladies et par ses austérités continuelles, parut si changé et si agréable quelques momens après sa mort, que les sauvages qui étoient présens ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, et qu'on eût dit qu'un rayon de gloire, dont il y avoit lieu d'espérer qu'elle venoit de prendre possession, rejaillissoit jusque

sur son corps. Deux Français, qui venoient de la prairie de la Magdelaine, pour assister le jeudi matin au service, la voyant étendue sur la natte avec ce visage si frais et si doux, se dirent l'un à l'autre : « Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. » Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent, un moment après, que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée; ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, et se recommandèrent à ses prières. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ses saintes reliques.

Je me sers de ces termes, mon révérend Pere, avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à honorer la mémoire de cette vertueuse fille, par une infinité de guérisons miraculeuses qui se sont faites après sa mort, et qui se font encore tous les jours par son intercession. C'est ce qui est connu, non-seulement des sauvages, mais encore des Français qui sont à Québec et à Montréal, et qui viennent souvent à son tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des grâces qu'elle leur a obtenues du ciel. Je pourrois vous rapporter ici un grand nombre de ces guérisons miraculeuses qui ont été attestées par des gens dont les lumières et la probité ne peuvent être suspectes; mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertus et de mérite, qui ont éprouvé elles-mêmes le pouvoir de cette sainte fille auprès de Dieu, et qui ont cru devoir en laisser un monu-

ment public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois et leur piété et leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de M. de la Colombière, chanoine de la cathédrale de Québec, grand vicaire du diocèse. Il s'explique en ces termes : « Ayant été malade à Québec l'année passée, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juin, d'une fièvre lente contre laquelle tous les remèdes avoient été inutiles, et d'un flux que l'ipécacuanha même n'avoit pu guérir, on jugea à propos que je fisse le vœu, au cas qu'il plût à Dieu de faire cesser ces deux maladies, de monter à la Mission de saint François-Xavier, pour prier sur le tombeau de Catherine Tegahkouita. Dès le jour même, la fièvre cessa, et le flux étant beaucoup diminué, je m'embarquai quelques jours après, pour m'acquitter de mon vœu. A peine eus-je fait le tiers du chemin, que je me trouvai parfaitement guéri. Comme ma santé est quelque chose de si inutile, que je n'aurois osé la demander, si la déférence que je dois avoir pour des serviteurs de Dieu ne m'y avoit obligé, on ne peut raisonnablement s'empêcher de croire que Dieu, en m'accordant cette grâce, n'a point eu d'autre vue que celle de faire connoître le crédit que cette bonne fille a auprès de lui. Pour moi, je craindrois de retenir la vérité dans l'injustice, et de refuser aux Missions de Canada la gloire qui leur est due, si je ne témoignois, comme je sais, que je suis redevable de ma guérison à cette vierge iroquoise. C'est pourquoi je donne la présente attestation avec tous les sentimens de reconnoissance dont je suis capable, pour augmenter, si je puis, la

confiance que l'on a en ma bienfaitrice, mais encore plus pour exciter le désir d'imiter ses vertus.

Fait à Villemarie le 14 septembre 1696.

J. DE LA CLOMBIÈRE, P. J., chanoine
de la cathédrale de Québec. »

Le second témoignage est de M. du Luth, capitaine d'un détachement de la marine et commandant au fort Frontenac. C'est ainsi qu'il parle : « Je soussigné certifie à qui il appartiendra, qu'étant tourmenté de la goutte depuis vingt-trois ans, avec de si grandes douleurs qu'elle ne me laissoit pas de repos l'espace de trois mois, je m'adressai à Catherine Tegahkouita, vierge iroquoise, décédée au Sault-Saint-Louis en opinion de sainteté, et je lui promis de visiter son tombeau, si Dieu me rendoit la santé par son intercession. J'ai été si parfaitement guéri, à la fin d'une neuvaine que je fis faire en son honneur, que, depuis quinze mois, je n'ai senti aucune atteinte de goutte.

Fait au fort Frontenac, ce 5 août
1696. Signé J. DU LUTH. »

J'ai cru que le récit des vertus de cette sainte fille, née au milieu de la gentilité et parmi les sauvages, pourroit servir à édifier les personnes qui, étant nées dans le sein du christianisme, ont encore de plus grands secours pour s'élever à une haute sainteté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TABLE

MISSIONS DU CANADA.

	Page.
Lettre (extrait) du Père Sébastien Rasles , missionnaire dans la Nouvelle-France, à son frère.	1
Lettre du Père de la Chasse , supérieur gé- néral des Missions de la Nouvelle France , au Père ***.	49
Lettre du Père Gabriel Marest au Père Germon.	57
Lettre du Père Le Petit au Père d'Avau- gour.	94
Lettre du Père Vivier au Père ***.	142

MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

Mémoire (extrait) sur les Missions de la Ca- lifornie, présenté au Conseil royal de la Guadalajara, au Mexique, par le P. Picolo.	145
---	-----

MISSIONS DE SAINT-DOMINGUE.

Lettre du Père Margat au Père ***.	151
Autre lettre du Père Margat au procureur- général des Missions aux Iles de l'Amé- rique.	166

MISSIONS DE LA GUIANE.

Lettre du Père Crossard au Père de la Neu- ville.	197
Lettre du Père Lombard au révérend Père Croiset.	205
Lettre du Père Cholonec , missionnaire de la compagnie de Jésus , au Père Augustin le Blanc, de la même compagnie, procu- reur des Missions du Canada.	216

NOUVELLES DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

NOUVELLES DES MISSIONS

PARIS,
IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE
DE BÉTHUNE,
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,
Hôtel Palatin, près St.-Sulpice.

**NOUVELLES
DES MISSIONS,**

EXTRAITES

**DES LETTRES EDIFIANTES
ET CURIEUSES.**

MISSIONS DE L'AMERIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.



PARIS,

**A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
RUE DU POT-DE-FER, N.° 4.**

M. D. CCC. XXVII.

NOUVELLES

DES MISSIONS

LETTRAIRES

DES LETTRES ÉDIFIANTES

ET CÉLÈBRES

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE

DU NORD



PARIS

A LA SOCIÉTÉ ROYALE DES LETTRES

ET DES SCIENCES DE FRANCE

1751

NOUVELLES DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

MISSIONS DE LA GUIANE.

Lettre du Père Fauque au Père de la Neuville.

A Ouyapoc, le 20 avril 1738.

MON RÉVÉREND PÈRE, les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, et de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à peu près comme il se pratique en Europe, où de zélés Missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un Missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les infidèles,

pour les instruire et leur donner le baptême. Cette idée, comme vous le savez, mon révérend Père, n'est rien moins que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible pour en former une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable et aux vertus de l'homme chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des sauvages par des manières affables et insinuanes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il ne la sait pas encore; et, après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle. Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps; il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité: c'est la principale différence qu'il y a entre les Missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés; on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos sacremens, et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de

nos travaux. Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure que quand une chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guère que les enfans qui y naissent, ou quelques néophytes qui, par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon révérend Père, ce que les Missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles : la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque désir qu'aient les supérieurs de pourvoir à leurs besoins ; les incommodités et les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu ; l'abandon général dans les maladies, et le défaut de secours et de remèdes, ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers et inconstans, ingrats, dissimulés, lâches, fainéans, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, et, pour tout dire en un mot, avec des sauvages ! Que de violence ne faut-il pas se faire ! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer ! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir ! combien ne doit-on pas être maître de soi-même ! Un Missionnaire, pour se faire goû-

ter de ses sauvages, doit en quelque sorte devenir sauvage lui-même.

Il faut pourtant l'avouer, on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non-seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'âmes qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces infidèles qui, ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du christianisme : en sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont amères et que les fruits sont doux. C'est en suivant ce plan que nous venons de faire, le Père Bessou et moi, un assez long voyage chez les Indiens qui sont au haut des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi, afin de les engager à se réunir et à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la religion. C'est un projet que j'avois formé il y a long-temps, et que je n'ai pu exécuter plus tôt, parce que les Palikours et les nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus long-temps de travailler à la conversion des Ouens, des Coussanis et des Taroupis, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 novembre de l'année dernière pour me rendre à la Mission de Saint-Paul, où je devois m'associer le Père Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce vil-

lage beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai; outre plusieurs familles de Pirious, de Palanques, et de Macapas, qui s'y sont rendues de nouveau, la nation des Caranes y est maintenant établie tout entière, et en fait un des plus beaux ornemens; car de toutes ces nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu. Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'église, où leur attention est extrême; le temps qu'on emploie matin et soir à leur faire des catéchismes réglés leur paroît toujours trop court; il ne suffit pas même à plusieurs; il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie et au caractère de ces nations, me fait croire que la chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint-Paul, nous nous mîmes en route, le Père Besson et moi, chacun dans notre canot. Dès la première journée, je trouvai un fameux pyaye, nommé Canori, qui s'est fort accredité parmi les sauvages, et avoit eu l'audace, pendant une courte absence du Père Dayma, de venir dans sa Mission de Saint-Paul, et de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de savoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement: on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutu

més de longue main à la perfidie et au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul, il y trouveroit le châtement que méritoient ses fourberies. Ce qui met en crédit ces sortes de pyayes, c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, surtout quand ils les voient attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade; qu'ils vont monter au ciel pour appeler cet esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre; mais pour l'ordinaire ils se font payer leur voyage d'avance, et très-chèrement. Ainsi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois, nous entrâmes dans la rivière de Camoppi, environ sur les sept heures du matin, laissant la rivière d'Onyapoc à notre gauche, et nous réservant à la monter à notre retour. Le Camoppi est une assez grande rivière, moins grande que l'Ouyapoc, mais beaucoup plus facile à naviguer. Il y a pourtant des sauts en quantité; nous en traversâmes un surtout, le 15, qui étoit fort long, et très-dangereux quand les eaux sont hautes. Aussi ne s'avise-t-on guère de le franchir alors, principalement quand on a des marchandises; on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, et c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao. J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui

règne le long de ces rivières ; on fait des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sais quoi dans la suite qui dissipe l'ennui. La nature, qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres à haute futaie, que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre, et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades, qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure. Je ne dissimulerai pas pourtant qu'un pays si désert inspire quelque fois je ne sais quelle horreur secrète, dont on n'est pas tout-à-fait le maître, et qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disois je dans mes sombres rêveries : Comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres, qui, par la douceur du climat et par leur fécondité, semblent ne demander que des habitans qui les cultivent ? Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses et fort claires, nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable, et s'offrir eux-mêmes à la flèche de nos gens, qui ne nous en laissèrent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des Ouens ou Ouayes. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil ; toutes les démonstrations d'amitié dont

un sauvage est capable, ils nous les donnèrent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux pour les instruire des vérités chrétiennes, et leur procurer le même bonheur qu'aux Pirious. Ils se regardoient les uns les autres, et marquoient leur étonnement de ce que, loin de leur rien demander, nous leur faisons présent de mille choses qui en elles-mêmes étoient de peu de valeur, mais dont les sauvages sont fort curieux. Il n'y eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi. J'avois déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode et plus propre à y établir une peuplade. Il plut également au Père Bessou, qui est destiné à gouverner cette peuplade quand les Indiens y seront rassemblés. Nous nous arrêtàmes le 17, pour nous reposer ce jour-là, et pour renouveler nos petites provisions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, et marcher ensuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une nation qu'on nomme *Caïcoucians*, dont la langue approche assez du langage gabili, et est la même que celle des Armagatous. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres infidèles; mais les eaux étoient

trop basses, et ce n'étoit pas là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au ciel, pour prier le Père des miséricordes de bénir les vœux que nous avons de les réunir aux autres nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux, ayant visité la peuplade de Saint-Paul, ont été si contents de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle Mission, surtout si les Armagatous veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la nation des Ouens doivent aller leur rendre visite, et les y inviter de ma part.

Ce jour-là même, à une heure après midi, nous arrivâmes à l'habitation d'Ouakiri, chef de toute la nation des Ouens, qui souhaitoit avec ardeur de voir un Missionnaire parmi ses poïtos; c'est ainsi qu'on nomme les sujets d'un capitaine indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux tabout (espèce de case) tout neuf, où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse étoit ronde, et non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts et étroits a introduit cette coutume: peut-être aussi que la paresse y a bonne part; car il ne faut pas alors remuer tant de

terre. Quoï qu'il en soit, la nation des Ouens et le Missionnaire qui va travailler à leur conversion ont fait une grande perte dans la personne d'Ouakiri. C'étoit un homme plein de feu, -ami des Français, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, et ayant plus d'autorité sur ceux de sa nation que n'en ont communément les capitaines parmi les sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable; car nous nous sommes aperçus que ses enfans et son frère ont hérité de lui des mêmes sentimens. Comme nous ne connoissions pas d'autre nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour. Nous descendîmes la rivière de Camoppi, et le 23 nous entrâmes dans celle d'Ouyapoc, quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser les cabiais, que les Pirious nomment *cabionara*. C'est un animal amphibie qui ressemble à un gros marcassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil et de flèche. Cette chasse pensa nous coûter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit, selon l'usage des Indiens, dans les bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tigres, qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux, qui les écartèrent. Il s'en faut bien que les eaux de l'Ouyapoc soient aussi ramassées que celles du Camoppi. On trouve à tout moment dans l'Ouyapoc des bancs de roches, des bouquets de bois, et des îlots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette rivière n'est-elle pas, à beaucoup

près, si fréquentée que l'autre, et c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois manipouris qui traversoient la rivière en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le manipouri est une espèce de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas : à moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, surtout s'il peut attraper l'eau, parce qu'alors il plonge, et va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossière et d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25 à notre droite une petite rivière nommée Yarouppi. C'est là qu'on trouve la nation des Tarouppis. Les eaux étoient si basses qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire que l'impossibilité où nous avons été de les voir n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les Ouens, avec qui ils sont en liaison; car ils se visitent souvent en traversant les terres qui séparent l'Ouyapoc du Camoppi, et ils m'ont bien promis de faire connoître aux chefs de leur nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auroient de la joie, et qu'ils entreroient aisément dans nos vues. Dès le lendemain 26, nous arrivâmes chez les Coussaris, un peu avant le coucher du soleil : il y a apparence qu'ils n'étoient là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le

principal capitaine et le gros de la nation s'étoient enfoncés dans les bois pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guère chaque année de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la salsepareille et du bois de crabe, qui est une espèce de cannelle; soit pour faire des recrues de sauvages, et les rassembler comme nous faisons dans des peuplades; mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, et où il y avoit un bon nombre de ces Indiens: c'est tout ce que nous trouvâmes de la nation des Coussanis. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eue jusqu'ici avec les Français, et à la disette extrême dans laquelle ils vivent; jusque-là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de rassade, n'avoient pas même le tablier ordinaire que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misère excita notre compassion; et comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlèrent avec ouverture de cœur, et se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette

nation sont venus me voir à Ouyapoc ; plusieurs autres sont allés danser chez les Pirious. Lorsque , parmi ces barbares , une nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié et de sa confiance. Ainsi , cette démarche des Coussanis est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des Pirious , depuis qu'ils sont sous la conduite d'un Missionnaire. Après avoir ainsi confirmé ces nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le christianisme , nous pensâmes à nôtre retour, et nous arrivâmes le 5 décembre à la Mission de Saint Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces nations sauvages ; car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers et si inconstans , que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts , de changer de demeure , et de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres , ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont , pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper , et ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé , ils plantent des branches de manioc ; car cette racine vient de bouture. Lorsque le manioc est mûr , c'est-à-dire au bout d'un an ou de quinze mois , ils quittent leur première demeure , et viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussitôt qu'ils s'y sont logés , ils vont abattre du bois à une

journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, et plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant des trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes, et l'on ne voit guère qu'ils aillent au-delà de quarante-cinq ou cinquante ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde et errante dans les forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, et qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à Ouyapoc je fus bien consolé d'apprendre, par une lettre du père Lombard que le père Caranave avoit déjà baptisé la plus grande partie des Galibis répandus le long de la côte, depuis Kourou jusqu'à Sinnamari, et qu'il se dispoit à faire un établissement solide aux environs de cette rivière. D'autres lettres de Cayenne m'apprennent que le père Furré va se consacrer à la mission des Palikours. Cette nation mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du ciel, sans qu'on ait pu jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au père Dautillac, vous ne sauriez croire ce qu'il lui en coûte de peines et de fatigues pour rassembler dans Ouanari les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les Tocoyennes, les Maourious et les Maraones. Il faut avoir un zèle aussi solide et aussi ardent que le sien pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eues à essuyer et auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre.

Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces infidèles , et par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien nommé *Cayariouara* , de la nation des Maraones , ne pouvant profiter de la plupart des instructions à cause de l'éloignement où étoit sa parenté , s'offrit au Missionnaire pour être le pêcheur de sa bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche , il venoit la nuit trouver le Père pour le prier de l'instruire ; et , après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices , il retourna chez lui , et instruisit tous ses parens des vérités de la religion : après quoi il les amena à la Mission , où il a planté son manioc et où il a construit une case pour lui et sa famille. Le Père les trouve fort bien instruits , et les dispose à recevoir le Baptême.

Lettre du Père Fauque , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père de la Neuville.

A Ouyapoc le 20 septembre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE, je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projetois de faire chez les Palikours ; mais des embarras imprévus , et de fréquens accès d'une fièvre bizarre et opiniâtre me l'ont fait différer jusqu'au mois de septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit couillara ; c'est un tronç

d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la rivière d'Ouyapoc dans cette espèce de canot , qui ne peut porter que cinq à six personnes ; et je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la rivière de Couripi , que nous remontâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, et comme les bords de cette rivière sont impraticables vers son embouchure , il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot. Aussitôt que la mer commença à monter , nous nous mîmes en route , et vers les sept heures du matin nous laissâmes à notre droite la rivière de Couripi , pour entrer dans celle d'Ouassa. Vers le midi je trouvai l'embouchure du Roucaoua , que nous laissâmes aussi à la droite , me réservant d'y entrer à mon retour ; et comme la marée ne se faisoit presque plus sentir , nous ne fûmes plus obligés de mouiller ; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation , il fallut la passer encore dans notre petit canot , avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois et quatre heures du matin nous aperçûmes du feu sur l'un des bords de la rivière. C'étoient quelques Indiens qui campoient là , et qui revenoient de chez leurs parens , établis près d'une grande crique (petite rivière) qu'on nomme *Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux , je continuai ma route , et je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de sauvages. Je savois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté et d'autre ; mais outre que ceux qui m'accompa-

gnoient ignoroient le chemin qui y conduit , il m'auroit été impossible d'y pénétrer , parce que les marais qu'il faut traverser étoient presque à sec. Comme la nuit approchoit , je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot ; mais heureusement nous aperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous eourûmes sur eux à force de rames ; et eux , qui nous prenoient pour des coureurs de bois , suyoient devant nous de toutes leurs forces , et nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin , et ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un père. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir , surtout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent , et le lendemain , fête de l'immaculée-Conception de la très-sainte Vierge , j'eus le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe.

Dès que l'aube du jour commença à paroître je dressai mon autel , et je le plaçai hors de la case , afin que de tous les côtés on pût aisément me voir célébrer les saints mystères. C'étoit une nouveauté pour ces peuples , surtout pour les femmes et les enfans , qui n'étoient jamais sortis de leur pays. Aussi se placèrent-ils de telle sorte qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie , et ils assistèrent à cette sainte action avec une modestie et une attention qui me charmèrent. Je me rendis de là chez mon banaré. C'est le nom qui se donne parmi les Indiens à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié , qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il n'omit

rien pour me retenir le reste du jour ; mais je ne pus lui donner cette satisfaction , parce que j'avois dessein de me rendre chez le capitaine de toute la nation , auquel M. des Roses , chevalier de Saint-Louis , et commandant pour le roi dans ce poste , a donné , depuis environ deux ans , un brevet avec la canne de commandement. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'argent , aux armes de France , qui se donne de la part du roi aux capitaines des sauvages. Youcara (c'est le nom de ce capitaine) est , je crois , le plus âgé de tous les Palikours. Comme je l'avois vu plusieurs fois à Ouyapoc , et que je lui avois souvent promis de l'aller voir chez lui , il me parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole , et il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que j'avois eues à essuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses poitos , c'est-à-dire à ceux de sa dépendance , et surtout aux femmes , auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part et d'autre , j'entrai d'abord en matière sérieuse , et je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux pour leur procurer le bonheur d'être chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs , soit surnaturels , soit humains , qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite ; car je savois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article , et qui lui tenoient à cœur. Comme il n'entend pas très-bien la langue galibi , dans laquelle je

ai parlois , il me répondit qu'il feroit venir un
 interprète pour m'expliquer ses véritables sen-
 timens. L'interprète arriva le lendemain matin,
 et, après une courte répétition que je fis de ce
 que je lui avois dit la veille , il me répondit que
 sa nation seroit charmée d'avoir des Mission-
 naires , et qu'ils ne viendroient jamais aussitôt
 qu'elle le souhaitoit. Nous délibérâmes alors
 sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer
 la Mission ; mais comme je n'avois pas encore
 parcouru les rivières de Roucaoua et de Tapa-
 mourou , je ne pouvois guère juger quel terrain
 méritoit la préférence. Maintenant que je les ai
 parcourues , je crois qu'on ne peut mieux faire
 que de s'établir chez Youcara , jusqu'à ce qu'on
 trouve un endroit plus convenable. Sa demeure
 est presque tout-à-fait à la source de l'Ouassa ,
 d'où on peut en un jour entrer dans le Cachipour
 par la communication d'une petite crique. Je
 crois même qu'il y aura là beaucoup moins de
 maques ; c'est un insecte assez semblable au cou-
 sin, mais beaucoup plus gros, et dont l'extrémité
 des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous
 assure, quelque attention. Car vous ne sauriez
 vous imaginer combien cette espèce d'insecte
 est incommode en certaines saisons de l'année.
 Il y en a quelquefois une si grande quantité que
 pour prendre son repas il faut se retirer dans
 quelque coin , un peu à l'écart, souvent même
 on est obligé de manger en se promenant :
 c'est ce qui rend ce pays impraticable aux Eu-
 ropéens. Quelques Indiens , pour se garantir
 de ces importuns insectes , se font des cases au
 milieu de l'eau dans des marais fort éloignés de
 la terre où ces petits animaux, ne trouvant ni

arbres ni herbes aux environs pour se reposer, ne pénétrèrent guère, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la *tocaye*; c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble à une glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, et sans bruit, de peur que ces insectes ne les suivent; car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, et où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher de peur d'y être étouffé: vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où respirent pendant toute une nuit trente ou quarante Indiens.

Je passai le jeudi et le vendredi chez *Youcara*. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des étrangers, sans cependant jamais y rien prendre. Notre capitaine, ayant visité le panier où je portois mon petit meuble, me demanda ce que contenoit une fiole qui étoit remplie d'eau bénite: je lui répondis que c'étoit une eau dont les chrétiens se servoient pour chasser le démon, pour guérir les malades, etc. Il me pria d'en mettre sur quelques enfans qui languissoient depuis longtemps dans son carbet; je les fis approcher, et je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié; car j'appris quelques jours après qu'ils jouissoient d'une santé parfaite. Je trouvai dans ce capitaine des dispositions très-favorables au christianisme, que je le pressois d'embrasser: en nous quittant, nous convinmes que dans trois jours il viendroit me joindre à l'embouchure du *Tapamourou*, où j'allois, et me confier deux

jeunes Indiens que j'avois choisis chez lui pour les conduire à Kourou, et les mettre en apprentissage de chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous; mais comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une croix sur l'un des bords de la crique pour me donner une preuve de son arrivée; après quoi il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite, ayant donné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, et s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon révérend Père, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avois rien aperçu trois jours auparavant, et j'avois peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainsi autrefois à quelques Français dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu et imité ce trait de leur piété.

Pour revenir au Tapamourou, je ne pus gagner les cases des Indiens que bien avant dans la nuit du samedi au dimanche, bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut que nous trouvâmes le lit de cette petite rivière tout couvert d'herbes, et d'une espèce de roseaux sur lesquels il fallut se pousser à force de tacaré : c'est une perche fourchue dont on se sert en guise de harpon. Cette manière de naviguer est très-fatigante, et demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées, parce que les halliers des deux bords, venant à se joindre, font une espèce de barrière qui

arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières où il semble qu'on soit sur une prairie flottante, tandis qu'on a au-dessous de sci trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude étoit de nous voir obligés de passer encore la nuit dans notre canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent, et c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler; car ces animaux extrêmement voraces, en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent, arrachent beaucoup de joncs qui suivent ensuite le courant, et qui, venant à s'accrocher les uns les autres, couvrent toute la surface de l'eau. Dans l'embarras où je me trouvai, je fis sonner de temps en temps du cor, afin d'avertir les sauvages de venir au-devant de nous; mais ils ne portent pas jusque-là leur politesse: tout ce qu'ils firent fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je bénis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas, nous trouvâmes un grand marais, qu'il fallut traverser pour se rendre au carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces espèces d'étangs des troncs d'arbres qui se joignent bout à bout, et qui serment une espèce de pont sur lequel ils courent comme des singes. Je vculus les imiter, à la faveur d'un tison de feu qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais, soit que ma chaussure fût moins flexible que les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui

je tombai au second pas que je fis , et j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes ; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent , que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même , au risque d'être mordu des serpens , et j'arrivai enfin au gîte , sans autre accident que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande et vaste case ; comme elle étoit environnée de marais et de terres noyées , et que le temps des maques n'étoit pas encore passé , tous les habitans du lieu , et ceux même de ma suite , m'abandonnèrent pour aller coucher dans la toçaye. Je vous avoue , mon révérend Père , que , pendant cette nuit où je me voyois tout seul , j'eus bien des pensées effrayantes , malgré tous les motifs de confiance en Dieu que je ne cessois de me rappeler à l'esprit. Si quelque sauvage , me disois-je , pour enlever le peu que tu as , venoit maintenant t'égorger ! si quelque tigre ou quelque crocodile se jetoit sur toi pour te dévorer ! Car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure , surtout dans un pays barbare ? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes , et , après avoir célébré le saint sacrifice de la messe , j'allai visiter quelques habitations du voisinage. J'entrai dans une vase haute , que nous appelons *soura* en langage galibi ; m'entretenant avec ceux qui l'habitoient , je fus tout à coup saisi d'une odeur cadavéreuse ; et , comme j'en témoignai ma surprise , on me dit qu'on venoit de déterrer les ossemens d'un mort , qu'on devoit transporter dans une autre contrée , et

l'on me montra en même temps une espèce d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux Palikours, lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parens qui étoit mort. Comme je ne pensois pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion; et ces sauvages me répondirent que l'usage de leur nation étoit de transporter les ossemens des morts dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme leur unique et véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son père Jacob; et je dois vous dire, en passant, que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot, je trouvai deux cases de Caranarious. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres sauvages le dénûment de toutes choses. Ils n'ont pas même le plantage; les graines des plantes et des arbres, ou le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave, qui est un gâteau fait de la racine de manioc, et la boisson ordinaire des sauvages, qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils font une pêche abondante, et ils portent leurs poissons chez les Palikours, qui leur donnent du manioc en échange. Les Palikours ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves, c'est-à-dire qu'ils s'en servent pour faire leurs abattis, leurs canots, leurs

pêches, etc. ; souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les Français, lorsqu'ils travaillent pour eux. Ce que cette nation a de singulier, c'est que presque tous ceux qui la composent, hommes et femmes, sont couverts d'une espèce de lèpre, c'est-à-dire que leur épiderme n'est qu'une dartre farineuse qui se lève comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guère rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve parmi les Palikours une autre nation de cette espèce, qu'on nomme *Mayets* ; nous serons probablement obligés de bâtir pour eux une église particulière, parce que leur lèpre, qui flue de temps en temps, répand une odeur si désagréable, que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, qui animent des corps si hideux, et qui par là méritent tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le lundi du Tapamourou, et je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords de l'Ouassa ; il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que, m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit m'obligea de retourner sur mes pas. Le mercredi, j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité à l'aller voir, et qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une Mission ; mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut de l'Ouassa dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à

Kourou , et avoit été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs néophytes, nous nous entretenmes long - temps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entre autres choses, que les pyayes, qui sont une espèce d'enchanteurs et de magiciens, étoient entièrement bannis de la Mission du Père Lombard, et que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit ; et sachant qu'il étoit borgne : « Quoi ! me dit-il en riant, un tel est pyaye ? et comment peut-il voir le diable, n'ayant qu'un œil ? » Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je savois déjà, que les Palikours ne peuvent souffrir ces sortes de jongleurs : aussi les ont-ils tous fait périr ; et il n'y a pas long-temps qu'une troupe de femmes en tuèrent un qui étoit de la nation des Caranariou, parce qu'elles le soupçonnèrent de vouloir exercer sur elles son art magique. Le jeudi, j'allai coucher à l'embouchure du Roucaoua, dans l'espérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de sauvages ; mon attente fut trompée, et il fallut coucher dehors cette nuit-là. Cependant ne pouvant me résoudre à dormir dans le canot, nous mîmes pied à terre, et nous suspendîmes, comme nous pûmes, nos hamacs (lits portatifs) parmi les joncs et les broussailles ; et le lendemain samedi, après avoir navigué toute la matinée avec beaucoup de peines et de fatigues, nous découvrîmes enfin des abatis de bois, et, peu de temps après, des cases de sauvages. J'en connoissois plusieurs que j'avois vus

au fort , et ils me reçurent fort bien. Je dis la messe le lendemain , et ce fut un grand sujet de satisfaction , surtout pour les femmes , les jeunes gens et tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mystères. Je leur en fis une explication succincte , avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voie du salut. J'employai le reste de la journée et le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté et d'autre. J'y rencontraï un déserteur d'une des Missions portugaises qui sont sur les bords du fleuve des Amazones ; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre , et qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les sauvages qu'ils rassemblent : du plus loin qu'il m'aperçut , il vint au-devant de moi , tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois , ne voulant pas , me dit-il ensuite , que puisque je prenois la peine de le visiter , mes habits en fussent endommagés.

Le mardi , je retournai sur mes pas , et j'allai chez des sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la rivière de Roucaoua. Depuis que je suis dans ce pays et que je fréquente les sauvages , je n'en ai point vu de si sales ni si malproprement logés ; aussi le lendemain , dès que j'eus dit la messe , nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure du Couripi. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière , j'aurois bien voulu avoir le temps de la remonter pour examiner le terrain , ayant ouï dire qu'il y avoit vers

la source une vaste montagne nommée *Oucail-*
lari, où une Mission seroit très-bien placée.
 Mais les fêtes de Noël me rappeloient à Ouya-
 poc. Les Palikours ont des coutumes assez sin-
 gulières, mais dont nous ne pouvons être ins-
 truits que quand nous demeurerons avec eux.
 Il y en a deux principalement qui me frappè-
 rent : la première est que les enfans mâles vont
 tout nus jusqu'à l'âge de puberté : alors on leur
 donne la *camisa* ; c'est une aune et demie de
 toile qu'ils se passent entre les cuisses, et qu'ils
 laissent pendre devant et derrière, par le moyen
 d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de
 recevoir la *camisa*, ils doivent passer par des
 épreuves un peu dures : on les fait jeûner plu-
 sieurs jours, on les retient dans leur hamac,
 comme s'ils étoient malades, et on les fouette
 fréquemment ; cela, disent-ils, sert à leur ins-
 pirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées,
 ils deviennent hommes faits. L'autre coutume,
 qui me surprit bien davantage, c'est que les
 personnes du sexe y sont entièrement décou-
 vertes ; elles ne portent que jusqu'au temps de
 leur mariage une espèce de tablier d'environ un
 pied en carré, fait d'un tissu de petits grains
 de verre, qu'on nomme *rassade*. Je ne sache
 point que dans tout ce continent il y ait aucuns
 autre nation où règne une pareille indécence.
 J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire
 quitter un usage si contraire à la raison et à la
 pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des
 jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire
 qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déjà vu
 quelques-unes en porter ; elles seront bien plus
 honnêtement couvertes qu'avec leur tablier.

Nous avons aux environs de ce fort une petite nation qui se nomme *Tocoyenes*, où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amènerons nos chrétiens à s'habiller totalement.

Lettre du Père Fauque au Père Allart.

A Cayenne, le 10 mai 751.

MON RÉVÉREND PÈRE, le désir que vous paroissiez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des âmes, m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation succincte d'une entreprise de charité dont la Providence me fournit, il y a quelque temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette colonie.

Vous savez, mon révérend Père, que les principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale sont les nègres esclaves, que les vaisseaux de la compagnie ou les négocians français vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 livres. Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des noirs dans leur pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux

négriers , et comment nous nous comportons , nous autres Missionnaires , pour instruire ces pauvres infidèles , quand ils sont arrivés dans nos paroisses. Sur tous ces points et sur plusieurs autres de cette nature on a publié une infinité de relations qui sans doute ne vous sont pas inconnues ; mais ce qui m'a toujours frappé , et à quoi je n'ai pu encore me faire depuis vingt-quatre ans que je suis dans le pays , c'est la manière dont se fait la vente des nègres.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port , le capitaine , après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du roi , tant auprès de l'amirauté que de messieurs les gens de justice , loue un grand magasin où il descend son monde ; et là , comme dans un marché , chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent , pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge ! Qu'avons-nous fait pour Dieu , tous tant que nous sommes , ai-je dit plus d'une fois en moi-même , pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux ? Cependant les nègres , accoutumés pour la plupart à jouir de la liberté dans leur patrie , se font difficilement au joug de l'esclavage , quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable ; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux non-seulement les égards que la religion prescrit , mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient , ce que nous appelons ici *aller marronner* ; et la chose leur

est d'autant plus aisée à Cayenne , que le pays est , pour ainsi dire , sans bornes , extrêmement montagneux , et boisé de toutes parts. Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier , nos rois , dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves , ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit , si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe , et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation , il a les oreilles coupées , et on lui applique la fleur de lis sur le dos. S'il récidive , et qu'après avoir été déclaré en justice , il reste un mois absent , il a le jarret coupé ; et à la troisième rechute il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir ; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires , qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable , on ne s'en inquiète guère ; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper , parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandais de Surinam ont souvent expérimenté , et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour , étant , à ce qu'on dit , habituellement menacés de quelque irruption funeste , tant ils ont de leurs esclaves errans dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur , M. d'Orvilliers , gouverneur de la Guyane française , et M. Lemoine , notre commissaire

ordonnateur , n'eurent pas plus tôt appris qu'il y avoit près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses , suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire , que le détachement , malgré les détours qu'il lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles , arriva heureusement. Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés , dont un fut tué , parce qu'après avoir été pris , il vouloit encore s'enfuir. Au retour de ce détachement , monsieur le gouverneur , à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs , de leurs différens établissemens , et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre , se dispoit à envoyer un second détachement , lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener au bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'âme à tous ceux qui auroient pu être tués dans les bois ; car il n'y a guère d'espérance pour le salut d'un nègre qui meurt dans son marronnage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable , et aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela , si nous avions le bonheur de réussir , nous faisons rentrer dans les ateliers des habitans un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les

travaux. Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les Français les craignoient, puisqu'ils envoyoit des Missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici, et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plus tôt connoissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. « Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disoient les uns : vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. Ces malheureux nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. » On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piège, parce qu'en effet les nègres marrons ont coutume de creuser au milieu des sentiers des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'aperçoit point du piège; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées. « Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramènerez aucun; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté pour revenir jamais se soumettre à l'es-

clavage. De semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des âmes à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du grand maître, qui le premier a sacrifié lui-même la sienne pour nous ! Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, et un nègre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au saut de Tonne-Grande, c'est l'une des rivières qui arrosent ce pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte messe de grand matin pour implorer le secours du ciel, sans lequel nous ne pouvons rien ; ensuite nous nous enfonçâmes dans les bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du pays, c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit ajoupa, espèce d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps.

Dès qu'il fut jour nous nous remîmes en route ; et entre deux et trois heures après midi nous aperçûmes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la *Montagne de Plomb*, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes dont ces malheureux se servent en guise

de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture ; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs. Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche pour donner aux nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais, voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger comme nous avions fait le jour précédent, c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon révérend Père, de vous exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident lâcheux durant cette nuit ; et, m'étant levé à

la pointe du jour , je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor de chasse , et dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin , surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin , après avoir long-temps attendu , et m'être promené partout comme la veille , ne voyant venir personne , je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les marrons , et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe , comme j'avois fait à Tonne-Grande ; après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abatis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues , du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici *abatis* une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec , pour pouvoir planter le terrain). Les marrons ont appelé cet endroit *l'Abatis du Saut* , à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux situé que le premier , qu'ils nomment , comme j'ai dit , la *Montagne de Plomb*. C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres , qui consistent en manioc , bananes , patates , riz , ignames , ananas , et quelque peu de cannes à sucre. D'abord que nous fîmes à la lisière de l'emplacement , je m'annonçai avec mon signal ordinaire , et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai , c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du mangrave , et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde , qu'il en sortoit une puanteur extrême :

je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre , dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apcrcevoit , cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines ; et , ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit , nous revînmes coucher à la Montagne de Plomb , pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa , comme la précédente , sans inconvéniens , mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abatis à visiter , qu'ils nomment l'*abatis d'Augustin* , parce qu'un des chefs du marronnage qui porte ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande , je m'imaginois que tous les marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin ; après l'avoir bien cherché , nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard , et , après environ quatre heures de marche , toujours en montant et descendant les montagnes , nous arrivâmes enfin au bord d'un abatis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer , parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grim pant de notre mieux , et les premiers objets qui se présentèrent à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu , une chaudière et de la viande fraîchement bouillie , quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses

semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais, après avoir bien appelé et m'être promené partout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne et ayant encore assez de jour, je voulus pousser plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés. Mes compagnons de voyage, n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma Mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond de mon cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraichissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence, qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guère mar-

ché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé; car je ne trouyai qu'un abatis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les marrons, s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendait de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et armés.

« Souvenez-vous, mes chers enfans, leur disois-je, que, quoique vous soyez esclaves, vous êtes cependant chrétiens comme vos maîtres; que vous faites profession depuis votre baptême de la même religion qu'eux, laquelle vous apprend que ceux qui ne vivent pas chrétiennement tombent après leur mort dans les enfers: quel malheur pour vous, si, après avoir été les esclaves des hommes en ce monde e

dans le temps, vous deveniez les esclaves du démon pendant toute l'éternité ! Ce malheur pourtant vous arrivera infailliblement si vous ne vous rangez pas à votre devoir, puisque vous êtes dans un état habituel de damnation ; car, sans parler du tort que vous faites à vos maîtres en les privant de votre travail, vous n'entendez point la messe les jours saints ; vous n'approchez point des sacremens ; vous vivez dans le concubinage, n'étant pas mariés devant vos légitimes pasteurs. Venez donc à moi, mes chers amis, venez hardiment ; ayez pitié de votre âme, qui a coûté si cher à Jésus-Christ... Donnez-moi la satisfaction de vous ramener tous à Cayenne ; dédommagez-moi par-là des peines que je prends à votre occasion ; approchez vous de moi pour me parler ; et si vous n'êtes pas contents des assurances de pardon que je vous donnerai, vous resterez dans vos demeures, puisque je ne saurois vous emmener par force. » Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous vîmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abatis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le samedi ; j'y dis la sainte messe le dimanche ; et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les

vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y faisant planter une croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore. Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leur prière, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et le Moine le peu de réussite qu'avoit eue mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les pâques aux nègres; j'ajoutai que, m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des anges gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin, je priai ces messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux, et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier. Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les *pâques des esclaves* du quartier, c'est-à-dire que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'a

ler ainsi au moins une fois l'an chez tous les colons
 nos paroissiens, quelque éloignés qu'ils soient ;
 car il y a ici des paroisses qui ont quinze et vingt
 lieues d'étendue ; et vous ne sauriez croire , mon
 révérend Père , le bien qu'il y a à faire et qu'on
 fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le
 Missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre
 met la paix dans les familles désunies en termi-
 nant leurs petits différends ; conclut des ma-
 riages pour faire cesser les commerces illicites ,
 à quoi les esclaves sont très-sujets ; tâche de
 leur adoucir les peines attachées à leur état en
 les leur faisant envisager sous des vues surnatu-
 relles ; prend une connoissance exacte de leur
 instruction actuelle , pour disposer peu à peu
 à la communion ceux qu'il en juge capables
 (notre usage étant de permettre à très-peu de
 nègres d'approcher de la sainte table , par l'ex-
 périence que nous avons qu'ils en sont indi-
 gnes). Il remontre prudemment aux maîtres les
 fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois
 envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas as-
 sez sur leur conduite spirituelle , soit en les sur-
 chargeant de travaux injustes, soit enfin en ne
 leur donnant pas le nécessaire pour la nourri-
 ture et le vêtement , suivant les sages ordon-
 nances de nos rois : il fait mille autres choses
 de cette nature , qui sont du ressort de son
 ministère , et qui tendent toutes également à
 la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il en
 coûte , à la vérité , beaucoup de faire de pareilles
 courses dans un pays tel que celui-ci , où , lors-
 qu'on est en campagne, on est toujours ou
 brûlé par les rayons d'un soleil ardent , ou acca-
 blé de pluies violentes ; mais à quoi ne porte

pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter! Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion (car ce n'est pas là mon emploi ordinaire), je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux nègres que, s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce ni pardon à espérer; qu'ils devoient se persuader au contraire qu'on les poursuivroit sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin j'avois fini ma Mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre petit canot tiré à la rame par deux jeunes noirs, porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier), qui me marquoit que les nègres marrons étoient arrivés chez lui, et qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore, qu'ils n'en avoient eux-mêmes, et j'en trouve en effet déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi, mon révérend Père, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en

croyois le plus éloigné ! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces êtres égarés depuis si long-temps , et qui rentroient dans le bercail , je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux ; et ils me répondirent constamment qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir , mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre , ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur âme et pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir , ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations , que j'avois préparés pour les pâques , les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois , c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais , quoiqu'il en soit , il en vint peu à peu jusqu'à cinquante ; et comme monsieur notre gouverneur , qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois si je ne réussissois pas , me pressoit de me rendre à Cayenne , je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible , mon révérend Père , de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut , suivi de tout ce monde , chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; et les noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg se faisoient une fête de revoir , l'un son père , l'autre sa mère , celui-ci son fils ou sa fille ; et comme plusieurs de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis

très-long-temps , et qu'ils y remarquèrent bien du changement , notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser , en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant , c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, et qui, n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maisons à la française, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant à leur façon leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'Eglise, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de St. François Xavier; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable, 1.° à Dieu, dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps; 2.° à leurs maîtres et aux colons, à qui la majorité avoient porté beaucoup de préjudice; 3.° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc.; après quoi je dis la sainte messe en actions de grâce. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à monsieur le gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part: ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plan-

tations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement; mais une maladie qui se mit dans la troupe aussitôt qu'elle arriva sur les lieux fit échouer cette opération : en sorte que ceux que j'avois laissés, au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colonie; mais les sages mesures que nos messieurs prennent pour l'empêcher paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon révérend Père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du ciel. Je suis, etc.

 MISSIONS DU PÉROU.

*Lettre du Père Stanislas Arlet au révérend
Père Général de la Compagnie de Jésus.*

De Moxos ou Canise, le 1^{er} septembre 1698.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE, l'an 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le Père François Boriné mon compagnon, et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes occidentales. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du prince des apôtres, sous les auspices de qui la Mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de *Saint-Pierre*.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont

point de demeures fixes , point de lois , nulle forme de gouvernement. Également éloignés de la religion et de la superstition , ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux démons , quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Être. Ils ont la couleur d'un brun foncé , le regard farouche et menaçant , je ne sais quoi de féroce dans toute la figure. On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays , parce que l'on ne les voit jamais assemblés , et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins ; et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats , ou ils les font esclaves pour toujours , ou , après les avoir rôtis sur les charbons , ils les mangent dans leurs festins , et se servent , au lieu de tasses , des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés. Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie , et quand le feu leur monte à la tête , après s'être querellés et dit bien des injures , souvent ils se jettent les uns sur les autres , se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux , auxquels ils s'abandonnent brutalement lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches , et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus , qu'ils lancent de loin contre leurs ennemis avec tant d'adresse et de force , que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux ; les uns en ont plus , les autres moins , chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entières,

est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares , sans armes et sans soldats , accompagnés seulement de quelques chrétiens indiens qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer ; car plus de douze cents hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux , ni hommes qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement , l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit ; ils étoient hors d'eux-mêmes , ne sachant que dire , et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient , comme ils nous l'ont avoué depuis , que l'homme , son chapeau , ses habits et le cheval sur lequel il étoit monté n'étoient qu'un animal composé de tout cela par un prodige extraordinaire ; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement qui les rendoit comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura , leur expliquant qui nous étions et les raisons de notre voyage ; que nous venions de l'autre extrémité du monde seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières dont nous étions convenus et qui étoient à leur portée , sur l'immortalité des âmes , sur la

durée de l'autre vie , sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort s'ils gardoient ses commandemens , sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin. Il n'en fallut pas davantage : depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau suit le pasteur , et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques petits grains de verre dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous reئيendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient

une plaine de plusieurs lieues d'étendue , plantée par intervalles de beaux palmiers ; au septentrion, un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue canisienne : à l'occident, ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans et très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques, et nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer. Il faut avouer que les chaleurs sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons ; et si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevé dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens qu'un peu de sel, quand on en a : car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations

pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude et de dégoût que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais, étant encore dans le siècle, dans les meilleurs lits: tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus que les maux mêmes ne sauroient faire! La vue seule de ce grand nombre de catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin, à l'explication du catéchisme, et le soir, aux prières que nous faisons faire en commun; de voir les enfans disputer entre eux à qui aura plus tôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes, quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier sacrement de notre religion; venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est

extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au *grand-maître* une *grande maison* (c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'Eglise), pendant que plusieurs d'entre eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la réserve que demandoit un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie ; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons. Voilà

ceux à qui a passé le royaume de Dieu , que sa justice , par un jugement redoutable , a ôté à ces grandes provinces de l'Europe qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux , qu'apparemment il y auroit bientôt ici des saints ! C'est une chose qui paroît incroyable , qu'en un an de temps des hommes tout sauvages , et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure , aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent , et nous font à nous autres , qu'ils regardent comme leurs maîtres , des inclinations profondes , frappant la terre du genou , et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays , qui passent par leurs terres , à prendre logis chez eux ; et , dans leur pauvreté , ils exercent une espèce d'hospitalité libérale , les conjurant de les aimer comme leurs frères , et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion : de sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu , qui nous a tant aidés jusqu'ici , nous ferons de ces nations non-seulement une Église de vrais fidèles , mais encore , avec un peu de temps , une ville , peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société. Je suis avec un profond respect , etc.

*Abrégé de la vie du Père Cyprien Baraze,
Fondateur de la Mission des Moxes, dans
le Pérou.*

On entend par Mission des Moxes un assemblage de plusieurs nations infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la nation des Moxes est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces peuples habitent un pays immense qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra on côtoie la longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord; il est situé dans la zone torride, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guère compter. Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie; mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont l'ardeur est exces-

sive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps , en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières , en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année ; mais d'autres fois le vent du sud , qui vient du côté des montagnes couvertes de neige , se déchaîne avec tant d'impétuosité , et remplit l'air d'un froid si piquant , que ces peuples presque nus , et d'ailleurs mal nourris , n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons , surtout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler , qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste ; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays. Les ardeurs d'un climat brûlant , jointes à l'humidité presque continuelle de la terre , produisent une grande quantité de serpens , de vipères , de fourmis , de mosquitoes , de punaises volantes , et une infinité d'autres insectes , qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile , qu'il ne peut porter ni blé , ni vignes , ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux et des vaches ; on a éprouvé dans la suite des temps , lorsqu'on en a peuplé le pays , qu'ils y vivoient et qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guère que de la pêche et de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent

avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; et , quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris , ils répondent froidement que le feu raccommodera tout. Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année , et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours , de léopards , de tigres , de chèvres , de porcs sauvages , et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal , quand elle est boucanée , est pour les Indiens un mets délicieux. Ce qu'ils racontent d'un animal appelé ocorome est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux , son museau pointu , ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé , il l'attaque et le jette par terre , sans pourtant lui faire de mal , pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue l'Indien , tâte avec soin toutes les parties de son corps , et , se persuadant qu'il est mort effectivement , comme il le paroît , il le couvre de paille et de feuillages , et s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien , échappé de ce danger , se relève aussitôt , et grimpe sur quelque arbre , d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie ; mais , ne la trouvant plus , il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade , comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni lois , ni gouvernement , ni police ; on n'y voit personne qui com-

mande ni qui obéisse ; s'il survient quelque différend parmi eux , chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées , afin d'y trouver de quoi subsister , leur conversion devient par là très difficile , et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite , et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes , ou bien sur un hamac , qu'ils attachent à des pieux ou qu'ils suspendent entre deux arbres , et là ils dorment exposés aux injures de l'air , aux insultes des bêtes et aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échauffe , la fumée éloigne les mosquites , et la lumière écarte au loin les bêtes féroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre. Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides , il est rare qu'ils y excèdent , mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps , et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort

désagréable , ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres , et là ils dansent tout le jour en désordre , et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guère que par la mort de plusieurs de ces insensés , et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles , ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales , que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable , c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes vénéneuses , dont ils se servent à toute occasion , pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre , et ce poison est si subtil , que les moindres blessures deviennent mortelles. L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies consiste à appeler certains enchanteurs , qu'ils s'imaginent avoir reçu du ciel un pouvoir particulier de les guérir. Ces charlatans vont trouver les malades , récitent sur eux quelque prière superstitieuse , leur promettent de jeûner pour leur guérison , et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien , ce qui est une insigne faveur , ils sucent la partie affectée ; après quoi ils se retirent , à condition toutefois qu'on leur paiera libéralement ces sortes de services. Ce n'est pas que le pays manque de remèdes

propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac ; on y trouve aussi la cannelle sauvage et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui apaise sur-le-champ toutes sortes de douleurs. Il y croît encore plusieurs autres arbres qui distillent des gommés et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer et à ramollir ; sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne fait mieux voir leur stupidité que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se perçent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y

en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés ; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté , plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête , les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux , qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément. L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse et à la pêche , ou d'ajuster leur arc et leurs flèches ; celle des femmes est de préparer la liqueur que boivent leurs maris , et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans , quand la mère vient à mourir ; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux , elle enterre l'un d'eux , alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois. Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres ; leur manière de combattre est toute tumultuaire ; ils n'ont point de chef , et ne gardent nulle discipline ; du reste , une heure ou deux de combat finit toute la campagne ; on reconnoît les vaincus à la suite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat , et ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des Moxes se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse ; ils accompagnent ensuite le corps en silence , ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre , ils partagent entre eux sa dépouille , qui consiste toujours en des choses de peu de valeur ; et dès l'instant , ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; et c'est une autre coutume établie parmi eux que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter. Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune et les étoiles; d'autres adorent les fleuves, quelques-uns un prétendu tigre invisible: quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur croyance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contre eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au

dehors aucun culte extérieur et solennel; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu. Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *thiaraugui*, qui signifie, en leur langue, celui qui a les yeux clairs. A certain temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces

ministres de Satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour , tout le peuple marche vers cet endroit en silence ; mais , quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils , afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne et dans ces cris confus ; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse) , et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases , où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité ; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux ; et , après en avoir bu sans mesure , ils l'abandonnent à tout le peuple , qui , à leur exemple , en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser : un d'eux entonne la chanson , et tous , formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence , et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre , avec des mouvemens de corps indécents ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin , ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit , par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux. Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos âmes ; mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans les-

quelles ils vivent , qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort. Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon , qui a voulu mettre cet obstacle à la propagation de l'Evangile , et rendre par ce moyen la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra , afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au père Cyprien Baraze ; et voici comment la chose arriva. Le frère del Castillo , qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra , s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens , avança assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation , qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie , il partit aussitôt pour Lima , afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que le père Baraze pressoit ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs

s'inflammèrent encore , quand il apprit la mort glorieuse des pères Nicolas Mascardi et Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi, qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le père Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage. Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra, avec le frère del Castillo : à peine y furent ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay, dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des Moxes. La douceur et la modestie de l'homme apostolique, et quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hamaçons, d'aiguilles, de grains de verre et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans, soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue : car, outre qu'il n'avoit ni maître ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signes ; soit en-

fin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied , tantôt dans des pays marécageux et inondés , tantôt dans des terres brûlantes ; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main , et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage : tout cela, joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays , avoit tellement ruiné ses forces , qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra , où , en effet , il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé. Eloigné de corps de ses chers Indiens , il les avoit sans cesse présens à l'esprit ; il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser ; car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens : c'est dans cette vue que , dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand , et apprit à faire de la toile , afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens , et de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême ; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte - Croix de la Sierra ne fut pas de longue durée. Le gouverneur de la ville , s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes , engagea les supérieurs à y envoyer le père Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays , et se partagent en diverses petites peuplades , comme les Moxes : leurs

coutumes sont aussi les mêmes , à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement ; ce qui faisoit juger au missionnaire qu'étant plus policés que les Moxes , ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre , et pour commencer ses instructions ; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit , le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes , qui , en comparaison des Chiriguanes , lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet , il trouva les Moxes plus dociles qu'auparavant , et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés , ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents , pour vivre sous la conduite du missionnaire , qui eut la consolation , après huit ans et six mois de travaux , de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge , cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu , et on l'a appelée depuis ce temps-là la Mission de *Notre-Dame de Lorette*. Le père Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes lorsqu'il lui arriva un nouveau

secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'Évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres nations auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitans ne sont guère capables de sentimens d'humanité et de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entre elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du père Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour: il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples par ses manières douces et honnêtes, et il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté dont il accompagnait ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens et aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre la morsure des mosquitoes. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin,

il se fit barbare avec ces barbares, pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de *médecine* et de *chirurgie* fut un autre moyen en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit les médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoient. L'estime et la reconnoissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de *la Sainte-Trinité*. Le père Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux lois les plus austères de la religion. Leur dévotion éclatoit surtout dans ce saint temps auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur: on ne pouvoit guère retenir ses larmes quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient: ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice

redoutable de nos autels ; et ce qu'il y eut d'admirable , vu leur grossièreté , c'est que le missionnaire vint à bout , par sa patience , d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plain-chant le cantique *Gloria in excelsis* , le Symbole des Apôtres , et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ , le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement ; sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés ne les replongeât dans les mêmes désordres auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur , et il en fit des capitaines , des chefs de famille , des consuls , et d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple. On vit alors ces hommes , qui auparavant ne souffroient aucune domination , obéir volontiers à de nouvelles puissances , et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens dont leurs fautes étoient punies. Le père Cyprien n'en demeura pas là. Comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser , il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs , des charpentiers , des tisserands , et d'autres ouvriers de cette nature , dont il est inutile de faire le détail. Mais à quoi le saint homme pensa-t-il d'avantage , ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses néophytes à s'absenter de temps

en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entre eux succomberoient sous le poids du travail s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue, il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux ; il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire ; il gravit les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent ; mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission avec une partie du troupeau qu'il avait fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement

accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un temple à Jésus-Christ; car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet, il falloit qu'il mit la main à l'œuvre, et qu'il apprit lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appela plusieurs; il ordonna aux uns de couper du bois; il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé. Quelques années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les gentils accouraient de toutes parts pour voir cette merveille: ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration; et par la majesté du temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le père Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité: il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si au-

guste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du père Cyprien se tournèrent vers d'autres nations. Il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un peuple assez nombreux: il partit pour en faire la découverte; et, après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin, le septième, il découvrit une nation qu'on nomme la nation des Cosérémoniens. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servis avec succès pour former des peuplades parmi les Mexes; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des Cirioniens. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le père Cyprien les aborda leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque temps parmi eux; et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une nation

qu'on appelle la nation des Guarayens. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent; ils les entraînent avec eux, et les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des âmes dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi. Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du père Cyprien: les néophytes, s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie; et ils l'eussent fait, si le Missionnaire ne les eût arrêtés, en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expié par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des gentils; que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumière de l'Évangile, et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnaissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa, comme au hasard, un bois épais, et arriva sur la cime d'une montagne, d'où il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les Moxes, il ne falloit pas plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le père Cyprien venoit de tracer. On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie: il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées: son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis, après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur-le-champ il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peine, se dérochant par là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens

qu'ils vouloient lui procurer, et dont, après tant de fatigues, il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures, qui lui avoit été indiquée par les Guarayens. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les Moxes, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation; mais les dissensions qui s'élevèrent entre eux furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les Tapacures à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Moxes gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus lesté, ils ne se défendent guère de ceux qui les attaquent que par la vitesse, avec laquelle ils disparaissent à leurs yeux. Le père Cyprien alla donc visiter ces infidèles: il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui leur seroient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses, qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles, qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient, qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au père Cyprien, fut celle des Baures. Cette nation est plus civilisée que celle des Moxes : leurs bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice ; chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays : ils dressent dans les grands chemins des espèces de trappes, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres, et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expériences, pour en faire des capitaines, à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes : une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que partout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croitroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée. Le père Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades. Partout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroisoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation ; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes, qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de

tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit des tambours et ce mouvement des Indiens armés présageoient quelque chose de funeste pour eux.

Le père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit; et, ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour descendre à la foiblesse de ses néophytes, qu'il rencontra une compagnie de Baures armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâtèrent le pas, et le Père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches; et les Baures, ayant atteint ce saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares, lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache, dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le père Cyprien Baraze, le 16

de septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans et deux mois et demi à la conversion des Moxes. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre la fête des saints Corneille et Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des âmes, ne lui faisoient trouver rien d'impossible; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice, dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône. Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes, ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant. Les missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui, il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire. On sait

combien la persécution des mosquites est insupportable ; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse ; le père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures. Les sentimens humbles qu'il avoit de lui-même l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des missionnaires ; ils se crurent obligés de l'avertir que des chrétiens qui respectoient si peu son caractère étoient punissables , que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance , et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées ; il leur répondoit , avec sa douceur ordinaire , que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples , et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit , il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

Lettre (extrait) du Père Guillaume d'Étré au
Père Joseph Duchambge.

A Cuença, le 1^{er} juin 1751.

MON RÉVÉREND PÈRE , je ne sais comment il s'est pu faire que , depuis vingt-trois ans que je suis dans ces missions de l'Amérique méridionale , je n'aie point reçu de vos lettres , et que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. J'espère que celle-ci vous parviendra ; et pour suppléer au détail que je vous faisois dans les précédentes, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces nations infidèles , et des diverses peuplades chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand fleuve Maragnon , ou , comme d'autres l'appellent , de la rivière des Amazones.

Ce fut l'année 1708 que j'y arrivai ; et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del inga*, qui est la langue générale de toutes ces nations. Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve , cependant la plupart de ces nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque nation qui entendent et qui parlent la langue dominante. Aussitôt que je commençai à entendre et à parler la langue *del inga* , on me confia le soin de cinq nations peu éloignées les unes des autres ; savoir , des Chayabites , des Cavapanas ,

des Paranapuras , des Muniches et des Ottanaves. Ces nations habitent le long de la rivière Guallaga , assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon. Après avoir passé sept ans , avec beaucoup de consolation parmi ces peuples , à les instruire des vérités du salut et à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes , un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle ; et je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces , si je n'avois été persuadé que , quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place , il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma supérieur-général et visiteur de toutes les missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon , et sur toutes les rivières qui , du côté du nord et du midi , viennent se décharger dans ce grand fleuve.

J'eus la consolation d'apprendre , dans mes premières excursions , que quatre nombreuses nations infidèles paroissoient disposées à écouter les missionnaires et à embrasser la foi. Et en effet , elles renoncèrent à l'idolâtrie , et se convertirent , les unes plus tôt , et les autres plus tard , de la manière que je vais vous le raconter. Ces nations sont les Itucalis , qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée Chambira Yacu , laquelle vient se rendre dans le Maragnon ; les Yameos , qui sont un peu plus bas , le long du Maragnon , du côté du nord ; les Payaguas et les Iquiavates , qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière Napo , laquelle se jette , comme les autres , dans le Maragnon. Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Évangile

furent les Itucalis. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les églises des peuplades chrétiennes ; ils demandèrent avec instance un missionnaire ; ils promirent de bâtir au plus tôt une église semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le Père qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite , je trouvai l'église et la maison achevées. Je demurai un grand mois avec eux, et ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours, matin et soir, ils venoient réciter les prières, et entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, et aux autres en la langue générale del inga. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me présentèrent, et à environ deux cents adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, et donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir. Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs et sont moins opposés au christianisme que les autres infidèles : malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la polygamie, qui est en usage parmi presque toutes ces nations, n'est point permise chez eux, et ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, et le missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce sacrement selon les cérémonies de l'Eglise. Les Yameos, qui sont à une journée plus bas dans

les forêts voisines du Maragnon , ayant eu occasion de fréquenter une nation toute chrétienne de leur voisinage , demandèrent pareillement un missionnaire. Le père qui a la conduite des Omaguas les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes , et donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre évènement , que je vais rapporter , donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la province des Yquiavates et des Payaguas , qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de Napo. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avoient séduit et débauché un assez bon nombre de nos néophytes , et les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la rivière Ucayalle. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur, et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées , pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares ? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur. J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols , à la tête desquels étoit le capitaine Cantos , s'offrirent de m'accompagner avec une escorte d'Indiens chrétiens , capables de se faire respecter des infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots , qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres et de leurs fusils ; les Indiens portoient

leurs armes ordinaires , qui sont la lance , l'arc et les flèches. Nous descendîmes ainsi le fleuve Maragnon en fort bon ordre. Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Ucayalle , qui se jette dans le Maragnon du côté du midi , je reçus une lettre du père Louis Coronado , missionnaire des Payaguas , qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les Yquiavates lui avoient député trente Indiens de leur nation , pour le prier , ou de venir lui-même chez eux , ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir , afin que le père qui leur seroit destiné trouvât tout prêt à son arrivée , et qu'il n'eût plus qu'à les instruire ; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection ; qu'après les avoir bien régalez , il leur avoit fait présent de ferremens , de couteaux , de fausses perles , de pendants d'oreilles , d'hameçons et d'autres bagatelles semblables , qui sont fort estimées de ces peuples ; qu'en les renvoyant , il leur avoit confié son domestique espagnol , nommé Manuel Estrada , pour les aider à bâtir leur église ; que ces perfides , séduits et incités par quelques Indiens de la rivière Putumayo , soulevés contre les pères Franciscains , leurs missionnaires , avoient tué cet Espagnol en trahison ; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier , avec un frère Franciscain et vingt-cinq néophytes , sans oser paroître au-dehors , et qu'on étoit obligé de faire tour à tour sentinelle et être éternellement au guet , pour éviter toute surprise de la part de ces barbares ; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très pressant , et qu'il me prioit

instamment de venir au plus vite à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composoient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue del inga. L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller délivrer le missionnaire, et venger la mort de l'Espagnol. Comme je vis les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandit le sang de ces malheureux; qu'à la bonne heure on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité, mais qu'il falloit user de bonté et de clémence, pour adoucir leur naturel et les gagner à Jésus-Christ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi chrétienne, mais par la vertu de la croix; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces infidèles que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, et avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Évangile; qu'enfin il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, et encore moins de condamner à mort les coupables, mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes et de les faire conduire à la ville de Quito, où leur procès de-

voit s'instruire et se juger. Le capitaine , qui étoit plein de zèle et de piété , entra sans peine dans mes vues , et me promit de s'y conformer.

Nous nous embarquâmes sur l'heure , et nous dirigeâmes notre route vers la rivière de Napo. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille , comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots , où seroient cinquante Indiens avec leur chef espagnol , formeroient l'avant-garde ; qu'un pareil nombre de canots seroient l'arrière-garde ; que les trente canots qui restoit seroient le corps de bataille , et que les chasseurs et les pêcheurs destinés à fournir les vivres seroient à couvert par l'arrière-garde. Ces précautions sont nécessaires quand on navigue sur ce grand fleuve , pour n'être pas insulté par ces barbares , lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui règnent le long du fleuve , et vous attendent au passage pour fondre tout à coup sur vous , s'ils s'aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes. Après trois semaines de navigation , nous arrivâmes à la vue de la peuplade des Payaguas. Dès que nous fûmes aperçus du père Coronado et des autres Indiens , qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles , ils nous regardèrent comme des anges descendus du ciel , qui venoient à leur secours , et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil , et par les fanfares des tambours , des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement , le capitaine ordonna que les cinquante

canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceroient beaucoup plus haut que la peuplade; que tous les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place qui est vis-à-vis l'église. Le père Coronado nous attendoit revêtu de sa chape; et, après nous avoir conduits à l'église, et nous avoir présenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en actions de grâces, que les chantres indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes. Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les Payaguas, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, et jeta parmi eux la consternation. Leurs caciques et plusieurs d'entre eux vinrent tout tremblans de peur se jeter à mes pieds, et me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, et les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contre eux, et que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres que pour châtier les Yquiavates leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que, pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur Missionnaire, et qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux Yquiavates,

et qu'il étoit à craindre que, si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite et ne s'enfonçassent dans leurs épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les Payaguas, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas, et de partir ensuite. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le père Coronado; nous nous confessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui une grande consolation, par ce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de Missionnaire: ce n'en étoit pas une moindre pour moi; car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, et je voulois me préparer à tout événement. Aussitôt après le dîner nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de Napo, où il falloit faire environ une lieue avant d'arriver au village des Yquiavates. Dès la première pointe du jour, nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires contre les différens stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens de Darien vers Panama employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglais. Ainsi, pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, et qu'on n'y découvroit aucun in-

fidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur village. Alors le capitaine défendit sous les peines les plus rigoureuses de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie; il voulut qu'on se contentât de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi, je restai dans les canots avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, et s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vite sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens; et lui en personne, avec deux cents Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares. Pendant ce temps-là, nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir (car ici les jours et les nuits sont presque toujours égaux), nous vîmes arriver un parti de nos chrétiens, qui nous amenoit une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfans étoient entièrement nus. Je députai aussitôt un exprès au Missionnaire des Paya-

guas , pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton , dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes , ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique qui avoit la forme d'une dalmatique , et qui étoit faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une pièce dans le cabinet de notre bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence , ils se jetèrent à genoux : « Nous sommes vos esclaves , me dirent-ils en fondant en larmes ; nous vous prions d'obtenir notre grâce des Espagnols , afin qu'ils ne nous fassent pas mourir , d'autant plus que nous avons déjà fait justice de celui qui a tué l'Espagnol , et que le père des Payaguas nous avoit envoyé. » Je leur répondis qu'ils pouvoient s'assurer de la grâce qu'ils demandoient ; que je n'étois pas venu dans leurs bois pour les faire esclaves , mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel et la terre , et qui est mort pour leur donner la vie ; que s'ils vouloient m'écouter , je les instruirois des vérités du salut , et que par le baptême je leur procurerois le plus grand bonheur auquel ils pussent aspirer , puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au ciel ; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre , et qu'ils ne manqueroient de rien ; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir , que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols , d'où ils avoient vu sortir la foudre et le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares , lorsqu'ils parlent de nos armes à feu. Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur , je les fis asseoir , comme ils étoient ,

deux à deux , et on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des sentinelles autour des prisonniers et aux quatre coins du quartier , et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos. Le lendemain vers midi , les trois autres partis de nos Indiens nous amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts , qu'on joignit aux premiers , dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés ; je fis venir deux ou trois des principaux , et leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre : ils nous y conduisirent , le capitaine et moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré ; la terre étoit encore toute rouge de son sang , quoique ces barbares , en y allumant un feu presque continu , eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps. Ils nous répondirent , en haussant les épaules , qu'après l'avoir fait rôtir , ils l'avoient mangé. « Mais du moins , répliquai-je , dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. » Ils nous menèrent derrière la maison du cacique infidèle , où nous trouvâmes la tête , les côtes et les autres ossemens épars de côté et d'autre. On voyoit un grand trou derrière la tête , ce qui marquoit qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens ; et , après les avoir enveloppés dans un linceul , je les fis placer sur une table dans ma tente , au milieu de deux cierges , qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des morts ; après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol , qui avoit perdu la vie pour la

cause de Dieu , au Missionnaire des Payaguas , dont il étoit le domestique , afin qu'il les fit enterrer dans son église.

Ces peuples , comme vous voyez , mon révérend Père , sont de vrais anthropophages qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis , et , en ayant tué jusqu'à cinquante , ils les coupèrent par morceaux , les firent rôtir , les apportèrent dans leur village , et en firent un grand festin. Un de ces Indiens qu'on nomme *Encabellados* , parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture , vint se jeter à mes pieds , et , me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé , il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frère , que ces barbares avoient tué et dévoré , et qu'il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts , mais pour convertir les vivans et leur faire connoître le Créateur et le Maître souverain du ciel et de la terre , qui défend de semblables excès. Un autre me raconta que , peu de jours avant notre arrivée , un de ces barbares , voyant que sa femme étoit fort grasse , et qu'elle ne lui rendoit aucun service , parce qu'elle ne savoit ni faire la cuisine ni préparer la boisson , la tua et en régala ses amis , leur disant que , puisque sa femme , pendant sa vie , n'avoit été propre qu'à l'ennuyer , il étoit juste qu'elle lui servit de régal après sa mort. Jugez de là quel est l'aveuglement et la cruauté de ces peuples. Cependant leurs âmes doivent nous être infiniment chères , puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jésus-

Christ, et nous ne saurions trop faire ni trop souffrir pour leur conversion et leur salut.

L'après-midi, notre capitaine, ayant appris qu'une nombreuse troupe d'Yquiavates s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre rivière, envoya quatre partis indiens à leur poursuite. Dès le lendemain il amenèrent quatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme et les enfans du principal cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, et qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou qu'il ne vint lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme et ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation; mais, voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au capitaine que deux cents prisonniers, qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, et leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat. Le capitaine fut de mon sentiment: ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, et avec toute la provision de maïs et de racines, qu'ils nomment yuca, nous abandonnant pour le reste à la Providence et au soin de nos chasseurs et de nos pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le père Coronado vint avec nous pour se rendre à son autre mission des Omaguas. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle-Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire et en faire de vertueux néophytes: en effet, au bout de deux ans, je les trouvai assez

instruits et assez fermes dans leur foi pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux missionnaires que je leur donnai, et ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles églises bien bâties, et un grand nombre de néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infidèles de la même nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, et mener comme eux une vie chrétienne.

Tandis que de nouvelles chétientés s'établissoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes missions étoient désolées par les irruptions des Portugais, qui, entrant bien avant dans les terres espagnoles, ravageoient et pillotent nos peuplades, et enlevoient nos néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la cour d'Espagne, et nous supplîâmes très-humblement Sa Majesté d'ordonner à ses plénipotentiaires, qui devoient se rendre au congrès de Cambrai, de régler et de fixer avec les ministres de Portugal les limites des terres appartenant aux deux couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, et que nos néophytes pussent jouir d'un repos et d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la religion et la piété.

Notre requête eut son effet; car il vint aux Portugais un ordre, de la part du roi leur maître, de se retirer des terres de nos missions, et de nous laisser tout le pays libre jusqu'à Rio

Negro. Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'audience de Quito dépêcha un capitaine à la tête de cent soldats pour chasser les Portugais de nos terres, il y réussit, et fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Quito; mais ce capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse et d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enlevèrent les ornemens et les cloches de deux de nos Eglises; et, s'étant saisis d'un de nos missionnaires et de quelques Espagnols, ils les menèrent prisonniers au grand Para, d'où ensuite ils les envoyèrent à Lisbonne. Il vint ensuite un second ordre du roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets, habitans de Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, et de ne point pousser leurs conquêtes au-delà de Rio-Negro; ils y ont bâti une fort belle forteresse.

Le père Samuel Fritz, missionnaire aux Xiberos, mourut à peu près dans le même temps: il étoit âgé de soixante et quinze ans; il en a passé quarante-deux dans ces pénibles missions, dont il a été supérieur-général. Vingt-neuf nations barbares lui sont redevables de leur conversion à la foi. Je comptois succéder à cet ancien missionnaire; mais notre révérend père général me nomma recteur du collège de Cuença, ville qui est, après Quito, la principale de la province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transportés d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards,

de chevaux et de mules. L'air y est tempéré et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois paroisses : la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols et trois mille métis; les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre église, qui est fort belle, il y en a quatre autres; savoir, de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de religieux de la Merci; on y voit aussi deux églises assez jolies, l'une de religieuses de la Conception, et l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continues.

Je suis, etc,

Lettre (extrait) du père Pierre Lozano au père Bruno de Morales.

On a reçu de Lima et de Callao les nouvelles les plus funestes. Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à Lima avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le ravage si universel qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied : cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans, dont la ville étoit composée, il n'en

a péri que la douzième partie , sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle. Il est peu d'exemples dans les histoires d'un événement si lamentable , et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites , généralement tous les autres édifices abattus , et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement , si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale , l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef , l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches , et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les chapelles , et toute l'église a été si bouleversée qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques églises qu'avoient ici différens religieux. Celles qui ont le plus souffert sont celles des Augustins et des Pères de la Merci. A notre grand collège de Saint-Paul , les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas ; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville , qui sont au nombre de soixante-quatre , en comptant les chapelles publiques , les monastères et les hôpitaux. Ce qui augmente les regrets , c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices pouvoient se com-

parer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peinture, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux. Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint-Sébastien on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'hostie entière. Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes sont totalement ruinés et inhabitables. Au collège de Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères, ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite; mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres, courant dans les rues, étoient écrasés par la chute des murs: ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un

l'eû à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures; ceux-là ont enfin trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place. Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont le marquis de Villagunera, dernier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de Philippe V, cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le tribunal de l'inquisition, sa magnifique chapelle, l'université royale, les collèges et tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été. C'est un triste spectacle, et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé de rétablir la ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui ont le plus ému la compassion, c'est la triste situation des religieuses qui se trouvent tout à coup sans asile, et qui, n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville, ont perdu dans

un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens , ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules Récollettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné , s'abandonnant à la divine Providence. Chez les Carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt-une religieuses il y en a eu douze d'écrasées avec la prieure , deux converses et quatre servantes; à la Conception, deux religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize religieux tués , deux chez les Franciscains , deux à la Merci. Il est étonnant que , toutes ces communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés ; mais aucun de nos pères , dans nos différentes maisons , n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins , les Minimes, les pères Agonisans , les frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte-Anne , fondé par le premier archevêque de Lima , en faveur des Indiens des deux sexes , il y a eu soixante - dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation qui paroît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues , parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité , et que d'ailleurs , pour les différens détails , elle s'accorde plus parfaitement avec

tout ce qui a été écrit de ce pays-là. Parmi les morts il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme don Martin de Olivade, son épouse et sa fille, qui, étant sortis de la maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées. Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'oseit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais, pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la confrérie de la Charité, qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plus tôt la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pour-

rissent , et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de Callao. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais, une demi-heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port; lançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises; submergeant tous les habitans: de sorte que Callao n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore. On comptoit à Callao six maisons de religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains six de leurs religieux de Lima, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable.

au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima , qui étoient venus recevoir le commissaire-général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces religieux ont péri misérablement ; et de tous ceux qui étoient dans la ville , il ne s'est sauvé que le seul père Arizpo , religieux augustin. Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille , tant habitans qu'étrangers , et il n'y a eu que près de cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire don Joseph Marso y Velasco , vice-roi du Pérou , on juge que le nombre des morts , tant à Lima qu'à Callao , passe onze mille.

On a appris, par quelques - uns de ceux qui se sont sauvés , que plusieurs habitans de cette dernière ville , s'étant saisis de quelques planches , avoient flotté long-temps au-dessus des eaux , mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville , se voyant tout à coup enveloppés des eaux de la mer , furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout , quand même ils auroient pu les ouvrir , ces portes , à quoi cette précaution auroit-elle servi , sinon à les faire périr plus tôt , en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toutes parts ? Quelques-uns se sont jetés pardessus les murailles pour gagner quelque barque ; entre autres le père Yguanco , de notre

compagnie, trouva moyen d'aborder au navire nommé l'Assembro, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de Callao, et le jésuite y périt. Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux, qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloge au zèle héroïque du père Alphonse de los Rios, ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : « Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple et pour le salut de tant d'âmes ? » Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant, avec une charité si pure et si désintéressée, les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà Callao, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers Lima ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires, grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire el Scorro, qui consistoit en blé et en suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de Lima.

On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre *le Saint-Firmin*, mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des Augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue. Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de Callao, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cete île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage se sont trouvés après l'éloignement des eaux, et le vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à Callao est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplis de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des églises, où tout éclatoit en or et en argent; les arsenaux et les magasins du roi, qui étoient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de con-

tinuelles alarmes , à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs , et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de Callao , où ils se flattoient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que Callao n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans Lima. On étoit sans ressource ; les tremblemens continuoient toujours , et l'on en compta , jusqu'au 29 novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les prédicateurs et les confesseurs se partagèrent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables , et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout , s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens. On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à Lima, dans son malheur , un vice-roi aussi plein de zèle , d'activité et de courage. Il a fait voir, en cette occasion, des talens supérieurs et des qualités surprenantes : c'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui, la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de Callao

étoient perdus ; tous les fours étoient détruits à Lima ; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés. Dans ce péril extrême, le vice-roi ne se déconcerta point ; il envoya à tous les baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plus tôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux , aqueducs , fontaines , afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire , et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres. Au milieu de tant de soins , il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à Callao pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du roi, et il a mis des gardes à l'hôtel de la Monnoie, pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture , et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent , il donna sur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix , il voulut que les officiers les retirassent et en tinssent un registre exact , où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit ; il fit défense , sous peine de la vie , à tout particulier , de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes ; et , pour se faire obéir en ce point important , il fit

dresset deux potences à Lima et deux à Callao, et quelques exemples de sévérités faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de Callao, le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit rôder incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on n'allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions, aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de Lima. Sur-le-champ voilà tout le peuple en mouvement: on court, on se précipite; il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des

fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthélemy; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, don Pedro Landro, grand trésorier, qui, en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué. Le vice-roi, qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussi-tôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques monastères de religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui présenter le triste état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au gouverneur de police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette nature ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fit un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans de la réédification de cette ville, et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération est M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé

par le roi de France pour découvrir la figure de la terre , et qui depuis quelque temps occupe , par ordre du vice-roi , la charge de professeur de mathématiques à Lima , jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi , surtout dans les circonstances de la guerre actuelle , étoit le fort de Callao , qui est la clef de ce royaume. C'est pourquoi , après avoir mis ordre à tout dans Lima , il s'est transporté avec M. Godin à Callao , pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi , et y établir des magasins suffisans , afin que le commerce ne soit pas interrompu. Au reste , le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs , d'un côté jusqu'à Canneto , et de l'autre jusqu'à Chancay et Guaura. Dans ce dernier endroit , le pont , quoique très-solide , a été abattu ; mais comme c'est un grand passage , le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plus tôt ; on ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de Lima et de Callao. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

Lettre (Extrait) du révérend Père de la Laguna.

IL y avoit déjà quelques années que Dieu , par une vocation spéciale , et par un effet singulier de sa miséricorde , m'appeloit à la conversion des Indiens qu'on appelle Pulches et Poyas , qui sont vis-à-vis de Chiloé , et de l'autre côté des montagnes , aux environs de Nahuelhuapi , à cinquante lieues de la mer du Sud , à la hauteur d'environ quarante-deux degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du révérend père Nicolas Mascardi avoit fait naître et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé ; et, comme le sang des martyrs est fécond , je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois après cette chère Mission , lorsque la Providence permit que mes supérieurs me nommassent vico-recteur du collège de Chiloé , et m'ordonnassent de venir à Santiago , capitale du Chili , pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à Santiago. En effet , ayant trouvé heureusement dans le port de Chiloé un vaisseau qui faisoit voile pour Val-Parayso , qui est le port de cette ville capitale , je m'y rendis en quinze jours , et je communiquai au révérend Père provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle Mission à Nahuelhuapi. Il approuva ma

résolution , et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Mais il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du gouverneur du Chili , et ce seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens , soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir , soit parce que , le trésor du roi se trouvant épuisé , il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle Mission. Dans une conjoncture si fâcheuse , je m'adressai avec confiance à N.-S. , qui est le maître des cœurs , et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau , en l'honneur de la sainte Trinité , si j'obtenois la permission du gouverneur ; je mis même cette promesse par écrit ; mais ayant perdu ce papier , il tomba entre les mains d'une personne qui le porta , à mon insu , au gouverneur. Quelques jours après , ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à N.-S. , je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise , que je me déterminai à aller voir le gouverneur. Je dis même , en sortant de la maison , à un de mes amis que je rencontrai , que j'allois au palais , et que je ne retournerois pas au collège sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet , m'étant présenté pour avoir audience , on m'introduisit dans la chambre de monsieur le gouverneur , qui lisoit le papier de ma promesse , qu'on lui avoit mis entre les mains ; et sans attendre que je lui parlasse : « Allez , mon Père , me dit-il , votre affaire est faite , j'y donne vo

lontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriscrai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du roi mon maître. Allez gagner des âmes à Jésus-Christ, mais souvenez vous de prier Dieu pour Sa Majesté et pour moi. » Je dois vous avouer ici que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines et des fatigues que je devois essuyer pour son amour, dans le voyage que j'allois entreprendre pour me rendre au lieu de ma mission. Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'église. des curiosités propres à faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage, et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le père Joseph-Maria Sessa, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collège le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient; et par là je ne

vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces , à qui le nom espagnol est si odieux qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté quand on a le malheur de tomber entre leurs mains ; mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse , après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc , plein de courage et de santé , au terme désiré de ma Mission de Nahuelhuapi. Les caciques ou chefs , et les Indiens me reçurent comme un ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus , en attendant qu'on bâtît une église. Je visitai les principaux du pays , et je les invitai à venir s'établir auprès de moi pour fonder une petite bourgade , et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le révérend père Nicolas Mascardi , assister aux offices divins et à l'explication de la doctrine chrétienne , avec une ferveur , une dévotion et une faim spirituelle qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi , et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver , et je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens s'augmenta beaucoup par l'arrivée du père Joseph Guillelmo , que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du père Sessa. Nous concertâmes ensemble les

moyens les plus propres à établir solidement notre Mission , et nous résolûmes que, pendant qu'il resteroit à Nahuelhuapi pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à Baldivia solliciter la protection de monsieur le gouverneur en faveur des néophytes. J'engageai les caciques à écrire une lettre obligeante à ce gouverneur , pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704 à Baldivia, avec ces députés , que monsieur le gouverneur Don Manuel Auteña reçut avec beaucoup de joie et de tendresse , me donnant mille marques d'estime et de bienveillance , et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à Baldivia qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation ; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'avril , avec les deux députés que monsieur le gouverneur chargea de sa réponse pour les caciques. En voici la teneur : « Messieurs, j'ai appris avec beaucoup de joie, par votre lettre et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que vous avez fait aux Missionnaires de la Compagnie de Jésus, et de la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâce à Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années; c'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a

honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; et comme j'espère que vous serez très fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

» A Baldivia, le 8 avril 1704.

» DON MANUEL DE AUTEFIA. »

A mon retour de Baldivia à Nahuelhuapi, je trouvai une église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du père Jean-Joseph Guillelmo, mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi, nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondemens d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'ap-

pellent Pulches, et les autres Poyas, il semble qu'il y ait entre eux de la jalousie et de l'aversion; car les Pulches ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter. Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des Poyas, qui m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les Pulches n'agissoient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après, ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes, sans acception de personne; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des Poyas, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avoit été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur-le-champ de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des Poyas. 6

Relation du voyage du père Florentin, de Bourges, missionnaire-capucin aux Indes orientales, par le Paraguay, le Chili, le Pérou, etc.

CE fut du Port-Louis, le 20 avril de l'année 1711, que je mis à la voile pour les Indes. Divers incidens me conduisirent à Buenos-Ayres; comme c'est de là que commence la route extraordinaire que je fus contraint de prendre pour me rendre à la côte de Coromandel, c'est de là aussi que doit proprement commencer la relation de mon voyage.

A mon arrivée à Buenos-Ayres, je me trouvai plus éloigné de la côte de Coromandel, terme de ma mission, que lorsque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires français à la côte du Chili et du Pérou. Il me falloit faire environ sept cents lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux français devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de là feroit voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales. Comme je me disposois à exécuter mon dessein, deux gros navires, que les Castellans appellent navios de registro, aborderent au port; ils portoient un nouveau gouverneur pour Buenos-Ayres, avec plus de cent missionnaires jésuites, et quatre de nos sœurs

capucines, qui alloient prendre possession d'un nouveau monastère qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller à Callao, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima; c'est de ce port que les vaisseaux français vont par la mer du Sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-Ayres vers la fin du mois d'août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à Santa-Fé; c'est une petite bourgade éloignée d'environ soixante lieues de Buenos-Ayres; elle est située dans un pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de Corduba. J'avois déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à Santa-Fé disparurent tout à coup; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi les déterminas sans doute à prendre parti ailleurs. Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un pays inconnu, et où je ne trouvois personne qui

pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à Santa-Fé, ayant soin de ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai me firent juger que c'étoit le chemin de Santa-Fé. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts, sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout à coup saisi d'une frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misère; mes petites provisions étoient consommées, et je savois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé, au lieu que dans ces bois je trouvois des ruisseaux et des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'autruche, et même du gibier dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse et plus haute. Je ne croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de Buenos-Ayres et dans le Tucuman. Ceux qui font de longs voyages dans ce pays se servent ordinairement de chariots. Ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres

chariots portent les provisions et les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays fait qu'on ne les épargne pas. Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guère d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, et de la viande salée, car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs et de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur au voyageur qui se trouve engagé au milieu de cette troupe de bestiaux ! il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser. Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos - Ayres chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande matanza, comme parlent les Espagnols; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même davantage, suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que, si l'on passe, trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, et une espèce de corbeau, différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton, au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre, sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il

en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, et, pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles. Quoiqu'au milieu de ces forêts, où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton. Je pouvois aisément faire du feu pour les cuire; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois; et les bois où je m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je continuai ainsi ma route, sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés. Ces lieux charmans me rappeloient les

idées que j'avois eues autrefois en lisant les Vies des anciens Solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts, où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais, comme je n'étois pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence. J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsque enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière, d'où je découvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois pouvoit bien être Corduba, et qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé : quelques Indiens que je rencontrai, me dirent, en langue espagnole, que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appelloit la peuplade de Saint-François-Xavier. Je me consolai de mon erreur, parce que je savois que les pères Jésuites ont soin de cette Mission, et que j'étois sûr de trouver parmi eux la même charité dont ils m'avoient donné tant de marques à Buenos-Ayres. Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, et j'allai droit à l'église : elle fait face à une grande place, où

aboutissent les principales rues , qui sont toutes fort larges et tirées au cordeau. Aussitôt que les pères apprirent qu'un religieux étranger venoit d'arriver , ils descendirent tous pour me recevoir ; ils me conduisirent d'abord à l'église , où le supérieur me présenta de l'eau bénite ; on sonna les cloches ; et les enfans , qui s'assemblèrent sur-le-champ , chantèrent quelques prières pour rendre grâces à Dieu de mon arrivée. Quand la prière fut achevée , on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir , et on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces révérends pères le dessein de mon voyage , les divers incidens qui m'avoient conduit à Buenos-Ayres , la manière dont je m'étois égaré dans le chemin de Santa-Fé à Corduba , ce que j'avois souffert dans les bois , et comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites plutôt la vôtre , me répondirent-ils obligeamment ; car vous êtes ici le maître , et nous n'omettrons rien pour vous délasser de vos fatigues. » Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre et si cordiale , que je ne pus leur en témoigner ma reconnaissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade ; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers , et j'y serois demeuré bien plus long-temps , si j'avois voulu me rendre à leurs instances. Cette communauté étoit composée de sept prêtres pleins de vertu et de mérite. La prière , l'étude , l'administration des sacremens , l'instruction des enfans et la prédication les occupoient continuellement ; et ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils avoient ensemble après le repas ;

encore étoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apostoliques, auxquelles ils se portoient avec un zèle admirable, aussitôt qu'on les appeloit.

La manière dont ils cultivent cette chrétienté, dite de Saint-François-Xavier, me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. La peuplade où j'étois est composée d'environ trente mille âmes. Un Missionnaire fait la prière du matin; on dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à douze, vont aux écoles, où on leur enseigne à lire et à écrire, et les devoirs du christianisme. Les filles vont dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières et le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, et tous les autres ouvrages dévolus au sexe. L'union et la charité qui règnent entre les fidèles de tous les âges est parfaite; comme les biens sont communs, l'ambition et l'avarice sont des vices inconnus, et on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matière sont très-rares: ils ne s'occupent que de la prière, du travail et du soin de leurs familles. Bien des choses contribuent à la vie innocente que mènent les nouveaux fidèles: premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mystères et de tous les devoirs de la vie chrétienne; secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voient rien que d'édifiant; en troisième lieu, le peu de communication qu'ils ont avec les Eu-

ropéens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or et d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir; et quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potos, ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la cour d'Espagne; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire; et les trois jours expirés, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatrièmement enfin, l'ordre établi par les premiers Missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces Missions. Dans toutes les peuplades, il y a un chef qu'on nomme *fiscal*: c'est toujours un homme d'âge et d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété et par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par noms et par surnoms, tous les habitans de la peuplade, les chefs de famille, les femmes, et le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la messe, aux prédications, et il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre officier qui s'appelle *teniente*: celui-ci est chargé du soin des enfans; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, et si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'église, pour les contenir dans la

modestie par sa présence. Ces deux officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade est partagée en différens quartiers, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet une faute, il en donne aussitôt avis au fiscal, qui fait ensuite son rapport aux Missionnaires; si la faute est secrète, on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer en lui-même; si c'est une récidive, on lui impose une pénitence conforme à la faute commise: mais si cette faute est publique et scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres fidèles. Les fervens chrétiens l'écoutent avec une attention et une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, et ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, et par là on prévient bien des déréglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette chrétienté. Je serois infini, si j'entrois dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des âmes inspire à ces Missionnaires, pour entretenir et augmenter la piété dans le cœur de leurs néophytes.

La manière dont s'administre le temporel a quelque chose de singulier, et je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune mission. Avant que les pères jésuites eussent porté la lu-

mière de l'Évangile dans le Paraguay, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans lois, sans société, sans habitation ni demeure fixe; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux et leur famille, qu'ils traînoient partout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connoissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissoient en abondance, et des animaux qu'ils tuoient à la chasse, et ils ne demeuroient dans chaque endroit qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre. Les jésuites, animés de ce zèle du salut des âmes qui est de l'essence de leur institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde pour conquérir à l'empire de Jésus-Christ des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déjà soumis à la monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve: il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils essayèrent afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer d'en faire des chrétiens; ils les suivoient dans leurs courses continuelles. La patience, la douceur, la complaisance de ces hommes apostoliques, firent enfin impression sur ces esprits grossiers; peu à peu ils devinrent dociles; ils écoutèrent les instructions qu'on leur faisoit; et la grâce, qui agissoit en eux, achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumit au joug de

l'Évangile. Mais pour entreprendre quelque chose de solide , il falloit fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde et errante, et, pour les rassembler en société, leur en faire goûter les douceurs et les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les missionnaires : ils firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches , des moutons , des chevaux et des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps , qu'on eut bientôt ce qui suffisoit pour la subsistance des néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils nécessaires , soit pour couper des bois et mettre en œuvre les pierres et les matériaux que le pays fournissoit , soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains dont les terres pussent êtreensemencées ; on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire ; les missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ses ouvrages , et ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées. Ces nouveaux citoyens , animés de l'esprit de charité que la vraie religion inspire , et pressés par les sentimens d'un amour naturel , s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouissoient : ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartés , et ils ne revenoient jamais de leur course qu'ils n'amènassent avec eux un grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus , et les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit , ap-

privoisoient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons, tandis que les missionnaires les dispoisoient à recevoir la grâce du baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que, devenus eux-mêmes de nouveaux apôtres, ils alloient chercher leurs alliés et leurs amis pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les chrétientés qui étoient déjà fondées fournissoient tout ce qui étoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; et celles-ci, à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux besoins des autres qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit en plus de cent peuplades plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des vérités chrétiennes, et dont les mœurs sont très-innocentes. Les missionnaires qui les gouvernent n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du nord, et font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de missionnaires, le père provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir au milieu des forêts après ces barbares, et qui ont consumé leurs forces et leur santé dans des missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des chrétiens. Dans celle où j'étois il y avoit quatre de ces anciens missionnaires respectables par leur âge, et beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie :

j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, et qui certainement occuperoit en Europe trois des ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des âmes. A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures. A quelques-unes on assigna trente à quarante lieues aux environs; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans et la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, et à quoi elles étoient propres; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, et de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit; avec le temps et l'expérience ils se sont perfectionnés, et il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles et les étoffes dont ils ont besoin; l'été ils s'habillent de toile de coton, et l'hiver ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable, car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles et d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-Aires, à Corduba et au Tucuman; l'argent qui se retire du débit de

cés marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe, et qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay, et qui est fort en usage dans le Chili et dans le Pérou, à peu près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chère, puisqu'on ne la vend que trente sous la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic sont partagés également entre les habitans de la peuplade. Les maisons qu'ils se sont bâties eux-mêmes sont d'un seul étage; elles sont solides et sans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des pères Jésuites est à peu près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'église est vaste et magnifique; le dessein en est venu d'Europe, et les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierres de taille: le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens; les retables des autels sont d'un bon goût et tout dorés; la sacristie est bien fournie d'argenterie et d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette église seroit certainement estimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade: ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans les magasins publics; il y a des gens établis pour la garde de

ces magasins , qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois , les officiers qui ont l'administration des grains délivrent aux chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district , et ceux-ci les distribuent aussitôt aux familles , donnant à chacune plus ou moins , selon qu'elle est plus ou moins nombreuse. Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs et de moutons , qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci , après les avoir tués , font avertir les chefs de quartier , qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille à qui ils en distribuent à proportion du nombre des personnes qui la composent. Par là , on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette chrétienté ; on n'y voit ni pauvres ni mendiants , et tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a , outre cela , dans chaque peuplade , plusieurs grandes maisons pour les malades ; les unes sont destinées pour les hommes et les autres pour les femmes. Comme les prêtres ne s'occupent que de l'instruction et de la conduite spirituelle de ces nouveaux chrétiens , il y a encore trois frères , dont l'un , qui a une apothicairerie bien garnie , prépare les remèdes nécessaires aux malades ; les deux autres président à l'administration du temporel , et observent si , dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille , tout se passe avec la droiture et l'équité convenables.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-Ayres , j'avois entendu faire de grands éloges de

la mission du Paraguay ; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde chrétien de mission plus sainte. La modestie , la douceur , la foi , le désintéressement , l'union et la charité qui règnent parmi ces nouveaux fidèles , me rappeloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise , où les chrétiens , détachés des choses de la terre , n'avoient tous qu'un cœur et qu'une âme , et rendoient , par l'innocence de leurs mœurs , la religion qu'ils professoient respectable même aux gentils. J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi : je sentoïis même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires ; mais les ordres de la Providence m'appeloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces révérends pères la permission de partir ; mais leur charité , ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter , m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours ; enfin , ils se rendirent à mes instances , ils me donnèrent des guides pour me conduire , et un de leurs domestiques , chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de Saint-Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cents lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas et par la Conception , deux autres peuplades de la mission de Paraguay , où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille âmes. Elles sont placées au bord d'une petite rivière , à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont

droites et bien alignées , les maisons solides et d'un seul étage. Les deux églises font face chacune à une grande place ; elles sont grandes , bien bâties , et richement ornées. Les pères jésuites qui en ont la conduite me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades , comme dans toutes les autres de la mission , le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille , ou pour une communauté religieuse bien réglée.

Je rencontraï sur ma route une jacra qui appartenoit à un Espagnol. Les Castellans appellent ainsi certaines terres dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans les conquêtes du pays. On trouve quantité de jacras dans toute l'Amérique ; il y a dans chacune un petit village composé de maisons , de huttes et de cabanes , où demeurent les Cafres , et les autres esclaves qui cultivent les terres. Le maître de cette jacra me reçut fort bien ; et comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba , je donnai congé à mes guides , à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'au terme de mon voyage , selon l'ordre qu'ils en avoient reçu , et j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doit faire de la peine à un capucin , c'est certainement dans celle-ci : j'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens ; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté , et de la promesse que je leur

fis de ne les pas oublier dans mes foibles prières.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint-Xavier; et moi, après m'être reposé un jour dans la jacra de ce gentilhomme espagnol, je pris la route de Corduba, où j'arrivai après huit jours de marche. Corduba est une ville assez considérable, et plus grande que Buenos-Ayres: elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau et assez fertile. Il y a un siège épiscopal et un chapitre, plusieurs maisons religieuses, et un collège de jésuites, qui rendent des services continuels au public, et qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le révérend père recteur du collège, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De Corduba j'allai à la Punta. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent las Cordilleras. Un incident qui m'arriva dans le chemin me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-cinq lieues jusqu'à la Punta, et qu'on trouvoit sur la route quantité de jacras, je m'obstinaï à ne point prendre de guide; je partis donc tout seul; et, après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert et sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, et je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas et récité quelques prières, je ne

sais quel pressentiment me déterminina à monter sur l'arbre ; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture , et je commençois déjà à sommeiller , lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre ; je baissai aussitôt la tête , et j'aperçus , au clair de la lune , un gros tigre , lequel , après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre , s'élançoit le long du tronc , et faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps ; mais , voyant que ses tentatives étoient inutiles , et que je n'avois pas la complaisance de descendre , il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître , je regardai de tous côtés , et , m'étant bien assuré que cet animal avoit disparu , je descendis de l'arbre et continuai ma route. J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la Punta. Je trouvai cette bourgade désolée par une maladie contagieuse , qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le curé du lieu , deux révérends pères dominicains , et plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte et abandonnée , et je pris la route de Mendoza , qui est éloignée de vingt-cinq lieues.

Mendoza est une ville assez grande , mais peu peuplée ; elle est située au pied des Cordillères , de cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut , lesquelles vont du nord au sud , et partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à Mendoza plusieurs maisons religieuses et un grand collège de pères jésuites ,

elle dépend pour le spirituel de l'évêque de Santiago du Chili. J'arrivai dans cette ville vers midi, et comme je passois au milieu de la place, je rencontraï un ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, et m'invita à dîner; c'étoit le curé des Espagnols. Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les pères jésuites, et il voulut m'y accompagner lui-même. Les pères savoient déjà que je devois passer par Mendoza, pour me rendre par le Chili au Pérou; cinquante missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-Ayres, étoient arrivés depuis deux mois, et les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le révérend père recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redou- bloit la joie qu'il avoit de me voir, et qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer: « Vous ne logerez point ailleurs, me répondit obligeamment le père recteur, en me prenant la main; M. le curé est assez de nos amis pour ne pas trouver mauvais que je vous retienne; le grand nombre de missionnaires qui viennent d'arriver m'empêche de vous donner une chambre en particulier, ce qui me fâche beaucoup; mais nous partagerons ensemble la mienne, et j'ai donné ordre qu'on vous y préparât un endroit commode. » Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter; la joie que je ressentis de me voir avec tant de fervens missionnaires me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'espérois trouver quelque vaisseau français qui, allant à la Chine, passeroit aux îles Mariannes, où j'attendrois le galion qui va de la Nouvelle-Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de Mendoza à Santiago : la première est de traverser les Cordillères ; la seconde est de côtoyer ces montagnes, et de marcher au nord jusqu'à une bourgade appelée San-Juan de la Fontera, d'où ensuite l'on tourne vers le sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à Santiago, qui est situé presque à la même élévation du pôle que Mendoza. Par la première route, il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvoit passer les Cordillères : on me répondit que l'on pouvoit à la rigueur tenir cette route, mais qu'elle étoit très-difficile et très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toujours couvertes, et que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable. L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me déterminâ à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile ; je faisais réflexion que nous étions au mois de décembre, qui est le temps d'été dans ces contrées méridionales ; qu'étant en Europe, j'avois passé les Alpes et les Pyrénées, et que les Cordillères ne seroient peut-être pas plus difficiles à traverser ; que d'ailleurs, allant à pied, je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens

à cheval. Je communiquai mon dessein au révérend père recteur du collège, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il vouloit que j'attendisse le départ des missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili: le voyage m'eût été plus agréable; mais comme j'étois pressé, je persévérerai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; il me falloit parfois grimper sur des montagnes escarpées et toutes couvertes de neige, et ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où je n'apercevois nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à essuyer durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordillères. Je marchai droit à Santiago, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, et que depuis deux jours j'avois aperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle jacra. Je fus agréablement surpris d'y trouver un père jésuite, qui me donna toutes sortes de marques d'amitié; mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque, lui ayant remis une lettre du père recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avoit que huit jours que je n'étois parti. Cette jacra appartenoit au collège de Santiago. Il y a une petite église fort propre pour les nègres et les esclaves, qui forment un village de trois à quatre cents personnes: le père a soin de leur instruction, et il a pour compagnon un frère qui veille à leur travail. Après m'y être

reposé deux jours, je me mis en chemin pour Santiago.

Santiago est la capitale du royaume de Chili ; elle est grande , bien peuplée , située dans une plaine agréable, laquelle est arrosée d'une belle rivière et d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays , tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat , la commodité du commerce , la fertilité des terres, qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges et bien alignées , les maisons solidement bâties et commodes. Il y a un siège épiscopal, un chapitre et plusieurs communautés religieuses. La première chose que je fis en arrivant dans la ville , fut de rendre mes respects à monsieur l'évêque ; il me témoigna beaucoup de bonté , et donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce grand prélat redoublèrent quand il sut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux pères Jésuites , qui ont un collège et une maison de noviciat dans la ville. Je n'y fis pas un long séjour , parce que j'appris que trois vaisseaux français étoient arrivés à la Conception , qui est à cent lieues de Santiago. Je m'y rendis en douze jours. Ce pays me parut un des plus beaux et des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la capitale du Chili : c'est une petite ville située dans le fond d'une grande baie , où les vaisseaux sont en sû-

reté. Une île que la nature a formée au milieu de la baie les met à l'abri de la fureur des flots et des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts à remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à Valparayso , où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à Santiago , je me serois épargné bien des fatigues ; car Valparayso n'en est éloigné que d'environ vingt lieues , et j'en fis deux cents pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé , et qui se préparoit à partir. Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port , une chaloupe , qui sortoit de la rade de Pisco , vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le capitaine d'un navire français appelé *le Prince des Asturies* , qui avoit mouillé dans cette rade. J'appris d'un officier qui étoit dans la chaloupe , qu'un vaisseau français nommé *l'Eclair* , commandé par M. Boislorée , devoit incessamment se rendre à Pisco , d'où il passeroit au Callao pour aller ensuite à Canton ; c'est ce qui me porta à aller à Pisco pour l'y attendre ; il arriva quelques jours après , et m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du Callao , je m'embarquai dans un petit bâtiment espagnol qui faisoit voile pour ce port.

Le Callao est le principal et le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale ; c'est le rendez-vous général de tous les négocians de ces vastes provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima , qui est la capitale du Pé-

rou, et le centre de tout le commerce de ce royaume et de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite ville le long du rivage; elle est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pièces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un gouverneur et une garnison de cinq cents hommes, entretenue par le roi d'Espagne. A peine fûmes-nous arrivés au port du Callao, que je pris la route de Lima. Cette ville, la plus riche du nouveau monde, a deux lieues de circuit; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon, le plus étendu et le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite rivière qui descend des montagnes, coule auprès des murs, et sépare la ville du faubourg. Les eaux de cette rivière, qu'on conduit par des canots dans les vallons, rendent la terre fertile et agréable, sans quoi elle seroit sèche et stérile, ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette capitale du Pérou est très-agrable, et par sa situation, et par la douceur du climat, et par le grand nombre de maisons religieuses et d'églises, qui sont magnifiques et richement ornées. Le plan en est régulier; les rues y sont larges et tirées au cordeau; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties et très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées; mais le funeste tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien

que cette ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille âmes. Aussitôt que j'y arrivai , j'allai rendre mes devoirs au vice-roi. C'étoit l'évêque de Quito qui en faisoit les fonctions : le vice-roi étoit mort , aussi bien que l'archevêque de Lima , qui est vice-roi né , quand celui qui a été établi par la cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un et de l'autre , la vice-royauté tombe à l'évêque de Quito , jusqu'à ce que celui qu'il plaît à Sa Majesté Catholique de nommer pour ce poste soit venu en prendre possession. Ce prélat me fit un accueil très-favorable , et , après m'avoir retenu deux jours dans son palais , il me permit d'aller loger chez les pères Jésuites , dont il me fit de grands éloges.

Outre le collège que ces pères ont au Callao , ils ont encore quatre maisons à Lima ; savoir , la maison professe , le collège , qui est fort beau , le noviciat et la paroisse des Indiens , qui est à l'une des extrémités de la ville , et que l'on nomme *el Cercado*. C'est là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études font une troisième année de noviciat. J'allai d'abord à la maison professe , où le révérend père provincial me combla d'honnêtés : après y avoir demeuré trois jours , je lui témoignai que , voulant profiter du loisir et du repos que j'avois , mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment que j'étois le maître de choisir entre les quatre maisons de la compagnie celle qui m'agréeroit davantage , et que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du

noviciat ; mais , avant que de m'y retirer , le révérend père recteur du collège m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande communauté , composée de plus de cent personnes , dont la plupart sont de jeunes étudiants. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété et de leur ferveur. Je demurai trois jours au collège , et j'allai ensuite me renfermer dans le noviciat. La modestie , la piété , le silence et la régularité de ces fervens novices , que j'avois tous les jours devant les yeux , me rappeloient sans cesse le souvenir de mes premières années de religion ; et les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire m'humilioient devant le Seigneur , et m'animoiënt à être à l'avenir plus fidèle à ses grâces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée , qui m'apprenoit son arrivée au Callao ; je me rendis aussitôt à son bord , et dès le lendemain on mit à la voile : c'étoit le premier jour de mars de l'an 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents alizés qui règnent sur cette mer nous portèrent très-commodément aux îles Mariannes. Comme le galion d'Espagne que je venois chercher n'avoit pas encore paru , je résolus de l'attendre dans l'île de Guahan , où nous avions mouillé. A peine étois-je à terre , que les révérends pères Jésuites , qui sont les seuls missionnaires de ces îles , vinrent au-devant de moi , accompagnés d'une troupe d'enfans ; ils me conduisirent en procession à leur église , au milieu d'une multitude de fidèles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air

retentissoit des louanges du Seigneur, que chantoient ces enfans avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La prière finie, les pères me menèrent dans leur maison, qui est assez mal bâtie : ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection, et pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un pays si sauvage. Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des âmes qui ait pu porter ces hommes apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, et à consacrer le reste de leur vie dans ces îles séparées du reste de l'univers, et qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroisoient plus contens que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient et qui se répandoit jusque sur leur visage, tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les missions les plus laborieuses et les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sait les dédommager, par l'onction de sa grâce, de toutes les douceurs de la vie, dont ils se sont privés pour son amour. Tous ces insulaires sont maintenant soumis à l'Évangile. Dans la principale de ces îles, qu'on appelle *Agadagna*, il y a un séminaire fondé et entretenu par les rois catholiques, où les missionnaires élèvent avec grand soin la jeunesse.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette île lorsque le galion arriva. Le capitaine me prévint obligeamment, et m'offrit le passage que je souhaitois sur son bord. Je m'y embarquai, et, après douze jours de navigation,

nous découvrîmes les premières terres des îles Philippines, et nous mouillâmes à l'Embocadero; c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du canal. On a un grand nombre d'îles à passer avant que d'arriver au port de Cavite, qui est à trois lieues de Manille. Les basses, les rochers et les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce canal très-difficile et très-dangereux. La mousson avoit changé; les vents, qui étoient au sud-ouest, nous étoient contraires, et nous fûmes plus d'un mois et demi à faire quatre-vingts lieues dans ce canal. Les officiers ayant résolu d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jeter dans la chaloupe, et de prendre terre à l'île de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

Manille, située dans l'île de Luçon, est bâtie au fond d'une baie qui a plus de dix-huit lieues de circuit: c'est la capitale de toutes les îles qu'on appelle Philippines: elle est environnée d'une bonne muraille, et a un château bien fortifié. Le roi d'Espagne y entretient une garnison de cinq cents hommes. Elle a un gouverneur, une cour de justice, un archevêque, un chapitre et plusieurs maisons religieuses. Toutes les églises y sont belles et richement ornées. On compte dans ces îles près de huit cents paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les prêtres séculiers et réguliers. Cette nombreuse chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, et est parfaitement instruite de nos mystères. Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille me réduisit à l'extrémité. On déces-

péroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand apôtre des Indes, Saint-Xavier. Ma prière ne fut pas plus tôt achevée que je me sentis beaucoup mieux, et, deux jours après, je fus en état de célébrer le saint sacrifice de la messe. Ceux qui, après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'autel, ne doutèrent pas qu'une guérison si soudaine ne fût l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué. Je partis de Manille le 15 de février de l'année 1714, sur *la Sainte-Anne*, vaisseau arménien qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête, qui nous surprit entre l'île de la Paragua et le Paracel, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage; nos mâts, nos voiles et le gouvernail furent emportés; ce fut par une espèce de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau danois prêt à faire voile pour Trinquimbar; c'est une place située sur la côte de Coromandel, qui appartient aux Danois. *La Sainte-Anne* étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au capitaine danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse. La saison, qui étoit déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage: nous perdîmes le capitaine, qui mourut entre mes bras avec de grands sentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Trinquimbar. Je passai de là à Madras, d'où je me rendis aisément à Pondichéry, qui étoit le lieu de ma mission et le terme de mon voyage.

*Lettre du révérend père Cat à M***.*

A Buenos-Ayres, le 18 mai 1729.

JE me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis, le 8 de novembre 1728, de la rade de Cadix, avec trois missionnaires de notre compagnie. Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions. Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, et le 26 janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du Cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guère : on vit paroître tout à coup sur le vaisseau dix ou douze aventuriers que personne ne connoissoit. C'étoient des gens ruinés, qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient

porté les provisions, et s'étoient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant avancés en mer, on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer, mais enfin on en vint à bout. Quoique nous fussions sous la zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, et qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bise. Le printemps survint tout à coup; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons,

Le 18 février, nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque et bizarre; mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au président de la ligne des raisons qui les avoient engagés à venir na-

viguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres; car tel étoit l'ordre du président: après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain, dès le matin, on dressa sur la plateforme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longueur: on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille; ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières, ridiculement hautes, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle. Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier; mais le président, regardant ses excuses comme autant de manques d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau. Après cette scène, le président envoya chercher le capitaine du vaisseau qui comparut tête découverte, et dans

le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps; et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur-le-champ. Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution. Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraichissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine de vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifioit cette assemblée. On lui répondit que c'étoit le cortége du président de la ligne. « Le président de la ligne! reprit le capitaine en colère. De qui veut-on me parler? Ne suis-je point le maître ici? et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer. » A ces mots le président troublé se jeta aux genoux du capi-

taine , qu'il pria très-instamment de commuer la peine ; mais tout fut inutile , il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence , et ce président si respectable , qui avoit fait trembler tout l'équipage , en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête. Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage ; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols , qui surpassent , en fait de plaisanteries originales , toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête , qui est sujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne , nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui , nous nous occupions à prendre des chiens de mer ou requins. C'est un poisson fort gros , qui a ordinairement cinq ou six pieds de long , et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes , nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le capitaine s'appropriâ , un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade , huileuse et malsaine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent , encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets. Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon , que nous avons soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur , cet animal venoit , accompagné d'autres poissons appelés romeniros ,

qu'on appelle les pilotes , parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avoit le morceau que nous lui présentions , et , dès qu'il étoit hors de l'eau , on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassa la tête. Ce qu'il y a de singulier , c'est que les poissons qui l'accompagnoient , le voyant pris , s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre , et se faisoient prendre avec lui.

Le requin ne fut pas le seul que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir , et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le poisson volant. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle poisson volant parce que , pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace , nommé la bonite , il s'élance hors de l'eau , et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre , après quoi il retombe dans la mer , qui est son élément naturel. Mais comme la bonite est fort agile , elle le suit à la nage , et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau , ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans , comme presque tous les oiseaux de mer , ne volent guère qu'en bande , et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main , et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du mulet de mer. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé , c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en

juger par la quantité qui voltigeoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire; d'ailleurs, il arrive souvent que, poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots, qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 février, nous eûmes le soleil à pic (à plomb et perpendiculairement), et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus le phénomène, je m'approchai pour le considérer; mais le vent étoit si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois me permirent à peine de le voir quelques instans. Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est

très chaude et très-malsaine , fait simplement éclore ces petits animaux , comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit , le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens : quelques-uns refusèrent de le faire , mais ils s'en repentirent bientôt après ; car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirois point, mon révérend Père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route ; n'étant point sorti du vaisseau , je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata , dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que le fleuve de la Plata avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne me disoit rien de trop ; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure , dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs , nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à Buenos-Ayres , je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serein , sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de la Plata est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur ; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux , sur lesquels

on ne trouve guère que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, et on le nomme le *Banc anglais*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi; cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit la Plata que sous le nom redoutable d'*Enfer des pilotes*: ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchainent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur la Plata on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond et de s'ouvrir, en descendant de la vague en furie dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais, grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plus tôt que nous ne pensions à l'île de *los Lobos* (île des Loups). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désa-

gréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de la Plata un poisson qu'on appelle *viagros*. Il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piquûre est extrêmement dangereuse; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant faible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant.

Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de Buenos Ayres, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent sur le fleuve de la Plata. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, et l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà et là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcheur est presque le

seul arbre fruitier que l'on voit aux environs de Buenos-Ayres. La vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde ; ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer, ou par terre de Mendoza, ville du Chili, assise au pied des Cordillères, à trois cents lieues de Buenos-Ayres. A la vérité ces déserts arides et incultes dont je viens de vous parler sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à Buenos-Ayres, un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie : encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté ; car on en trouve communément à six ou huit francs. On peut même en avoir à meilleur marché ; mais alors il faut aller les chercher à la campagne, où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon révérend Père, de savoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre ; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé ; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe

bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, et, frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir; de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et, après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, et abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On seroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de Buenos-Ayres. Ces animaux vivent sous terre dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossements que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de Buenos-Ayres avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais, au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de la Plata étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'Uruguay, qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins: il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier, mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau,

qui ne permettent point aux bâtimens d'y naviguer. Les bales sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque, à cause de leur légèreté. Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des lous marins, et une espèce de porc appelé capigua, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (le colibri) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son

éclat après sa mort ; et comme il est extraordinairement petit , les femmes des sauvages s'en font des pendans d'oreilles , et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler sont remplis de cerfs , de chevrenils , de sangliers et de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus séroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent , il y a huit jours , la peau d'un de ces animaux ; je la fis tenir droite , et je pus à peine , même en haussant le bras , atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire ; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant , aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait , s'ils ne tombent pas morts du coup , ils se jettent sur celui qui les a frappés , avec une impétuosité et une fureur incroyables ; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le révérend Père supérieur des Missions de l'Uruguay en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route ; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire , curieux de voir cette chasse , se mit incontinent à l'écart pour pouvoir , sans danger , examiner ce qui se passeroit. Les Indiens , accoutumés à ce genre de combat , s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances ; le troisième portoit un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre , et tournèrent

autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même temps partir le coup et le tigre enfoncé dans les lances. Car, dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élançer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres, prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois: je l'ai vu et touché, non sans crainte; car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux; il se jetoit sur tout le monde, sur ceux mêmes qui lui apportoit à manger: heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'appriivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans l'Uruguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent

une de leurs pierres de la main gauche , et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde , jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup , et ils la lancent avec tant de force et d'adresse qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses , ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux , même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais, pour prendre le cerf, la vigogne, le guanacos et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La vigogne ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le guanacos tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute, qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, il s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps sans pouvoir se relever. Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier; c'est celui que les Moxes appellent *orocomo*: il a le poil roux, le museau

pointu , et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal , qui est de la grandeur d'un gros chien , aperçoit un Indien armé , il prend aussitôt la fuite ; mais , s'il le voit sans armes , il l'attaque , le renverse par terre , le foule à plusieurs reprises , et , quand il le croit mort , il le couvre de feuilles et de branches d'arbre , et se retire. L'Indien , qui connoit l'instinct de cette bête , se relève dès qu'elle a disparu , et cherche son salut dans la fuite , ou monte sur un arbre , d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre , qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie ; mais , ne la trouvant plus , il pousse des hurlemens épouvantables , regarde son compagnon d'un air triste et désolé , et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière , qu'on appelle ours aux fourmis. Cet animal a , au lieu de gueule , un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis : l'ours dont je parle met son museau à l'entrée de la fourmilière , et y pousse fort avant sa langue , qui est extrêmement pointue ; il attend qu'elle soit couverte de fourmis ; ensuite il la retire avec promptitude , pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle ours aux fourmis. Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents , il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur , comme font les lions et les tigres , il l'embrasse,

il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre ; mais , comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents que celui-là de ses griffes , le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste , toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières ; de sorte que les Indiens , qui le savent , passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Les sauvages ne connoissent entre eux ni princes ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques , mais ces républiques n'ont point de forme stable ; il n'y a ni lois ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre , chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société , et à se choisir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant , leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité , il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits , plus sa peuplade augmente , et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles. Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les caciques des ma-

giciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontents. S'ils entreprennent de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire. Pour parvenir à la dignité de cacique, les prétendants ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré; après quoi il nomme le cacique, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres posées les unes auprès des autres, sans

ordre et sans dessein. La porte en est ordinairement si étroite et si basse , qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre : ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches , des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms. Les Indiens vivent , comme vous savez , du produit de leur chasse et de leur pêche , de fruits sauvages , du miel qu'ils trouvent dans les bois , ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts , qu'en peu d'heures les sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais , afin d'en avoir toujours en abondance , ils changent souvent de demeure , et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux , parce qu'une grande partie de la beauté consiste , selon eux , à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage. La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens ; ils se mettent autour du cou , en guise de collier , certaines pierres brillantes , que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Dans les jours de cérémonies , ils s'attachent

autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise appelée tipoy, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans. L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats sont faites d'un bois dur et pesant; elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et se terminent en pointes. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis. Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil

procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne diffère guère en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix, les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des pièges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible, ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent leurs armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint, mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Amérique, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presque à l'infini; je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation,

et pour ainsi dire sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstans et légers dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemy de Las-Casas nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient en effet un roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers. Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de l'ordre et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens, étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de

mauvais exemples , se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange qu'étant accoutumés, comme ils le sont , dès leur plus tendre enfance , à la chasse et à la pêche , exercices fatigans , qui ne sont cependant pas sans plaisirs , ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite , dont ils passent la plus grande partie à boire ; mais il arrive très-souvent que les fumées de la chicha venant à leur troubler le cerveau , ils font succéder les disputes , les querelles et les meurtres à la joie , aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes : les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une ; mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter , ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage , à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse , tue le plus qu'il peut de gibier , l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser , et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier , les parens jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur filie en mariage. Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais , sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un hamac ; c'est une espèce de filet , suspendu entre quatre

pieux ; quand la nuit arrive , ils le suspendent à des arbres pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part , qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Etre suprême , et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du Paraguay, peuples grossiers et barbares , dont quelques-uns , à la vérité , ne rendent aucun culte à Dieu , mais qui sont persuadés de son existence , et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'âme ne périt point avec le corps , du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres , un arc , des flèches et une massue , afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie , et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe , universellement reçu parmi les Indiens , est une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste , la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les âmes après la mort. Les Indiens donnent à la lune le titre de mère , et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse , on les voit sortir on seule de leurs cabanes , en poussant des cris et des hurlemens épouvantables , et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie , quoique civilisés , pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les sauvages de l'Amérique. Quand il tonne , ces nations s'imaginent que l'orage est

suscité par l'âme de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les sauvages sont très - superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, et les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, et ils croient pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés. N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la religion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a son culte, ses cérémonies et ses dieux particuliers, je ne finirois pas si je voulois vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain.

J'ai l'honneur d'être, en l'union de Notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

*Lettre (extrait) du père Antoine Sepp au père
Guillaume Stinglhaim.*

Mon révérend Père, la mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie apostolique. Au reste, je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres missionnaires le soin d'informer leurs amis, qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la foi chez des peuples infidèles, qu'on appelle ici Tsharos. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guère de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il

arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent. On songea donc à civiliser ces barbares et à leur annoncer l'Évangile. On jeta les yeux pour cela sur deux missionnaires pleins de zèle et de courage, savoir, le père Antoine Bohm, qui est mort depuis quelque temps de la mort des saints, et le père Hippolyte Doctili, Italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de nations du Paraguay qu'ils ont converties à la foi.

Un de ces Indiens, nommé Moreira, qui étoit fort accredité parmi ses compatriotes, et qui entendoit assez bien la langue espagnole, s'offrit aux missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes apostoliques, et qui, loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet et à rendre odieux le nom chrétien. Lorsque les pères expliquoient à ces infidèles les vérités de la religion, le perfide truchement, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, et leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers les peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la nation, et de les jeter dans un cruel esclavage. Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les missionnaires, on prenoit déjà des mesures pour les massacrer.

Le père Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un néophyte, qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares, qu'il avoit déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du christianisme, firent juger aux deux missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces peuples, et ils se retirèrent pénétrés de douleur d'avoir si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreira, qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des Missionnaires, parut dans ma peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa nation. La pensée me vint de gagner cette âme endurcie depuis long-temps dans toutes sortes de crimes, et dont l'aversion pour le christianisme me sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu, par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe du Paraguay, et je lui fis d'autres petits présens que je savois devoir lui être agréables. Ces marques d'affection l'appriivoisèrent insensiblement; attiré par mes caresses et par mes libéralités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt paroître au tribunal du souverain Juge, et qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels, si, continuant à fermer les yeux à la lumière qui l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidélité. Je l'embrassai en

même temps , et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit , et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques néophytes , pour le retenir dans la peuplade. Il est maintenant entièrement changé : il se rend exactement à l'église avec les autres fidèles ; quoiqu'il ait soixante ans , il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans , de faire le signe de la croix , et d'apprendre comme eux le catéchisme ; il récite le rosaire avec les néophytes ; enfin c'est sincèrement qu'il est converti , et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes : sa femme l'a déjà suivi , avec dix familles de la même nation qui demandent le baptême , et qui demeurent dans ma peuplade pour se faire instruire. Enfin le fils de Moreira , touché de la grâce que Dieu lui avoit faite de l'appeler au christianisme , ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme , et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays , qui a voulu l'y accompagner , et il me presse maintenant de le mettre au rang des chrétiens.

Je jouissois de la douceur que goûte un missionnaire à retirer des âmes égarées du chemin de la perdition , lorsque je reçus ordre de mes supérieurs de me rendre à Notre-Dame-de-Foi ; c'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située au bord du fleuve Parana. Le Père Ferdinand de Orga , qui gouvernoit cette église , n'étoit plus en état de remplir ces fonctions , soit à cause de son grand âge , qui passoit

quatre-vingts ans , soit à cause de plusieurs infirmités , qui étoient le fruit de ses longs travaux. Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet , jamais cette chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste , qui étoit répandue dans tout le Paraguay , se faisoit déjà sentir dans la peuplade , et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs. Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle saisissoit le gosier , et portoit dans les entrailles un feu dévorant , qui , desséchant l'humide radical , affoiblissoit l'estomac et causoit un dégoût universel , ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins et d'un flux de sang continu. Les enfans même qui étoient encore dans le sein de leur mère n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiser aussitôt , car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps et de l'âme de tant de malades et de mourans , il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ; ainsi , afin d'être plus à portée de les secourir , je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisiss pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile , dont je fis une espèce d'hôpital ; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentoient les premières atteintes du mal contagieux ; je plaçai les

hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes, et on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur-le-champ. Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite je leur donnois les remèdes que je croyois les plus propres à les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, qui leur tomboit sous la main, leur servoit de lancette, et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie, je faisois une autre tournée, suivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre, ou bien je leur mettois dans l'oreille des petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, et de réciter mon office.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, et je commençois à respirer, lorsque je me

sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure; je tombai tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagné d'un dégoût général de toutes choses. On jugea que le repos et le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étois, pour me rendre sur les bords du fleuve Uruguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais, dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où j'eus à peine demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, et que ma santé fut bientôt rétablie. Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de Saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse qu'un Missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'église, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie. On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour

les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroisoient pas moins grandes. Néanmoins, regardant l'ordre de mes supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du ciel, et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle caciques : ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres. Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens et mes amis, pour venir demeurer parmi eux et leur enseigner le chemin du ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux. Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un caciques et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre partout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leur promesse à l'arrivée du

révérend père provincial : « *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy ycbete yebi yebi oro eniche angandebe*; c'est-à-dire : Grand Père (ils appellent ainsi le père provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre; nous irons volontiers où vous souhaitez. »

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines, nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes et descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples, étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remède qui les guérissait de leur indigestion. Nous entrâmes ensuite dans les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes sauvages. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, et j'y plantai une croix fort élevée, pour

prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en actions de grâces. Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle colonie se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille; ensuite ils semèrent quantité de coton. Cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay; la semence en est noire et de la grosseur d'un pois: l'arbre croit en forme de buisson; il porte dès la première année; il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de décembre ou de janvier; elle ressemble assez à une tulipe jaune: au bout de trois jours elle se fané et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu à peu: il s'ouvre vers le mois de février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne: il croit dans ce pays aussi facilement que croit le coton; mais l'indolence des femmes indien-

nes ne peut s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile , et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton , qu'elles font avec moins de peine. Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenèrent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemençer les terres. Ce secours , venu si à propos , encouragea nos Indiens. Ils partagèrent entre eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre et à y semer les grains ; l'autre partie , à couper des arbres pour la construction de l'église et des maisons. Avant toutes choses , je choisis le lieu où devoient se construire l'église et la maison du missionnaire : de là je tirai des lignes parallèles qui devoient être autant de rues , où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille , en sorte que l'église étoit comme le centre de la peuplade , où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan , le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néophites, et par là il est plus à portée de veiller à leur conduite , et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade , je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure , qu'on appelle ici *itacura* , parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires , je

la jetai dans un feu très-ardent, et je trou-
 vai que ces grains ou ces taches qui couvroient
 la pierre, se détachant de toute la masse par
 la violence du feu, se changeoient en du fer
 aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines
 d'Europe. Cette découverte me fit d'autant plus
 de plaisir, que nous étions obligés de faire
 venir d'Espagne tous les outils dont on a be-
 soin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir
 un si grand peuple; aussi un Indien se croyoit-
 il fort riche lorsqu'il avoit une faux, une hache,
 ou un autre instrument de cette nature. Lors-
 que j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces
 pauvres gens coupoient leurs blés avec des côtes
 de vache qui leur tenoient lieu de faux : un ro-
 seau d'une espèce particulière, qu'ils fendoient
 par le milieu, leur servoit de couteau : ils em-
 ploient des épines pour coudre leurs vête-
 mens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend
 encore plus précieuse l'heureuse découverte
 que je viens de faire. En même temps que je
 remerciois le Seigneur de ce nouveau secours
 qu'il m'envoyoit, je bénissois sa providence
 d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les cho-
 ses capables d'exciter l'avidité des étrangers.
 Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or
 ou d'argent, comme on en trouve en d'autres
 pays, il se peupleroit bientôt d'Européens qui
 forceroient nos Indiens à fouiller dans les en-
 traîlles de la terre, pour en tirer le précieux
 métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de
 là que, pour se soustraire à une si dure ser-
 vitude, les Indiens prendroient la fuite, et cher-
 cheroient un asile dans les plus épaisses forêts :
 en sorte que, n'étant plus réunis dans les peu-

plades , comme ils le sont maintenant , il ne seroit pas possible aux missionnaires de travailler à leur conversion , ni de les instruire des vérités du christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade : l'église et les maisons étoient déjà construites , et la mission surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes et les enfans que j'avois retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de leurs enfans , qu'elles portoient sur leurs épaules , et des autres ustensiles servant au ménage , qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées , on les logea dans la maison qui leur étoit destinée , où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations et les fatigues qu'elles avoient essayées pour se transporter dans cette nouvelle terre. Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité et d'expérience pour administrer la justice ; d'autres eurent les charges de la milice pour défendre le pays des excursions que les peuples du Brésil font de temps en temps sur ces terres : on occupa le reste du peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains : il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable , et ils l'imitent si parfaitement , qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes

néophytes un nommé *Païca* qui fait toutes sortes d'instrumens de musique, et qui en joue avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie. Mais c'est surtout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très-peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle colonie un enfant de douze ans qui joue, sans broncher, sur sa harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les missiannaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens, et l'expérience a fait connoître que rien n'aïdoit davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion. Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la religion est telle, que les premiers missionnaires doutèrent quelque temps s'ils avoient assez de raison pour être admis aux sacremens : ils proposèrent leurs doutes au concile de Lima, qui,

après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit contre , décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence , qu'on dût leur refuser les sacremens de l'Eglise. Grâces à Dieu , mes néophytes sont bien instruits ; mais je n'ai pu y réussir qu'en leur rebattant sans cesse les mêmes vérités , et qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Je suis avec respect , etc.

Lettre du père Ignace Chomé au père Vanthiennen.

De Tarija , le 3 d'octobre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE , il y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens guaraniens , lorsque la Providence me destina à une autre mission sans comparaison plus pénible , et où l'on me promettoit les plus grands travaux et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le révérend père Jérôme Herran , provincial , faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des Guaraniens , reçut des lettres très-fortes du vice-roi du Pérou et du président de l'audience de Chiquiaqua , par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques missionnaires qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens chiriguanes.

Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité que les plus fervens missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille âmes de cette nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'est de Tarija, et plus de cent au nord. Les lettres que reçut le révérend père provincial sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroisoient disposés à écouter les ministres de l'Évangile. Il nomma le père Julien Lizardi, le père Joseph Pons, et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles; et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle mission. Nous étions éloignés de plus de huit cents lieues de la ville de Tarija, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de mai sur le grand fleuve Uruguay, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à Buenos-Ayres. De là il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire. Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que, nous trouvant déjà bien avant sous la zone torrida, et au commencement de novembre,

lorsque les chaleurs sont excessives dans le Tucuman , nous avons néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit , surtout , la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin , après bien des dangers et des fatigues , nous arrivâmes à Tarija , vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avoit suspension d'armes , c'est que de part et d'autre ils étoient également lassés de la guerre , et qu'ils se craignoient réciproquement. Le lendemain de notre arrivée , le commandant de la milice , que les Espagnols appellent mestre de camp , vint nous rendre visite ; après les premiers complimens : « Je compte , nous dit-il , qu'aussitôt que la saison des pluies sera passée, vous m'accompagnerez chez ces infidèles, pour y traiter de la paix , et pour les forcer à vous recevoir dans leurs bourgades. » Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes ; que si nous avions à combattre avec les infidèles , ce seroit le crucifix à la main , et avec les armes de l'Évangile ; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours , pour entrer sur leurs terres et parcourir leurs bourgades. Cet officier, qui voyoit le danger auquel nous nous exposions , s'y opposa de toutes ses forces ; mais le révérend père provincial , qui

approuvoit notre résolution , détruisit toutes ses raisons par ces paroles , auxquelles il ne put répliquer : « S'il arrivoit , lui dit-il , que ces pères vîssent à expirer par le fer de ces barbares , je regarderois leur mort comme un vrai bonheur pour eux , et comme un grand sujet de gloire pour notre compagnie. » Le révérend père provincial partit pour se rendre à Cordoue , et pour ce qui est de nous autres , nous nous mêmes pour huit jours en retraite , afin d'implorer le secours du ciel et le prier de bénir notre entreprise. Quoique nos fatigues et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles , je ne laisserai pas , mon révérend père , de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires pour rassembler tant de barbares , et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle , où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs , et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite , et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage , nous partîmes tous trois de Tarija pour nous rendre à Itau ; c'est la première bourgade des infidèles , qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avons fait jusqu'alors dans le Tucuman , quelque affreux qu'il nous parût , étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit gravir des montagnes bien autrement escarpées et toutes couvertes de forêts presque impénétrables ; nous ne pou-

vions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la vallée des Salines. Le père Lizardi s'y arrêta avec un capitaine des Chiriguanes, qui étoit chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le père Pons et moi, jusqu'à la vallée de Chiquiaca, où nous vîmes les tristes ruines de la mission que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le père Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir gravi une de ces montagnes, et lorsque nous commençons à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il y avoit peu loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître. Dans l'impatience où j'étois d'en savoir des nouvelles, je pris le devant, laissant derrière moi le père Pons qui auroit eu de la

peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroissent fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur. Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et, roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout à coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux. Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur coup, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer. En même temps arriva le père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs que je leur distribuai; j'allumai moi-même leur feu et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup

compter sur leur amitié ni sur leur reconnaissance.

Comme nous avons besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade , nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles , pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent , et nous dirent que ce capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après , et alla s'asseoir sur une pierre , la tête appuyée contre sa lance , et blêmissant de rage.

« Je ne sais , dis-je en riant au père Pons , quel sera le dénouement de cette comédie. » Je m'approchai de lui , je le caressai sans pouvoir en tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentais ; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage : *Y pia aci* ; ce qui veut dire également , il est en colère , ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens , sur quoi je lui tatai le pouls ; mais lui , retirant brusquement son bras : « Je ne suis point malade , me dit-il. — Oh ! tu n'es point malade , lui dis-je en éclatant de rire , et tu ne veux point manger ? tant pis pour toi ; tes compagnons en profiteront. Au reste , quand tu voudras manger , tu me le diras. » Cette réponse , mêlée d'un air de mépris , fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses ; il commença à me parler et à rire avec moi ; il commanda même à ses gens de m'apporter à boire , et il me régala de ses épis de maïs , dont il avoit fait provision pour son voyage. Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur , je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souf-

frir que j'allasse à sa bourgade ; mais tout ce que je pus obtenir de lui , c'est qu'il feroit prier son oncle , qui en étoit le principal capitaine , de se rendre au lieu où nous étions ; il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver , et que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le père Pons prit le devant avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient , car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demurai encore quelque temps avec eux , et je fis de nouvelles instances , mais sans aucun fruit.

Il me fallut donc , après tant de fatigues inutiles , reprendre le chemin de Chiquiaca. La nuit me surprit dans ces forêts , et j'eus à y essuyer une grosse pluie , qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides , qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le père Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines , où ils avertirent le père Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce père vint nous trouver sur les bords de la rivière de Chiquiaca , où nous étions. A peine fut-il arrivé , que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes , enflèrent tellement cette petite rivière , qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente , inondés de toutes parts , sans autre provision qu'un peu de farine de maïs , dont nous fai-

sions une espèce de bouillie. Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours ; et , voyant la fin de nos petites provisions , nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement ; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable , il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avoit jetés contre les pierres , et qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines , et nous rendre enfin à Tarija.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse à la vérité , mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de Tarija , dans la vallée de Zinti , où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes. A mon retour , j'appris que le père Pons devoit accompagner cent quarante soldats espagnols , qui alloient dans la vallée des Salines , pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix , et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis , à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats. Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts , sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols pussent jamais vaincre leur défiance. Le père Pons se hasarda à les aller trouver , accompagné d'un

seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à Itau sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles la permission, pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le père Pons alla du côté de la rivière Parapiti, qui est au nord du grand fleuve de Picolmayo, où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades; mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de Chiriguanes, où il y a environ trois mille âmes. Nous nous mîmes en chemin, le père Lizardi et moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à Itau, où nous fûmes assez bien reçus, le père Lizardi prit sa route vers la rivière de Parapiti, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée Caaruruti. A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille, où ils reçoivent leurs hôtes; et, après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlai de choses

indifférentes ; mais aussitôt que je faisais tomber le discours sur les vérités de la religion , ils cessoient de m'écouter. Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin , lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre l'arc et les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée Beriti, venoit me voir et vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plus tôt ouï son nom , que , me tirant à part : « Ce capitaine qui te demande , me dit-il , fut fait prisonnier autrefois par les Espagnols , et condamné aux mines de Potosi , dont il fut assez heureux pour s'échapper ; tiens-toi sur tes gardes , et ne te fie point à lui. » Cet avis ne m'effraya point ; je retournai à Caaruruti , où je trouvai ce capitaine , accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux , je leur distribuai des aiguilles , et ils parurent si contents de moi , qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

De là j'allai à Carapari, autre bourgade où l'on m'attendoit ; car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir , et ne s'effaroucha point comme les autres , lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour , parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée Caysa, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance

avec nos plus anciennes missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Ayres. Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues ; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à gravir une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de Tareyri, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve Picolmayo ; mais, par une protection particulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans Caysa. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusqu'au fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde. Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentoïis bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte et artifice ; mais je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane ; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre. J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité ; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles.

et les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux. Pendant ce temps-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me déroboient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que, l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser. Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien, qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plus tôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contents, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de Caysa un peu avant le coucher du soleil pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avoueral, mon révérend Père, que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de

ma vie , surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne , qui est entre Caysa et Carapari. Je me trouvai tout baigné de sueur , et tourmenté de la soif la plus cruelle : ma faiblesse étoit si grande qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit , et je n'avois pas fait quatre pas qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et prendre haleine. L'air étoit tout en feu , et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas ; quoique je n'eusse aucun abri , je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante , afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit point possible d'avancer , je montai sur ma mule , au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea , et , avec le temps et bien de la peine , je gagnai le sommet de la montagne , où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin , vers minuit , j'arrivai au bas de la montagne , où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider unealebasse pleine d'eau fraîche , dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je vous dirai que , dans la situation où j'étois , cette boisson me parut supérieure aux vins les plus exquis de l'Europe. J'arrivai à Carapari vers les quatre heures du matin , où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours , je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines , où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté , et le père Lizardi , qui n'avoit pu rien gagner auprès des infidèles dont les bourgades sont situées vers la rivière de Parapiti. Nous con-

vîmes, ce père et moi, que j'irois à Caysa suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeureroit à Carapari, où les infidèles paroisoient moins éloignés du christianisme. Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le père Pons, qui alloit à la bourgade de Tareyri; nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le père Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demurai deux jours avec le père Lizardi à Carapari, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à Caysa. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi, m'adressant au capitaine : « Vous voyez bien, lui dis-je, que je ne puis pas rester ici si j'y manque de logement. Il n'est pas de la décence que je demeure dans vos cabanes environné de toutes vos femmes; ainsi, je retourne à Carapari, où j'ai mon petit bagage; et, lorsque vous m'aurez averti que ma cabane est prête, je partirai à l'instant pour

venir fixer ma demeure auprès de vous. » Cette résolution , à laquelle ils ne s'attendoient pas , les étonna si fort qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du capitaine , qui , s'approchant de moi , me traita d'inconstant ; je partis au même moment , et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à Carapari , me promenant le soir par un beau clair de lune avec le père Lizardi , nous aperçûmes le père Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa mule , qui n'avoit ni bride ni selle ; sans chapeau , sans soutane , et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre , il nous raconta son histoire : c'étoient les Indiens de Tareyri , où il avoit eu tant d'empressement d'aller , qui , aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade , l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entièrement nu , si le fils du capitaine , par je ne sais quelle compassion naturelle , ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie , ne l'eût retiré de leurs mains. Après avoir un peu ri de cette aventure , je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin , lorsque je serois établi à Caysa , sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit , au milieu de la place , sous un demi-toit de paille , que les Espagnols appellent *esramada* , et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre. Sur le minuit , et lorsque nous étions dans le fort du sommeil , je me sentis tirer les pieds ; je m'éveillai en sursaut , et je me vis en-

touré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « Lève-toi promptement : les Indiens de Caysa en veulent à ta vie ; ils se sont déjà emparés de toutes les avenues de notre bourgade , afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous fûmes bientôt debout , et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine , comme dans un asile où les Indiens de Caysa n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade ; tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à Caaruruti. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre , et ils faisoient presque à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets , afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de Caysa , âgé de vingt ans , à qui j'avois donné un couteau , qui , par reconnoissance , étoit venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes ; que les autres devoient entrer dans la bourgade lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil ; qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres , et nous massacrer. Sur cela je fis appeler le plus jeune des enfans du capitaine : « *Guandari* , lui dis-je (c'est son nom) , il faut aller à l'instant à Caaruruti , pour informer ton père de ce qui se passe ; donne-moi cette marque de ton amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied , et que les chemins étoient trop bien gardés , il sortit de la cabane , puis revenant un moment après : « J'ai trouvé un cheval , me dit-il : je pars. » Il ne manqua

pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivois; mais ayant reçu réponse que j'étois resté à Carapari, ils le laissèrent passer. Guandari n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à Gaaruruti. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes; on crioit de toutes parts : *Guandari ou ! Guandari ou !* c'est-à-dire, *Guandari est arrivé.* Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les pères avoient été tués. Guandari répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de Caysa, et quelques Indiens de Sinanditi entrèrent dans Carapari; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage; mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à aller les trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre; mais les pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent. Sur les cinq heures vint un second messenger, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la

cabane , et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu ; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place , je m'approchai du capitaine , et , prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite : « Lève-toi , lui dis-je , afin que je sache ce que ton capitaine veut me dire. » Il obéit , et je pris sa place. Ils étoient tous bien armés , leurs arcs et leurs flèches à la main , et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné , me dit le capitaine , que ton dessein étoit de t'en retourner sans nous rien donner de ce que tu nous as apporté ; c'est pourquoi je suis parti pendant la nuit , afin d'être ici de grand matin , et de pouvoir t'entretenir. — Je ne te crois pas , lui répondis-je ; car pourquoi tes soldats se sont-ils emparés de tous les chemins par où je pouvois passer ? pourquoi ont-ils volé nos mules ? pourquoi es-tu si bien armé ? Je connois tes artifices , n'espère pas de me tromper. » Le capitaine , sans répondre à mes questions , fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de Carapari l'avoient si bien caché dans la forêt (ce qui étoit vrai en partie) que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances , en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine ; que s'ils ne vouloient pas l'attendre , ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots , je les vis qui trépignoient de rage ; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine , nommé Guambaya ; je me levai brusquement , et je lui demandai des nouvelles de

son père. « Le voici qui arrive , » me dit - il ; je le suivis jusqu'à sa cabane , où il descendit de cheval , tout trempé de sueur , et je me retirai dans la cabane de son père , lequel arriva presque aussitôt que son fils ; il étoit accompagné des quatre capitaines de Gaaruruti , du capitaine de Beriti , de ses Indiens , et de plusieurs autres Indiens des deux bourgades , tous bien armés. Il alla droit à la place , la lance à la main ; et , jetant un regard terrible sur les Indiens de Cayssa : « Où sont ceux , s'écria-t-il , qui veulent tuer les pères ? Quoi ! venir chez moi pour commettre un pareil attentat ! » et en achevant ces paroles , il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane , d'où il m'ordonna de ne point sortir , et , ayant un peu repris haleine , il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de Cayssa songèrent à la retraite , sans oser demander leurs armes au capitaine : ils les demandèrent à son fils , qui les leur rendit à l'insu de son père , et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup. On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense étoit un heureux présage de leurs dispositions à embrasser le christianisme ; mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de Cayssa comme une insulte personnelle qui leur étoit faite , et l'ardeur qu'ils firent paroître étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles , et encore plus leurs cœurs , n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions , et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines , où il y a une peuplade d'Indiens convertis , et une église sous le titre de l'*Immaculée-Conception*. C'étoit la saison des pluies , et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir , si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades. Nonobstant ces menaces , dès que les pluies furent cessées , nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'Itau. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade , je pris le devant , et comme cette bourgade est située au bord de la forêt , je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles , sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits , leur dis-je , que vous aviez pris la résolution de me tuer , moi et mes compagnons : je viens m'informer de vous-mêmes s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui vous aiment tendrement , et qui veulent vous procurer le plus grand bonheur. » Ils furent tellement étonnés de me voir , qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande , quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment , après les avis qu'ils nous avoient fait donner , nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains. Le capitaine , qui étoit absent de la bourgade , arriva un moment après , et j'al-

lai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux capitaines de Chimeo, de Zapatera et de Caaruruti, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgale. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions ; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême, qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du révérend père provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des Chiriguanes. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collège de Tarija ; il donna au père Pons le

soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception, dans la vallée des Salines, fut confiée au père Lizardi. Hélas ! les infidèles d'Ingré avoient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais ils entrèrent tout à coup dans la peuplade. Les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le père Lizardi commençoit sa messe ; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur. J'étois uni avec ce zélé missionnaire par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement nous étoient communs, et ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ces chers néophytes ont été transportés aux environs de Tarija, où ils seront à couvert de la fureur des cruels Chiriguanes.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de religion, et même d'humanité, à ces barbares Chiriguanes.

Il y a plus de deux cents ans que de fervens missionnaires , brûlant de zèle pour leur conversion , et s'y employant avec une charité infatigable , les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. Saint François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles , sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines inutiles ; » et fermant la main : « Les Indiens , ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme mon poing. — Tu te trompes , répliquai-je , et tu n'en dis pas assez : leur cœur est plus dur que la pierre. — Ni plus ni moins , me répondit-il ; mais en même temps ils sont plus adroits et plus rusés que tu ne penses. Il n'y a point d'homme , quelque fin qu'il soit , qu'ils ne trompent , à moins qu'il ne soit bien sur ses gardes. » C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais , pleins de feu , enclins à la plaisanterie , et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance , mais insolens jusqu'à l'excès lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère , et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur et leur parlois en maître. Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle , et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes , et ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux , ils vont d'ordinaire tout nus ; ils ont pourtant des culottes de cuir , mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils

voyagent , ils se mettent un collet de cuir , pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies. Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons , qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; elles portent les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête elles se font , avec leurs cheveux , une espèce de couronne qui a assez bon air. Elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu et tout le reste du corps , lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur , auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte , hommes et femmes , ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure , et ils attachent un petit cylindre d'étain , ou d'argent , ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*. Les garçons et les filles , jusqu'à l'âge de douze ans , n'ont pas le moindre vêtement , c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance , l'arc et les flèches. Les femmes y sont au moins aussi rusées que les hommes , et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris , c'est que , dans la licence où ils vivent , je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes , et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages , si l'on peut leur donner ce nom , n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît ; de là vient qu'ils ont

des enfans presque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre. Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façons : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces en la régaland pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti et chasser pour une autre. Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de Caysa, je laissai malade la fille d'un des deux capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je me moquois de sa folle crédulité : « Ecoute, me dit-elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas ; tu la trouves en parfaite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se faisant souffler. »

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et,

le troisième mois , de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent , et poursuivant , à ce qu'elles disent , la couleuvre qui a piqué la fille , jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége , en disant qu'elle a tué la couleuvre. Quand une femme a mis un enfant au monde , c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane , lorsque j'étois à Caysa : il disparut pendant deux jours ; le troisième jour , je le rencontrai avec un visage hâve et tout défait. « D'où te vient cette pâleur , lui dis-je , et pourquoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordinaire ? — Je jeûne , » me répondit-il. Sa réponse m'étonna fort ; mais je fus bien plus surpris , lorsque , lui en ayant demandé la raison , il me dit qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise , et lui conseillai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches , lui ajoutai-je , c'est à elle à jeûner , et non pas à toi. » Il goûta cette raison , et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts , comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé , ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre , et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi , tout autour de chaque cabane , on voit la terre élevée en espèces de talus , selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés. Les femmes pleurent les morts trois fois le jour ,

dès le matin , à midi , et vers le soir : cette cérémonie dure plusieurs mois , et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlemens effroyables , et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête que de n'être pas pleuré de la sorte ; car , si l'on manquoit à cette cérémonie , ce seroit un signe infallible qu'il n'est pas aimé. Ils croient à l'immortalité de l'âme , mais sans savoir ce qu'elle devient par la suite ; ils s'imaginent qu'au sortir du corps elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades ; ils vont la chercher tous les matins ; lassés de la chercher inutilement , ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose ; car , m'entretenant un jour avec une Indienne , qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine , elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous : « Ne seroit-ce point , me dit-elle , l'âme de ma fille qui seroit morte ? » Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux , d'un surtout qui est de couleur cendrée , et qui n'est pas plus gros qu'un moineau ; on le nomme chochos. S'ils se mettent en voyage , et qu'ils l'entendent chanter , ils ne vont pas plus loin , et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que , conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades et un grand nombre d'Indiens , un de ces chochos se mit à chanter dans le bois voisin ; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur , et la conver-

sation cessa sur l'heure. Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à Caysa, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de Sinanditi, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les soufleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé. Je ne finirois point, mon révérend Père, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, etc.

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

LE PÈRE CASTAGNAREZ.

LE père Castagnarez naquit , le 25 septembre 1687 , à Salta , capitale de la province du Tucuman. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure , et le fit entrer chez les jésuites. Après le cours de ses études , il se livra par préférence à la mission des Chiquites. Pour arriver chez ces peuples , il lui fallut parcourir plusieurs centaines de lieues dans des plaines incultes , dans des bois , sur des chaînes de montagnes , par des chemins rudes et difficiles , coupés de rochers affreux et de profonds précipices , dans des climats tantôt glacés , tantôt embrasés ; il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud , et , par la proximité du soleil , ne connoît qu'une seule saison , qui est un été perpétuel. A la vérité , lorsque le vent du nord s'élève par intervalles , il occasionne une espèce de petit hiver ; mais cet hiver prétendu ne dure guère de suite qu'une semaine ; et , dès le premier jour que le vent du midi se fait sentir , il se change en une cha-

leur accablante. La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentés ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe, et dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale. Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des Chiquites, qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le père Castagnarez, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au père Suarez, l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des Samuques (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du Pilcomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis, qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ces fleuves sont le Parana et l'Uruguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il se décharge dans le fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de las Corrientes.

Les supérieurs avoient ordonné aux pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des Guaranis, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du Pilcomayo. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le

fleuve l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de rejoindre les deux missionnaires des Chiquites, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares. Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir; mais le père Castagnarez eut la constance de suivre toujours le même projet; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les Samuques se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie Samuques, partie Cutudates, sous la conduite de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes? On baptisa dès lors les enfans de ces barbares. Mais, parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le père Herbas, supérieur des missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace. Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le père Castagnarez, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les pères mirent

quarante jours à gagner les terres des Samuques, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnarez, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue, et pénétra, avec les Samuques qui le suivoient, et quelques Chiquites, jusqu'aux Cucutades, qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des Samuques, Il en posa les premiers fondemens, et ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guère moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grâce aplanissent toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain.

Le père Castagnarez, par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fon-

dation , que les Indiens n'y manquaissent de rien , et ne pensassent plus à errer , selon leur ancienne coutume , en vagabonds , pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le père se trouvoit seul , et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre , et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs , ce n'étoient là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons. Cependant le Seigneur adoucit ses peines , et lui faisoit trouver de petites ressources , d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un Samuque , dont il n'avoit pas été question jusque-là , alloit de temps en temps dans les forêts voisines , sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât , tuoit un sanglier et alloit le mettre à la porte du missionnaire , se retiroit ensuite , sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant , et sans même attendre aucun remerciement. L'Indien fit au père trois ou quatre fois ces présens désintéressés. Mais une chose manquoit à cette habitation , chose absolument nécessaire , le sel. Ce pays avoit été privé jusque-là de salines ; pourtant on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des Zathéniens. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts , sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel , un de ces Indiens monta sur une petite éminence , pour voir si de là on découvreroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée , environnée de bruyères. La chaleur qu'il en-

duroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre; il enfonça sa main, et la tira pleine d'un sel à demi formé. L'Indien, satisfait, appela ses compagnons; et le missionnaire, en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le père Castagnarez entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite église, et, pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemen- cer; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat; et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les Chiquites faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux. « Leur éloignement nous fit beaucoup de peine, dit un de nos missionnaires, parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point aperçu avant leur éloignement de la crainte excessive que les Samuques ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces. Ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. » Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les Zathéniens, avec quelques Samuques et les Cucutades, se liguèrent pour

faire une invasion dans la peuplade de Saint-Joseph. Ils en étoient déjà fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux et les seules traces qu'aperçurent les Zathéniens leur causèrent tant de frayeur que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation. Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du père Castagnarez ; mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé, dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plus tôt remis convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, sans brûler du désir de les asservir et d'en augmenter leur empire ; les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Évangile, si on leur dit qu'au-delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter ; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'Évangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage : ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques âmes à l'ennemi du salut. C'est ce

qui détermina le père Castagnarez à entreprendre la conversion des Térénes et des Mataguais. Sa mission chez les Térénes n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du Pilcomayo, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution ! Le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habités que par des nations féroces et barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisoient son sang; il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure, et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court : la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés Mataguais. Un Espagnol, dont le nom étoit Acozar, sincèrement converti par les exhorta-

tions du missionnaire , l'accompagna , malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avoit , chez une nation avancée dans les terres , un cacique ennemi déclaré des missionnaires , de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme. Ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire , croyant l'invitation sincère , vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique , et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer. Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers Mataguais qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle , il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin , avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir , il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le père , se croyant en pleine sûreté , envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle , et les Mataguais , qui lui étoient fidèles , pour les rapporter. Ainsi il resta presque seul avec Acozar. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés , qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. « Que voulez - vous ? » lui demanda le père. Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné ; et , le voyant presque seul , il alla sur-le-champ en donner avis à son cacique , qui revint à l'instant avec tous ses gens , assaillit le

père avec une fureur infernale , et lui ôta sacrilègement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces , ils brisèrent tout ce qui servoit au culte divin , et emportèrent triomphans tous les petits meubles du missionnaire , comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort , ou , pour mieux dire , le martyre du père Augustin Castagnarez arriva le 15 septembre 1744 , la cinquante-septième année de son âge.

FIN.

TABLE.

MISSIONS DE LA GUIANE.

	Page.
Lettre du Père Fauque au Père de la Neuville.	1
Lettre du Père Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au Père de la Neuville.	15
Lettre du Père Fauque au Père Allart.	29

MISSIONS DU PÉROÛ.

Lettre du Père Stanislas Arlet au révérend Père Général de la compagnie de Jésus.	47
Abrégé de la Vie du Père Cyprien Baraze, fondateur de la Mission des Moxes, dans le Pérou.	55
Lettre (extrait) du Père Guillaume d'Étré au Père Joseph Duchambge.	84
Lettre (extrait) du Père Pierre Lozano au Père Bruno de Morales.	100
Lettre (extrait) du révérend Père de la Laguna.	115
Relation du voyage du Père Florentin, de Bourges, missionnaire - capucin aux Indes orientales, par la Paraguay, le Chili, le Perou, etc.	122
Lettre du révérend Père Cat à M***.	155
Lettre (extrait) du Père Antoine Sepp au Père Guillaume Stinghaim.	179
Lettre du P. Ignace Chomé au P. Vanthienнен.	195
Mémoire historique sur le Père Castagnarez.	222



